

Vous étiez bien tranquille, dans votre cave :
un peu de grain, un peu de viande,
des femelles à volonté.

Vous étiez un rat heureux.

Et puis les autres, ceux des étages supérieurs,
ces malfaisants bipèdes qu'on appelle les Hommes,
sont venus déverser sur vous des gaz toxiques.

Votre havre de paix s'est transformé
en piège de mort.

Vous étiez bien tranquilles, sur votre planète :
un peu d'amour, un peu d'air pur, un peu de verdure.

Et en plus, le rêve de conquérir l'espace.

Mais ces malfaisants bipèdes qu'on appelle les Hommes
se sont engloutis eux-mêmes sous leurs ordures,
et votre planète de rêve s'est transformée en
planète de mort.

Ce recueil illustre les étapes d'un voyage immobile
à travers treize
Paysages de Mort.

L'auteur :

Né en 1937 à Grenoble,

ancien professeur de dessin, journaliste

(collaborations à Fiction, La Gueule Ouverte,

Charlie mensuel, Combat non violent, Ville ouverte, Nova),
anthologiste

(création des Retour à la Terre dans Présence du Futur),

Jean-Pierre Andrevon est avant tout
nouvelliste et romancier.

j.p. andrevon / paysages de mort

présence du futur

j.p. andrevon paysages de mort



Avertissement

Le recueil qui suit est composé de six nouvelles inédites et de six textes précédemment publiés.

Nouvelles inédites :

- *Ici,*
- *Jour de sortie,*
- *Opération de routine,*
- *La Dérive,*
- *Sur le bord de la route,*
- *Paysage des morts.*

Les textes précédemment publiés l'ont été dans les revues suivantes :

- *Le Grand Combat nucléaire de Tarzan*, ACTUEL n° 13 (octobre 1971).
- *Les Rats*, CHRONIQUES TERRIENNES n° 1 (deuxième semestre 1975).
- *Ainsi vont les jours*, FICTION n° 228 (décembre 1972).
- *Musique pour un départ*, FICTION n° 248 (août 1974).
- *La Grande Révolte des robots de juin 2134*, FICTION n° 262 (octobre 1975, sous le titre erroné de « Le jour de la révolte des robots »).
- *Épilogue peut-être*, FICTION n° 234 (juin 1973).

Les dix textes courts baptisés « Entr'actes » ont en partie paru, avec d'autres non repris ici, dans deux séries respectivement titrées : *Huit Communiqués sur la guerre totale ordinaire* et *Neuf Déchirures dans la trame de la désespérance quotidienne* (FICTION n°s 245-259).

Mais l'auteur tient à préciser que, de par le nombre de pages respectif des nouvelles, la matière inédite est largement plus abondante que le lignage des textes déjà publiés. A l'intention de ceux pour qui la chose a de l'importance, cela devait être souligné ici...

J.-P. A.

053

Lever
de
rideau

Ici

Le matin, par exemple, j'attends pour me lever que le soleil passe l'angle gauche de la fenêtre et vienne arrondir une tache éblouissante sur mon oreiller. Je reste alors une minute, ou deux minutes, ou plus, dans ce cercle de chaleur lumineuse qui me poche l'œil. Je me sens bien.

Et puis je me lève, de n'importe quel pied. La moquette est toujours douce, et l'appartement toujours tiède. Je me lève, nu, et, par exemple, je fais plusieurs fois le tour de la pièce blanche qui me sert de chambre. La paroi à gauche est occupée par la fenêtre qui donne sur le soleil levant, la paroi en face est percée par la porte qui conduit au reste de l'appartement, la paroi à droite est occultée par l'armoire où sont rangés mes quelques habits et par les rayons de la bibliothèque où sont alignés mes nombreux livres, la paroi derrière... la paroi derrière, c'est le lit et la table de nuit avec la lampe de chevet.

Je fais trois fois, quatre fois ou plus le tour de la chambre, par exemple. Ça occupe le temps et l'espace. Parfois je m'arrête contre la fenêtre et j'appuie le bout de mon nez contre le carreau tiède de la

fenêtre et je regarde au-dehors. Quelquefois moins d'une minute, quelquefois plus, ou bien plus. Derrière la fenêtre, s'étend le jardin (je dis parfois le parc), clôturé du haut mur. Le jardin est vert, vert comme... très très vert. L'herbe, les buissons, les arbres. Très vert. Au-dessus du jardin le ciel est toujours très bleu.

Ensuite je passe la porte qui est ouverte dans le mur en face du lit, et je pénètre dans la cuisine. La cuisine est blanche comme la chambre; même le carrelage est blanc, et même le mobilier (une table et une chaise en plastique, un réfrigérateur, un placard métallique, une cuisinière électrique). Dans la cuisine, je prépare mon petit déjeuner : par exemple, du café au lait, bien sucré, que je bois dans un grand bol blanc, en mangeant un ou deux croissants fendus en deux dans le sens de la longueur et tartinés de confiture, le plus souvent de la fraise, ou alors de l'orange.

C'est un des meilleurs moments de la journée. Alors je le fais durer : en faisant tinter la cueiller contre le bol, en ramassant une par une les miettes laissées par les croissants sur le dessus laqué de la table blanche, en...

C'est un très bon moment. La cuisine est elle aussi éclairée par le soleil matinal, qui y pénètre par une fenêtre toute pareille découpée dans le mur de gauche. Parfois, je vais coller mon nez contre un des carreaux tièdes de la fenêtre, et je regarde un moment le paysage au-dehors : la plage, très blonde, qui descend en pente douce vers le liseré d'écume blanche qui fait une frontière imperceptiblement mouvante entre l'élément solide et l'élément liquide, et puis l'horizon marin dont le bleu s'éclaircit de plus en plus, jusqu'à se confondre, se mêler, là-bas, au bleu du ciel.

Si je reste longtemps contre la vitre, le soleil me chauffe la peau, et j'y gagne un engourdissement agréable. Alors je reste encore plus longtemps, les yeux mi-clos, tandis que le soleil grimpe dans le ciel, au-dessus de la mer.

Je suis bien.

Après, je passe la petite porte à droite, et je me retrouve dans le bloc carré de la salle de bains-w.-c. Je libère ma vessie dans la cuve du siège de toilette, puis je vais allumer la rampe de néon très blanche qui se trouve au-dessus du miroir et du lavabo. Mon visage, éclairé de plein fouet par cette douche de lumière blanche (la salle de bains ne comporte pas de fenêtre), se découpe de manière un peu irréaliste, un peu étrange, dans le rectangle miroitant. Je le regarde — je *me* regarde, longuement parfois, d'autres fois très brièvement. Ce visage...

Je me regarde.

Je me regarde, et puis je passe mon visage sous l'eau froide du robinet, et ensuite sous l'eau tiède. Je fais tourner entre ma langue et mes dents les quelques miettes de croissant qui restent prisonnières de minuscules anfractuosités dans l'ivoire, je fais tourner dans mon palais la bonne odeur du café au lait qui reste en flaques dans le puits de mes papilles. J'essaie de la conserver le plus longtemps possible... mais il faut bien que j'en vienne à décrocher ma brosse à dents du présentoir, que je débouche le tube de pâte dentifrice et que j'étende sur le crin noir un cylindre mou et blanc, à la saveur de menthe, qui lutte désagréablement dans ma bouche contre l'odeur du café au lait, et finit par la vaincre.

Après, je ressors vite de la salle de bains. Et je regagne la chambre, où je récupère sur le dossier du fauteuil en velours côtelé blanc crème mes vête-

ments abandonnés la veille : le léger pantalon blanc, la légère chemise bleu clair, le slip, les savates grises. Je passe le tout, le coton propre est doux à ma peau, et me retrouver habillé me précipite dans une autre phase de la journée, comme si celle-ci était découpée arbitrairement en plusieurs secteurs temporels qu'un déclic minime suffirait à faire se succéder sans hiatus.

A nouveau je suis bien, et, par exemple, je colle mon front à la vitre tiède de la fenêtre de la chambre à travers laquelle me parvient, comme un léger ronron, le bruit tamisé de la ville qui dresse à la verticale de mon regard ses pans géométriques d'immeubles gris dont la silhouette coiffée de tuiles jaunies se diffuse dans la distance. Dans le gouffre parallélépipédique de la rue en contrebas, je m'amuse à suivre une silhouette ou une autre, petite ombre en jupe, petit compas en pantalon, qui se hâte vers un but définitif avant de se perdre hors de ma vue, avalé par le flou de la distance. Au milieu de la matinée, ou vers la fin de la matinée, maintenant, maintenant, la ville est animée, parcourue de trajectoires qui se contredisent, s'annulent, s'annihilent, vues ainsi de si haut.

Mais ce spectacle finit toujours par me lasser. Je quitte le rectangle lumineux de la fenêtre, je vais vers la cuisine : il est temps de préparer le repas de midi.

Dans le réfrigérateur toujours plein, je prends trois œufs, une bouteille de lait, un bouquet de persil; je prends une tranche de pâté en croûte dans du papier aluminium, la plaque de beurre, un yaourt aux fruits en morceaux; dans le placard je prends l'huile, le sel, le pot de cornichons, la bouteille de vin, la poivrière, la baguette de pain craquante à point. Par exemple. Par exemple...

Je mets tout ça sur la table, j'y dispose mon cou-

vert, j'allume une plaque de la cuisinière électrique, et pendant que l'omelette grésille doucement dans la poêle, je mets mon front contre la vitre tiède de la fenêtre. Le soleil est maintenant invisible, il a escaladé le ciel en douce, il a pris la poudre d'escampette vers le haut, il est caché par le rebord supérieur de la fenêtre; mais la tiédeur reste enclose dans l'appartement, toujours, même la nuit je crois. Mais la nuit je dors.

Je mange lentement, en prenant mon temps, en étalant le temps, le plus possible : manger, c'est un moment agréable qui mobilise tous les sens du corps, le goût, l'odorat, le toucher (le craquement de la croûte bien dorée du pain qui s'effondre sous la pression contraire du pouce et de l'index), la vue (cette plaine vert sombre en épinards, cette ronde colline jaune en omelette, ce radeau de bifteck à la dérive sur une mer de purée où les dents de la fourchette ont tracé les parallèles des vagues), l'ouïe (le couteau qui crisse sur la porcelaine, le glouglou du vin qui se déverse dans un verre). Paysage, paysage.

Je mange le dos tourné à la fenêtre, pour que le paysage extérieur ne vienne pas contrarier mon attention au paysage intérieur. Chaque moment de la journée est un moment unique, qu'il faut apprécier pour ce qu'il est, sans influences parasites. Alors je mange, je mastique, je déglutis (l'omelette aux herbes, le poulet au curry, la choucroute paysanne, n'importe quoi que j'ai pris le plaisir de me préparer), laissant chaque bouchée broyée descendre sereinement le long de mon œsophage avant de porter à ma bouche la fourchetée ou la cuillerée suivante.

A la fin du repas se produit un nouveau déclic : la journée a avancé d'un autre cran et, par exemple,

je vais passer un moment au salon. Mais, avant, je me fais chauffer un café, que j'emporte dans sa tasse pour le déguster à l'aise, laissant sur la table de la cuisine, en plan, les couverts et les reliefs (miettes, os, fond de sauce ou de vin) de mon repas.

Pour accéder au salon, qui se trouve sur la droite de l'appartement, il faut prendre la porte de bois blanche qui s'ouvre dans le mur droit de la cuisine entre le placard métallique et le réfrigérateur. On traverse un couloir étroit et court (quatre pas au plus) sur les murs blancs desquels sont pendues quelques gravures mises sous verre représentant des paysages de ville, de jardin, de montagne, de plage, de campagne, et on débouche dans le salon, une longue pièce aux murs blancs et à moquette bleu vif, dont le sobre mobilier est composé d'une armoire à liqueurs, d'un vaste fauteuil confortable en velours côtelé blanc crème, d'un guéridon bas, d'un... mais c'est tout, pratiquement.

Non, ce n'est pas tout, car c'est également au salon que se trouvent la chaîne haute fidélité avec le coffret à disques, l'appareil de télévision sur pied aérodynamiquement coffré de plastique blanc, un poste radio à transistor, et sur une petite console d'angle, le téléphone.

Le salon possède également trois fenêtres et, à l'heure où j'y pénètre, le soleil, déjà sur sa courbe descendante, apparaît à l'angle supérieur gauche de la première fenêtre à gauche. Et le premier rayon de l'après-midi vient précisément frapper le sommet du fauteuil où je vais m'arrondir comme un chat, m'enveloppant le visage d'une boule de tiédeur chaude qui rayonne jusqu'aux extrémités de mes membres. Je bois mon café à petites lapées, comme un chat, et comme un chat je me laisse aller à une somnolence

plus ou moins prolongée, tandis que le soleil déclinant passe sur mon corps de haut en bas, rivière lente que boit le sable de ma peau.

Parfois je peux lire un instant, par exemple une de ces revues qui traînent sur le guéridon (images en couleurs de montagne, de mer, de ville et de campagne), ou alors quelques pages d'un livre que j'ai sorti de la bibliothèque de la chambre, le matin même, ou plusieurs jours auparavant, ou il y a longtemps. Mais pas souvent, et juste quelques pages, deux ou trois, dont le sens, dilué, se perd dans les crevasses de ma mémoire.

Ce que j'aime le mieux, vers les milieux d'après-midi, c'est écouter un peu de musique, que je demande à la radio ou à la chaîne, une musique ample, des cordes, des cordes, des cordes, qui emplit le volume allongé du salon bleu et blanc comme un vent sonore aux multiples arpèges de branches et d'ajoncs, de lianes et de roseaux, de tulipes et de fougères; pour être en harmonie avec ces mélodies, ces sacres des saisons toujours pareils et jamais semblables, je vais appuyer mon front contre le carreau tiède d'une fenêtre, et je laisse mon regard couler sur la surface tranquille du parc clos par le haut mur blanc, où les arbres centenaires, des chênes, des marronniers, des cèdres, frissonnent en mesure dans un vent qui vient de loin.

Il serait agréable de se promener dans ce parc.

Mais je peux aussi boire la musique en restant tout simplement prisonnier des formes molles et douces du fauteuil, par exemple en fumant distraitement un cigare puisé dans la boîte qui est sur le guéridon, que j'allume avec le gros briquet nickelé dont c'est l'accessoire indispensable. L'arôme du tabac tiède envahit la pièce, et c'est bien plus cette odeur pre-

nante et vague que j'apprécie, que le fait d'aspirer de la fumée qui ne va d'ailleurs jamais jusqu'au fond de mes poumons.

Là, je me sens bien — très bien.

Mais le temps passe, et c'est la dernière bouffée de fumée, ou le dernier accord de musique, qui provoque en moi un autre de ces déclics qui rythment la journée : je me lève (ou j'abandonne ma faction rêveuse devant la fenêtre), et je regagne la cuisine. L'heure est venue de préparer mon repas du soir : non que j'aie véritablement faim, mais... mais l'heure est venue de préparer mon repas du soir.

J'ouvre le réfrigérateur, j'ouvre le placard métallique, et j'ai toujours un moment d'hésitation devant cette abondance de victuailles qui débordent de toutes les cases, tous les alvéoles, tous les tiroirs. Mais, par exemple, je peux prendre une boîte de petits pois et les manger au beurre avec une tranche de jambon, le tout accompagné d'un bon rosé et précédé d'une salade fraîche, par exemple de la frisée; ou alors me faire mijoter un petit rôti de veau, que j'accompagne de riz blanc et de carottes cuites à l'eau; ou encore... ce que je veux. Ce que je veux.

Pendant que mon repas cuit sur une des plaques électriques de la cuisinière, j'aime poser mes lèvres sur la vitre tiède de la fenêtre et regarder la plaine presque mauve qui devient diaphane avec le soir; là-bas, contre le ventre rond des collines, le village paraît être une construction d'enfants, un jeu de cubes et de parallélépipèdes orange que la lumière du couchant fait flamboyer dans une moelleuse transparence. J'imagine des charrettes qui rentrent, chargées de foin, ou des tracteurs qu'on remise dans des hangars, le capot fumant et sentant bon l'huile chaude; et il me semble parfois que le vent apporte la sonnerie

de bronze du clocher de l'église, qui égrène des heures vagabondes.

Je dispose mon couvert sur la table laquée de blanc impeccablement propre, et pour manger je m'assieds en face de la fenêtre qui s'assombrit doucement. Comme j'ai allumé la lampe-plafonnier (ce gros globe d'un blanc laiteux satellisé au centre géométrique de la pièce), je peux voir en face de moi, sur les deux carreaux inférieurs de la fenêtre, mon reflet pâle qui s'y agite comme sur un double écran. Spectacle pour moi seul ou pour... Spectacle : ma bouche qui s'ouvre, qui se ferme, qui s'ouvre, qui mâche, mes mains de craie qui vont et viennent de la table à ma bouche, ballet mécanique, mon visage... mon visage.

Quand j'ai fini de manger, je peux, par exemple, rester un bon moment à table, vacant, absent, faisant rouler sous le bout de mes doigts des fragments de croûte ou des miettes de mie tassée en boules compactes, ou jouant avec des pépins ou des noyaux.

Je suis bien, mais le déclic finit toujours par se produire, qui me pousse à me lever, à gagner la salle de bains, où je libère mes intestins. En me lavant les mains à l'eau chaude du lavabo, je ne peux m'empêcher d'inspecter de près mon visage durement découpé par l'éclairage au néon, cette surface familière, vaguement ovale, avec la brosse molle des cheveux, les fentes symétriques des yeux, le promontoire avorté du nez, la sculpture rosâtre des lèvres, toute cette architecture négligée mais immuable, abandonnée par le temps sur les flots étales de l'éternité.

Une pression de mon index sur l'interrupteur, et la lumière coupée net renvoie mon visage au néant, dans l'ombre compacte de la salle de bains. Dans le

salon, je vais me choisir un alcool parmi les nombreuses possibilités que m'offre l'armoire. Par exemple, un armagnac, ou une chartreuse, ou un whisky, ou de la tequila, de la marie-brizzard, du... Ce que je veux. Et en faisant tourner le liquide ambré, ou orange, ou vieux rose, ou vert sombre dans un verre à large assise, je vais m'accoter un instant à l'une des fenêtres, laissant ma tempe s'appuyer sur le carreau tiède. Au-dehors la nuit est complètement tombée, mais la mer garde encore dans ses replis mouvants un peu de cette phosphorescence particulière qui colore fugitivement les flots, et puis le ciel, là-bas, garde encore dans sa transparence sans étoiles le reflet acide d'un rien de lumière solaire évanouie.

Courir sur la plage, peut-être... Mais mon reflet dans la vitre, mon fantôme d'albâtre sur l'écran noir de la nuit ricane, ou tout au moins ma bouche a pris un pli relevé qui est l'augure de pensées qui n'ont pas à naître; mon verre à la main, lapant l'alcool à petits coups de langue félins, je me dirige vers la console du téléphone; c'est une heure propice aux appels, au bavardage.

Je décroche le combiné de plastique blanc (il n'est pas besoin ici de composer un numéro; d'ailleurs le téléphone ne comporte pas de cadran), et par exemple je peux dire « Maman? » et c'est ma mère qui me répond, ou alors je peux dire « Martine? » et c'est Martine qui me répond, ou alors je peux... Mais je n'ai pas grand monde à appeler, finalement; et ces conversations sont bien décevantes : Oui, non, ça va? Ça va, eh bien, à la prochaine fois!

Quand j'ai raccroché, je vais m'encastrier dans le fauteuil de velours côtelé, sous le discret éclairage blanc de la lampe en forme de cylindre, en verre lai-

teux, qui se trouve juste derrière le fauteuil. Je finis mon alcool, ou bien je peux m'en servir un deuxième verre, ou m'allumer un second cigare. Mais, le plus souvent, j'actionne la commande automatique de la télévision et je regarde un film, jusqu'au bout, ou bien seulement la moitié, ou pas plus de quelques minutes. Ces films sont tous pareils, l'amour, la guerre, la mort, des silhouettes floues qui s'agitent derrière le verre de l'écran, des poissons dans un aquarium, avec leur bouche en gros plan qui s'ouvre pour laisser échapper en grappes des grosses bulles de paroles insipides, des mains en grappes qui étreignent d'autres mains, des jambes qui battent le vide, des...

Je ne me couche jamais très tard. La télévision éteinte, je quitte le salon, je fais un dernier passage à la salle de bains pour me broser les dents, je retransverse la cuisine en tapotant au passage le dessus impeccablement net de la table, et je me retrouve dans la chambre, dont je referme la porte derrière moi avant d'allumer la lampe de chevet depuis l'interrupteur de cloison. Je jette mes habits du jour sur le fauteuil blanc crème en velours côtelé, et je me couche. Parfois je dors seul, parfois une fille m'attend dans mon lit. Elle peut être blonde et rose, petite et potelée, elle peut être grande et mince avec des cheveux de geai, parfois c'est une Noire ou une Asiatique, parfois elle est douce et câline, parfois elle est passive, parfois elle est violente.

Je commence très vite à la caresser, mais je ne leur demande jamais leur nom car ces filles parlent peu, ou pas du tout. Nous faisons l'amour, en général assez vite, ou très vite. Parfois je glisse à reculons le long d'un corps, sous les draps, et j'enfonce mon nez et ma langue à l'intersection ouverte de leurs jambes, mais ces filles ne sentent rien, elles n'ont aucun goût.

Alors je remonte le long de leur corps et je m'enfonce en elles et j'éjacule vite, très vite, une secousse électrique vite, très vite passée.

Après, elles s'endorment très vite à mon côté, et le lendemain, de toute façon, elles ne sont plus là.

Je reste seul un moment, seul avec ce corps de fille qui dort à mon côté, tiède et abandonnée, comme déjà absente, et je me tourne vers la fenêtre. Je sens venir le déclic qui va me précipiter dans le sommeil, vite, très vite, d'un seul coup, et souvent je cherche au-delà des carreaux une image à quoi me raccrocher, qui pourrait peut-être m'accompagner dans le long et court trajet de la nuit, qui pourrait peut-être introduire dans la masse amorphe de mon cerveau la secrète alchimie du rêve.

Mais il n'y a jamais rien, de l'autre côté des carreaux. La nuit est totalement obscure, et du ciel sans étoiles ne me parvient jamais aucun message ami.

C'est pour cela, sans doute, que je ne rêve jamais qu'à ce moment ultime où, au bord de l'inconscience, je vais sombrer dans le néant, je ne me sens plus « bien » — plus bien du tout.

Mais ce n'est qu'un malaise fugitif, que le sommeil brutal écrase de son poing fermé.

Demain, c'est un autre jour.

Demain..., c'est une autre histoire.

Actes

Les rats

Il m'ont mis dans une cage, la cage est circulaire, elle ressemble à une cloche à fromage. C'est une cloche à fromage. Elle est entièrement grillagée, et les mailles d'acier sont si dures et si serrées que ni mes dents ni mes griffes ne peuvent rien contre elles. Je suis prisonnier. C'est une sensation horrible après avoir connu la liberté. Je ne cesse de tourner tout autour de la cage, et la cage est si petite que mon museau touche presque l'extrémité de ma queue. Je ne peux m'empêcher de tourner ainsi, bien que cette action soit complètement irrationnelle. Mais le vertige qu'entraîne cette giration m'aide peut-être à ne pas sombrer dans la folie.

Parfois ils viennent me regarder, à travers les mailles serrées de la cage. Je me dresse alors sur mes pattes de derrière, mon museau touche le sommet du dôme, et je crache ma rage à la figure de ceux qui me contemplent. Mais ils se contentent de sourire, et ce sourire est plus épouvantable que s'ils m'injuriaient, que si leur visage reflétait la haine. Mais ils ne connaissent pas la haine. Ou s'ils la connaissent, elle est réservée à leurs affaires, elle ne se déploie pas

contre une créature aussi méprisable que moi. Je vois leurs gros yeux bleus ou bruns qui nagent dans un ovale blanc glaireux fixés sur moi, je vois leur bouche molle s'ouvrir sur leurs hideuses dents carrées, je vois leur grosse langue rouge passer et repasser derrière cette double barrière d'émail, j'entends les mots qu'ils grognent à mon intention, je sens l'atroce puanteur qui se dégage de leur corps immense. Je ne peux rien faire, que subir. Je suis leur prisonnier, je suis tout seul, je suis le dernier, et cette idée est plus insupportable que tout.

Je me suis réveillé dans la cage. Je n'étais pas mort, je n'avais sans doute pas respiré assez de leur poison, et je n'avais pas été parmi ceux qui avaient été achevés à coups de pelle, de pioche, de marteau. Mes poumons me piquaient, ma gorge me brûlait, respirer était une torture. J'avais soif, une soif qui me dévorait les entrailles, mais ils ne m'ont pas donné à boire, ni à manger. Ils n'ont pas jugé cela utile, et je comprends très bien pourquoi. J'ai été épargné par hasard, sauvé pour quelques instants, mais je n'ai de toute façon plus très longtemps à vivre. Il est logique qu'ils me tuent, comme ils ont tué tous les autres. J'attends, je tourne en rond dans ma cage, j'essaie de ne respirer qu'à petits coups pour atténuer la souffrance que me causent mes poumons brûlés, je tente d'oublier ma soif, je me concentre sur la rage désespérée qui flambe au-dedans de moi.

Au début, pourtant, nous vivions en paix. Ils ne nous cherchaient pas noise, nous ne les dérangions pas, notre existence et la leur se déroulaient dans l'ignorance mutuelle. Notre pays, alors, s'étendait sur tout le sous-sol de l'univers, dans cet endroit obscur et frais nommé la Cave. Nous n'étions pas très nombreux, et chacun avait à sa disposition un large terri-

toire. Dans divers recoins de la Cave s'amoncelaient des réserves de provisions dans lesquelles nous pouvions puiser à loisir. Il y en avait tant que la part que nous prélevions était infime par rapport à l'ensemble du grain, de la farine, du lard que la Nature prévenante mettait à notre disposition. Étant bien nourris et sans souci, nous passions le plus clair de notre temps à faire l'amour. Nous nous multipliâmes. Alexandre, notre chef, décida que nous devions nous étendre vers une partie de la Cave que nous n'utilisions pas, afin que chacun pût bénéficier d'une portion de territoire personnelle qui fût de la même importance que celle qui nous était dévolue dans le temps. Cependant certains de nos semblables, qui vivaient dans une région éloignée, visaient les mêmes territoires que nous. Il y eut la guerre. Elle nous fut défavorable car César, le chef qui s'était imposé à nos adversaires et assurait la cohésion de leurs troupes, avait une conception de la discipline et de la stratégie beaucoup plus rigide que celle d'Alexandre, qui laissa sa peau dans le conflit. La guerre avait fait des morts, et une petite partie de la nourriture avait été abîmée. Mais ce n'était pas grave, nous étions désormais assurés de bénéficier d'une longue période de paix, sous la tutelle d'une autorité sévère mais juste.

Lorsque César mourut sous le croc d'un rat dont la démence ne pouvait être mise en doute, Charlemagne prit le pouvoir. C'est à partir de son accession au poste suprême que la situation commença à se modifier insensiblement. Auparavant, nous vivions à notre guise, mangeant quand cela nous chantait, dormant quand nous voulions, musardant où bon nous semblait. Charlemagne instaura quelques règles que nous ne pouvions transgresser sous peine d'être déconsidérés aux yeux de nos semblables. Par exemple, il

devint nécessaire de nous instruire et d'apprendre à lire, afin de pouvoir reconnaître à coup sûr les paquets de nourriture que la Nature continuait libéralement à mettre à notre disposition. Il fallait aussi effectuer un service militaire, qui renforçait nos dispositions naturelles au combat. En effet, bien que notre peuple fût unifié, il restait toujours dans les terres inconnues de la Cave des bandes errantes et sauvages qu'il était nécessaire d'inféoder à l'autorité centrale. Mais rien de tout cela n'était bien grave, et notre existence n'avait pas subi d'altérations notables.

Richard, qui succéda à Charlemagne, lança des expéditions dans les ultimes recoins de la Cave qui avaient jusqu'alors échappé à notre emprise. Des guerres sporadiques brisaient ainsi notre tranquillité, enlevaient à notre affection des compagnes et des compagnons chers. Lorsque Richard mourut, noyé au fond d'un tonneau, nous pensions que le temps de ces sanglants éclats était passé. Le peuple entier des rats vivait selon les mêmes règles simples, il n'y avait pas de raison de persévérer dans un *modus vivendi* belliqueux. Hélas, Cortez, qui succéda à Richard, ne l'entendit pas de cette oreille. Cortez était un mystique, dont les discours enflammés roulaient toujours sur le même thème : le rat doit être le roi de l'univers, toutes les autres créatures vivantes doivent plier devant lui. C'est ainsi que, contre la volonté de la plupart d'entre nous, la guerre reprit, livrée cette fois contre toutes les peuplades de moindre importance avec lesquelles nous avions jusque-là partagé la Cave en bonne intelligence : les souris, les lézards, les grenouilles, les salamandres, les moineaux, les chauves-souris. Nous étions les plus forts, les mieux armés, les plus organisés. Mais surtout, nous étions animés d'un idéal qui avait pénétré à notre insu dans notre

esprit. Nous vainquîmes. Les massacres furent horribles, mais, après tout, nos victimes n'étaient pas des rats. Nous restâmes donc les seuls occupants organisés de la Cave, bien que l'extermination de nos ennemis n'eût pas été totale : certains d'entre eux, parmi les plus robustes, furent épargnés à seule fin d'exécuter pour nous les travaux les plus pénibles, transport et stockage de nourriture, percements des galeries, etc. Si l'apport nouveau de cette docile main-d'œuvre nous épargna de l'effort, le règne de Cortez fut marqué cependant par un surcroît de réglementations sociales. Ainsi naquit le rite de la prière collective par laquelle, plusieurs heures par jour, nous devions célébrer la grandeur et la toute-puissance du Rat des rats.

Notre population, pendant toutes ces semaines, continuait de grossir, et les parts que nous prélevions dans la nourriture sécrétée par la Nature devenaient de plus en plus considérables. Les intelligences redoutables qui régnaient en maîtresses sur Elle commencèrent à s'inquiéter, et à partir de cette époque se déroulèrent les premiers heurts dont l'engrenage devait inéluctablement nous conduire à notre fin. Pour nous combattre, les intelligences envoyèrent deux animaux effrayants qui, individuellement, nous surpassaient de beaucoup en force et en armement : les chats. Nous subîmes lors des premiers contacts des pertes sévères. Heureusement, se révéla dans la bataille celui qui devait devenir le plus prestigieux de nos chefs : Napoléon. Napoléon sut organiser nos forces de telle façon que les deux chats furent chassés ignominieusement de la portion d'univers qui, de toute éternité, nous avait été dévolue. D'autres revinrent, en nombre de plus en plus grand, aidés parfois par des animaux plus grands et plus féroces encore, les chiens.

Mais toujours, et bien que nos pertes fussent chaque fois sévères, la victoire finale nous était assurée. Napoléon, cependant, n'était pas seulement un grand capitaine. C'était aussi un grand législateur. Deux réformes fondamentales marquèrent son passage sur cette terre. Jusqu'alors, nous nous aimions à notre guise et changions de partenaire amoureux chaque fois que la fantaisie nous en prenait. Napoléon créa le mariage, et chaque rat dut se contenter désormais d'une femelle, qui resterait sienne jusqu'à la fin de ses jours. Ainsi fut institutionnalisée la famille, qui permettait de se consacrer avec une attention accrue à sa descendance. Et, aussi surprenant que cela puisse paraître à cause des coupes sombres que la guerre perpétuelle faisait dans nos rangs, notre population ne cessa de s'accroître. L'autre réforme concernait les modalités d'accession à la nourriture. Jusqu'alors, chacun mordait quand il avait faim, et sans en rendre compte à personne, dans les falaises de farine, les montagnes de grains, les plantations de lard. Ces denrées s'épuisant plus vite qu'elles ne pouvaient se renouveler, nous dûmes échanger la nourriture contre des piécettes de métal appelées argent, et que nous recevions en échange de notre travail ou de nos services armés. Chacun alors, dans l'espoir d'obtenir plus d'argent et donc plus de nourriture, s'échina à travailler plus et à se battre mieux que tous ses frères. La sagesse de Napoléon était infinie.

La faute qu'il commit, ce fut de vouloir étendre les limites de son empire au-delà du sous-sol nommé la Cave, vers des Couloirs adjacents et des Escaliers grimpant vers le ciel qui nous étaient jusqu'alors restés inconnus. De la nourriture différente y poussait, pommes de terre, poires, lentilles dont nous fîmes nos délices aux premiers temps de la conquête. Hélas, les

intelligences se manifestèrent bientôt et marquèrent un coup d'arrêt sévère à nos investigations. Des armées de chats et de chiens déferlèrent, que nous ne pûmes arrêter et qui nous refoulèrent dans les coins les plus sombres et les plus inhospitaliers de la Cave. De plus, des pièges mécaniques furent disposés à nos frontières, qui broyaient les os des imprudents qui s'y laissaient prendre. La défaite fut complète, Napoléon y perdit la vie. Nous traversâmes de sombres jours d'anarchie, notre peuple, jusque-là si uni, se divisa en trois groupes d'importance à peu près égale, qui ne tardèrent pas à se livrer de sporadiques combats fraternels dont le but était l'appropriation d'une parcelle de terrain gagnée sur les forces adverses, et le gain d'un peu de nourriture supplémentaire. Les alliances entre les trois groupes changèrent fréquemment, la victoire passait libéralement d'un camp à l'autre. C'est au cours de cette période trouble de notre histoire que trois dirigeants impitoyables montèrent à l'horizon des trois camps, et les réorganisèrent dans leur poing d'acier. Ils s'appelaient Hitler, Staline et Nixon.

Pendant un temps, les conflits larvés continuèrent. Mais les frontières ne tardèrent pas à se stabiliser. Et certains de nos historiens allèrent jusqu'à affirmer, sans pouvoir naturellement apporter des preuves tangibles à leurs allégations, que Hitler, Staline et Nixon entretenaient des rapports secrets et n'étaient une hostilité de surface que dans le but machiavélique de détourner sur un adversaire extérieur le mécontentement des populations. Car la crise de la nourriture devenait partout sévère. L'argent perdit beaucoup de sa valeur, il fallut travailler de plus en plus pour manger de moins en moins. La population enflait démesurément, et la Nature devenait avare en ressources. De

plus, la vigilance des intelligences supérieures ne désarmait pas un seul instant. A ces maux, s'en ajoutèrent d'autres, de deux sortes. Les menus peuples de souris, de lézards et autres ethnies inférieures que nous avions maintenus jusque-là en esclavage commençaient à se révolter, parfois avec l'aide de certains de nos compatriotes, notamment des femelles qui osaient comparer leur situation à la leur, et menaçaient gravement notre sécurité interne. D'autre part, nos déjections s'accumulaient, répandant sur tout le périmètre pourtant immense de la Cave une odeur pestilentielle. Il était impossible d'évacuer ces déchets que notre propre nombre avait amassés, et les montagnes d'excréments s'élevaient en certains endroits à une hauteur supérieure à celle des réserves de nourriture, qui en étaient contaminées. Bien que nos dirigeants n'eussent cessé de prétendre que tout allait pour le mieux, on murmurait dans chaque camp que tout allait de mal en pis. C'est alors que Hitler, Staline et Nixon lancèrent une idée fabuleuse. Nos trois peuples à nouveau réunis allaient entreprendre la conquête de l'espace. Sur les mondes vierges qui s'étendaient au-dessus de notre univers bidimensionnel, nous attendaient de la terre et de la nourriture à l'infini... Nous étions sauvés! Hélas ce projet précipita au contraire notre perte.

Nous savions, bien sûr, que l'univers ne s'arrêtait pas aux frontières de la Cave, ni même à l'extrémité des Couloirs et des Escaliers où des escarmouches plus ou moins violentes nous opposaient toujours aux chiens et aux chats retranchés derrière les pièges à ressort. Car nous pouvions voir briller loin au-dessus de nos museaux les lumières scintillantes des étoiles, qui baignaient de leur éclat les mystérieuses planètes à conquérir... Les trois camps unifiés engagèrent

toutes leurs forces pour ouvrir le passage. Malgré les pertes effroyables que nous subîmes, le nombre nous ouvrit les portes de l'univers supérieur. Les pièges furent comblés par les cadavres empilés des nôtres, chats et chiens survivants cédèrent le terrain. Les étoiles étaient à nous ! Nous prîmes pied sur un grand nombre de planètes dont l'apparence était déroutante et défiait toute description. La lumière éclatante des étoiles trop proches brûla nos prunelles, nous dûmes travailler dur de la griffe et de la dent pour défoncer les parois massives et lisses derrière lesquelles une nourriture étrange était à l'abri : crèmes, purée, beurre, yaourts, viande et sauce... Les plus savants parmi les savants commencèrent à tracer une carte de ce nouvel univers, nommèrent différemment ce que nous avions coutume de recenser sous des dénominations erronées. Les étoiles furent nommées Lampes, les planètes Pièces, l'univers prit l'apparence redoutable d'une Maison. Et c'est alors que nous commençons à répartir entre nous les richesses des Pièces conquises, que la catastrophe survint, brutale et définitive.

Tout à l'ivresse de la conquête, nous avions oublié l'existence des intelligences qui nous avaient, voici peu encore, combattus. Or, elles habitaient chaque pièce de la Maison-univers, et ne nous avaient laissé nous enfoncer dans leur territoire que pour mieux nous piéger et nous exterminer. Cette fois le piège était la Maison tout entière. Elles en colmatèrent toutes ces fissures du continuum que nous appelions Portes et Fenêtres, et projetèrent dans les pièces que nous avions conquises un gaz mortel. Je vis tous mes compagnons s'effondrer autour de moi, se tordre sur le sol dans les horribles convulsions de l'agonie. Ceux qui ne moururent pas par le poison furent achevés à coups d'outils tranchants et lourds par les intelligences qui

vinrent reprendre possession de leurs Pièces en enjambant nos cadavres raidis.

Ainsi s'achève l'histoire de l'ascension et de la chute de ma race. Comme je l'ai expliqué tout à l'heure, je suis le dernier. Je suis le point final, la trace ultime de ceux qui jadis furent à deux doigts de coloniser l'univers. Mais l'univers nous a rejetés, nous avons trouvé plus fort que nous sur notre chemin. Maintenant encore je tourne dans ma cage dont je mords parfois dans une colère dérisoire les solides mailles d'acier. Les dieux viennent me regarder, me montrent à leurs enfants, disant « vois, c'est un rat ». Et sur la gigantesque et blême figure des enfants, je lis dans les traits mous qui se plissent l'expression du dégoût. Alors je les hais plus fort encore si c'est possible, en sachant bien que ma haine ne peut même pas effleurer leur indifférence teintée de mépris. Pour me consoler, je me dis qu'eux aussi peut-être, un jour, rencontreront sur leur chemin une intelligence bien supérieure encore qui les détruira comme ils nous ont détruits, sans plus de haine qu'ils n'en ont éprouvée à nous exterminer. Peut-être se détruiront-ils eux-mêmes et peut-être, sans qu'ils s'en rendent compte encore, ont-ils déjà commencé. Je sais que le poison qu'ils ont employé contre nous est néfaste également pour leur organisme, et qu'ils ont dû quitter provisoirement la Maison qui a servi de tombeau à mes frères.

Mais cela n'atténue pas ma douleur, ma terreur, mon désespoir. Ils vont me tuer. Je voulais vivre. Je méritais de vivre, la race des rats méritait de vivre. Elle sombre avec moi, moi le dernier. J'en tremble intérieurement malgré ma rage et j'attends le moment,

dans quelques minutes peut-être, dans quelques secondes, où ils viendront se pencher sur ma cage et me diront : Jean-Pierre Andrevon, c'est votre tour. Nous ne vous voulons aucun mal personnellement. Mais vous êtes un rat. Cela suffit. Vous êtes un danger pour nous, pour toutes les autres créatures vivantes. Vous allez mourir. Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense? Je ne dirai rien, je n'aurai rien à dire, je me contenterai seulement de leur cracher une dernière fois au visage à travers les mailles serrées de ma cage. Alors ils m'enverront dans la gueule une bouffée de gaz mortel qui m'étendra frétilant sur le sol de ma cage, et je mourrai, et je m'éveillerai dans mon lit trempé de sueur, en hurlant, peut-être en pleurant.

Entr'acte 1

La télévision

Quand vous regardez la télévision, il peut vous arriver de reconnaître sur l'écran un visage qui vous semble familier. Vous vous penchez alors sur le récepteur, le visage se penche d'un même mouvement et c'est à ce moment-là que vous le reconnaissez pour le vôtre. C'est l'Œil-Témoin qui vous capte, qui vous a choisi pour l'émission quotidienne Le-Bonheur-Chez-Soi, retransmise partout, dans des millions de foyers où vous vous mettez à vivre en double, en triple, en plus, pour une demi-heure. Spectaviseur comme les autres, vous vous regardez donc vivre une demi-heure, c'est-à-dire que vous vous regardez regarder la télévision pendant une demi-heure. Il faut avouer que cela n'est pas très passionnant; mais il peut arriver aussi que l'Œil-Témoin vous surprenne à un moment imprévu de votre existence, par exemple, en prenant un cas extrême, au moment où vous

tuez votre femme. L'acte en soi n'a rien que de très courant et de peu répréhensible puisque les femmes sont beaucoup plus nombreuses que les hommes, mais si le crime est perpétré avec suffisamment d'ingéniosité, ou avec assez de sadisme, si le sang gicle assez fort jusque sur l'émetteur, donc jusque dans les récepteurs, et si les spectaviseurs sont contents, s'ils écrivent en masse des félicitations à la Maison de la Télé, il peut se faire que votre Bonheur-Chez-Soi soit primé comme la meilleure émission de l'année, auquel cas vous aurez droit à un nouveau poste, à sens unique celui-là, où vous ne craindrez plus de rencontrer votre visage et devant lequel vous pourrez passer le reste de votre vie à regarder les autres bouffer, roter, faire l'amour, travailler aux usines et mourir à la guerre.

Le grand combat nucléaire de Tarzan

Tarzan dormait quand l'écho sonore du tam-tam s'infiltra jusque dans son bungalow, venant le tirer brusquement de son fragile sommeil. Il se leva d'un bond, d'un bond il fut devant le mur ouest où sa main fébrile chercha une touche cachée entre les chaumes; il la pressa, tout un pan du mur en faux rustique coulissa, dévoilant le pupitre polyusage où les écrans laiteux et les cadrans fluorescents, où les yeux cli-gnotants des chercheurs infra-rouges et les témoins bleu vif des faisceaux laser en action, où tous ces trucs et ces machins nickelés dont il ne connaissait pas toujours le nom vivaient d'une existence agitée et crépitante.

Ses yeux fatigués firent le tour du panorama net et luisant. Une lumière orange intermittente capta son attention. Tarzan sortit ses lunettes de l'étui en peau de crocodile qui pendait à son cou, les chaussa, interrogea un groupe serré de compteurs où d'infatigables aiguilles couraient autour de leur pied cloué. Son front gagna à cette observation un pli supplémentaire, vertical et profond.

Tarzan actionna une autre touche. Cla-cla-cla-cla-

cla-cla-cla-clac..., répondit la mécanique. Cela lui fit un choc dans tout son être, comme si à chaque clac autant d'échardes acérées lui étaient rentrées dans la peau.

— Tu veux tes toasts, Greystoke? fit derrière lui la voix douce et voilée de Jane.

— Pas maintenant, je t'en prie, répondit le Seigneur de la jungle d'un ton préoccupé. Il pivota quand même sur son siège en rotin, fit à sa compagne de toujours un sourire forcé qui avait pour but d'atténuer ce que ses paroles auraient pu avoir de blessant.

Jane soupira, repartit de son pas traînant vers une autre pièce du bungalow. Tarzan eut une grimace machinale; Jane vieillissait terriblement, son visage avait pris l'apparence d'une noix de coco séchée, ses seins jadis célèbres ballottaient comme des outres sous son pourpoint de buffle tanné.

Le temps était le seul véritable ennemi, le seul dont la victoire était, au bout du compte cosmique, inévitable...

Devant le pupitre, un écran s'éclaira. Le visage farouche de Wango s'y inscrivit en relief.

— J'ai entendu le signal, mon fidèle Wango, fit Tarzan. La jungle aurait-elle encore besoin de moi?... C'étaient des paroles rituelles — combien de fois, au cours des décennies écoulées, ne les avait-il pas prononcées? —, mais le cœur n'y était plus, depuis longtemps. Wango ne s'y méprenait pas. Mais il y avait des usages à respecter.

— La centrale de l'Atomical General Electric a commencé de fonctionner, dit abruptement Wango.

— Je sais. J'ai écouté la chanson des geiger...

— Il faut agir, John, tout de suite. Les rems invisibles se répandent dans la jungle. C'est le parfum de la civilisation. C'est un parfum mortel.

La face large de Wango s'étira encore dans un sourire triste et dangereux qui fit étinceler ses dents très blanches. Le chef du F.R.W. (Front révolutionnaire des Waziris) se recula, dans son mouvement, la double ceinture de balles qu'il portait en travers de ses épaules sombres cliqueta. Tarzan n'aimait pas les armes à feu. Il eut un geste d'humeur vite réprimé, hocha la tête.

— Nous agirons ce soir, après la tombée de la nuit. Avec Numa et les siens; avec Tantor et les siens. Et avec la tribu de Taug. Je te retrouverai dans le coude est de la rivière Bangtor.

— J'y serai avec mes hommes, fit Wango. Puis son image fondit lentement dans la transparence de l'écran.

Tarzan resta longtemps pensif, devant les yeux inamicaux de son pupitre, dans la houle rageuse des compteurs à radiations déchaînés. Son royaume de jungle calme et ombreuse se rétrécissait comme une peau de serpent au soleil. Les agressions de cette pieuvre hideuse, de ce cancer proliférant qu'on appelait civilisation, se multipliaient. Au large de la grande forêt de Pal-ul-don, dont les derniers gryfs avaient été tués depuis longtemps par les safaris de chasseurs hélicoptérés, les puits d'extraction pétrolière de la Petrochemical Incorporated faisaient une ceinture de boue noire et putride. Quand Tarzan envoyait ses yeux électroniques au sommet des plus hauts arbres de son domaine, il pouvait voir déjà au pied des montagnes d'Opar le labyrinthe géométrique des cités-résidences qui avançait, mordant chaque année un peu plus sur la forêt. Maintenant, c'était la saison des vacances, et le grand complexe radieux de l'American Unlimited devait regorger de touristes russes et chinois. L'année précédente, de l'andosulphan avait été déversé dans

la plupart des rivières qui baignaient sa forêt, et des milliers de poissons, d'hippopotames et de crocodiles étaient morts.

Aujourd'hui, Tarzan devait se mesurer à la pire des pollutions, celle de l'atome. Jamais il n'aurait dû laisser l'Atomical General Electric ériger la cité nucléaire! Il vieillissait vraiment... Mais le temps était à l'action, pas aux regrets.

Tarzan se leva, traversa la chambre d'observation à grandes enjambées presque jeunes, gagna la cavité du descenseur hydraulique creusée à l'intérieur du baobab. Jane, qui lisait une vieille édition des Aventures romancées de Rostand et Cousteau dans un fauteuil du hall, leva vers lui à son passage un visage interrogatif.

— Tarzan part combattre, fit simplement le Seigneur de la jungle en rabattant sur lui la grille du descenseur.

— Bonne chance, Greystoke, murmura la vieille femme avant de se replonger dans son livre. Elle ne s'en faisait pas. Elle en avait connu d'autres.

Au sous-sol, dans le secret de son bunker enterré loin en dessous des racines les plus fouisseuses, Tarzan s'affaira pendant deux heures avec ses ordinateurs, envoyant ordres et informations à ses troupes d'assaut.

Et dans la jungle, relayée par mille haut-parleurs, la voix lancinante des tam-tams se mêlait aux rugissements des lions, aux barrissements claironnants des éléphants, aux glapissements des grands anthropoïdes.

Allan B. Swope dansait d'un pied sur l'autre auprès de l'énorme bouche d'acier baveuse qui rejetait dans

la rivière Bangtor douze mille litres d'eau par seconde, de l'eau ionisée et chauffée à 38°, qui faisait crever les poissons et les autres bêtes aquatiques encore plus sûrement que l'andosulphan. Allan B. Swope était originaire de l'Alabama. Il était né, avec la complicité d'un diaphragme déficient, d'une serveuse de bar et d'un père de passage. Il avait dix-huit ans. Depuis six mois, il servait sous le drapeau étoilé de l'Atomical General Electric : pour lui c'était une chance — la seule. Car il n'avait pas étudié, n'ayant pas eu d'argent pour le faire. En aurait-il eu, d'ailleurs, qu'il n'eût pas eu la moindre chance de passer le cap de l'université. Le milieu socio-culturel dans lequel il avait poussé bien malgré lui (la banlieue industrielle de Montgomery, dans l'Alabama, et la cour de l'immeuble bancal où sa mère avait une chambre miteuse), n'était pas favorable aux études poussées. Et sans études poussées, on ne pouvait guère espérer qu'endosser l'uniforme de l'Atomical General Electric, ou de la Petrochemical Incorporated — ou de n'importe quelle autre polysociété.

Mais Allan B. Swope ne se plaignait pas. Il touchait 140 dollars par semaine, le travail n'était pas fatigant, et maintenant — maintenant, il voyait du pays...

Les pieds dansant dans la terre brûlée et tamisée qui entourait la centrale, son fusil-mitrailleur à cadence ultra-rapide et à balles à fragmentations multiples pesant de manière rassurante par sa bride passée sur son épaule gauche, il regardait le merveilleux ciel d'Afrique virer à l'indigo foncé au-dessus de la haie lointaine des arbres gris de ciment pulvérisé.

Sur sa gauche, le déversoir des eaux salopées gargarisait comme un Niagara miniature, et les trombes jaillissantes s'irisaient des dernières particules de lumière solaire. Derrière lui, la centrale bourdonnait

de manière satisfaisante, envoyant dans son corps, à travers les parois mal isolées des piles, des électrons vagabonds et toutes sortes d'autres dégueulasseries qui s'enfonçaient dans sa moelle épinière comme de la grenaille de plomb dans du beurre, le farcissant de radiations mortelles, lésant irrémédiablement son pauvre patrimoine génétique.

Mais ça, Allan B. Swope ne le savait pas. On s'était bien gardé de lui faire un dessin, et d'ailleurs, en ce qui le concerne, ça n'a aucune importance, on verra sous peu pourquoi.

Lorsque la nuit fut tout à fait noire, le gardien crut apercevoir un mouvement dans la zone d'ombre plate qui s'étendait devant lui, au-delà de la rivière empoisonnée. Mais il n'y prit garde. Il rêvassait à toutes les bonnes choses américaines qu'il pouvait s'offrir dans les boutiques du périmètre de détente de la centrale, à toutes les chouettes putains américaines qu'il pouvait se payer au bordel de la centrale, et à toutes les bonnes choses russes et à toutes les exotiques putains chinoises (à moins que ce ne fût l'inverse), qu'il pouvait trouver dans les supermarchés et les bordels d'Opar.

Quand le cri d'attaque si longuement et si bizarrement modulé retentit tout près de lui — Houuuu-hahouhahouuuuhahouhahouuuu!... — il en trébucha de saisissement et chut sur le derrière dans le sable, ses mains s'accrochant désespérément à son fusil-mitrailleur, dernier cri de l'armement individuel moderne.

Mais il était trop tard. Surgissant de la nuit, ébranlant le sol des marteaux-pilons de leurs pattes énormes, une immense horde d'éléphants venait d'apparaître dans la zone balisée par les projecteurs. Ayant traversé la rivière, les bêtes venaient droit sur

lui. Debout sur l'encolure de l'animal de tête, un géant bronzé vêtu d'un pagne en peau de léopard semblait commander le troupeau, désignant du geste majestueux de son bras tendu les remparts barbelés de la centrale; chaque autre animal était monté par deux ou trois Noirs entièrement nus, aux corps recouverts de farouches peintures guerrières, et brandissant fusils et mitrailleuses.

Ce fut la dernière vision d'Allan B. Swope. Un éléphant passa sur lui, l'une de ses pattes large comme un tronc d'arbre s'incrusta dans sa poitrine dans un grand éparpillement de côtes et de chair éclatée, il mourut dans un seul cri mouillé d'écume rose.

La centrale cependant s'animait, des sirènes mugirent, des lumières affolées coulèrent par tous ses pores, des haut-parleurs glapirent des ordres contradictoires, des herses tombèrent, les casernements vomirent en flots les petits frères d'Alan B. Swope.

Mais il était trop tard. La porte de bronze de la centrale vola en éclats sous la poussée de dix fronts gris rugueux comme du granit et aussi durs que l'airain. Les éléphants se répandirent dans les dédales de la ville nucléaire, défonçant les murs, piétinant les habitants. Une fois le périmètre de la cité complètement investi, les guerriers noirs mirent pied à terre, et poursuivirent bâtiment après bâtiment les derniers mercenaires qui se faisaient hacher par leur tir précis. Certains éléphants ne portaient pas des hommes, mais de grands singes au poil rouquin qui s'infiltraient là où les humains ne pouvaient accéder, par les lucarnes haut perchées, par les bouches d'aération, par les conduits secrets que leur flair décelait immédiatement. Étouffés par des bras puissants, déchiquetés par les canines lourdes, des ingénieurs à nuque rasée et vêtus de blouses blanches barrées de rouge ou de vert culbu-

tèrent dans des fosses radiantes, périrent encastrés dans les sculptures serpentiformes des tubulures de cuivre et de fonte. Les boutiques éclatèrent comme des bombes à billes sous le pas des éléphants, déployant dans le ciel nocturne rougi par les premiers incendies la dentelle délicate des paquets de lessive aux enzymes et les tubes de déodorants corporels projetés; le bordel bascula sur son socle de marbre, répandant par ses fenêtres ouvragées des corps nus arrachés au commerce du plaisir et aussitôt broyés par les lions qui venaient derrière les pachydermes, pour le nettoyage.

Le combat, le massacre de justice, dura trente-sept minutes. Au bout de trente-sept minutes, il ne restait plus aucun survivant des seize mille occupants de la centrale, hormis quelques centaines d'esclaves Waziris travaillant dans les fosses les plus radioactives, et que leurs frères avaient délivrés à temps.

Le grand homme blanc bronzé qui avait dirigé l'attaque poussa une nouvelle fois son cri modulé : Houuuuhahouhahouuuuhahouuu!..., et la troupe composite reflua en bon ordre, poussée par les flammes qui se déployaient maintenant comme une tapisserie ardente au-dessus des blocs disloqués. Les lions partirent les derniers, immobilisant de-ci de-là d'un coup de griffes négligent les formes qui se tor-daient encore sur le sol.

La marée des vainqueurs s'était déjà depuis longtemps fondue dans la nuit lorsque les premiers touristes russes et chinois arrivèrent d'Opar pour jouir de ce spectacle imprévu. Les piles jumelées leurs sautèrent à la figure — et déjà ils n'avaient plus de figure, et plus de corps, et plus rien — et une terrifiante méduse globulaire couleur de framboise écrasée monta en roulant dans l'eau tiède du ciel, dans un

grondement semblable à celui des chaudières de l'enfer.

L'aube se levait sur la jungle brouillée lorsque Tarzan, épuisé, se renversa dans le dossier de son fauteuil extra-souple. Les écrans-espions qui tapissaient son bunker souterrain lui avaient fidèlement retransmis les images de sa plus éclatante victoire — mais ils lui montraient aussi, maintenant, le panache menaçant qui s'étalait dans les lointains au-dessus d'Opar, ce nuage pesant comme un couvercle de fonte qu'un vent insidieux poussait néanmoins vers son domaine — vers sa jungle préservée.

Tarzan se sentit las. Il dormait mal, mais supportait plus mal encore les nuits sans sommeil. Encore quelques années... et il savait bien que malgré les philtres ancestraux et les miracles de la gérontologie moderne, son vieil ennemi le temps lui assènerait le coup fatal.

Il avait quatre-vingt-seize ans.

Lui mort, qui défendrait les derniers arpents de jungle encore inviolés? Les Waziris peut-être... Oui, les Waziris. Mais garderaient-ils toujours en eux la pureté révolutionnaire qui maintenant les animait?

Tarzan ne pouvait répondre à cela. L'avenir ne lui appartenait pas. Bien au contraire, et malgré quelques innovations indispensables, il appartenait tout entier au passé.

Une dernière fois, le Seigneur de la jungle vérifia sur les cadrans que tous les éléphants, tous les anthropoïdes et tous les lions étaient bien rentrés au bercail — dans leur cavernes d'acier profondément enfouies sous la terre. Car naturellement, il ne s'agissait pas

de vrais éléphants, ni de vrais singes, ni de vrais lions. Dans la jungle de ce ^{xx}^e siècle finissant, il n'y avait plus d'éléphants, plus de grands singes, plus de lions. Les derniers spécimens étaient gardés précieusement dans les zoos américains, les zoos russes, les zoos chinois. Alors Tarzan, grâce à l'immense fortune qui provenait des droits d'auteur de la publication de ses aventures passées, avait fait reconstituer une faune électronique à son désir — pour que la tradition fût respectée —, de même qu'il avait fait construire en plusieurs exemplaires des androïdes à son image de jeunesse, qui allaient à sa place au combat tandis que lui restait dans son bunker souterrain, à commander toujours, à diriger toujours, mais de loin, ces fantômes de sa gloire passée...

Tarzan se leva, la cabine hydraulique le propulsa à l'intérieur du faux baobab jusqu'à son faux bungalow niché dans de fausses branches. Wango l'attendait dans la salle à manger, plus noir encore que de coutume à cause de la poudre et de la fumée qui le couvrait. Un sourire étincelant illumina son visage beau et fier, et Tarzan en fut tout rasséréné. Il se laissa tomber dans un fauteuil auprès de Jane qui posa sa main fine et desséchée sur son bras noueux.

— Un peu de lait, Greystoke? demanda son épouse.

Tarzan sourit pour la première fois depuis la veille — ou depuis plus longtemps encore peut-être — et il but une longue rasade de lait d'antilope en serrant bien fort le bol entre ses mâchoires sans dents.

Entr'acte 2

Le trou

Sa vie s'écoule dans un trou, dans le froid, sous la pluie, dans la boue. L'univers est comprimé entre un ciel bas et un champ plat qui fuit devant le trou, vers un horizon limité. Il ne bouge pas du trou. La nourriture et la boisson lui arrivent une fois par jour, par un conduit en plastique qui débouche à la base du trou. Il a un beau fusil d'acier bleu, avec lequel il tire sur les silhouettes qu'il aperçoit parfois à l'autre bout du champ, contre l'horizon. Chaque fois qu'il en abat une, il a droit à quelques jours de permission. Théoriquement. Théoriquement, car s'il parvient à en tuer cinq, il a droit à un réfrigérateur, s'il parvient à dix, il a droit à une télévision, à vingt, à une voiture. Et une voiture, ou même une télévision ou un réfrigérateur, c'est quelque chose. Alors il préfère attendre car, au fond, malgré la pluie et le froid, il n'est pas si mal que ça dans son trou. Quand il tue

un ennemi, un chiffre rouge s'allume sur un compteur qui est à côté de lui, dans le trou. Il en est déjà à sept depuis qu'il est dans son trou : pour quinze jours (ou peut-être un mois), ce n'est pas mal du tout. Il est content. A cent, quand le compteur aura atteint son plafond, il paraît qu'on gagne un grade plus élevé. Peut-être ira-t-il jusque-là. Mais pour l'instant il attend, jusqu'à ce que le compteur fasse TILT ou qu'une balle venue de l'autre bout du stand le cueille en plein front et le couche à son tour, raide mort, dans son trou.

— Plus de saucisson au nitrite de sodium, au nitrate de potassium et au benzo — 3-4 — pyrène!

Le saucisson s'envole, décrit une courbe météorique, vient rebondir mollement sur un tapis d'emballages de carton ouverts et de papiers chiffonnés.

— Plus de cette foutue graisse sur ces foutues machines!

Lancée avec violence contre la paroi sonore du racycleur, la burette à injection par air comprimé va tinter contre le cylindre de métal; son bec se tord sous le choc, elle roule sur le sol en laissant derrière elle une hémorragie pointilliste d'huile brillante.

— Et plus de soupe en poudre au gallate d'octyle, au butylhydrixyanisole et au butylhydroxytoluène!

Toute une étagère s'effondre sous une poussée rageuse, les paquets de soupe en poudre s'écrasent par terre, certains s'ouvrent et la poudre jaune, rose, vert pâle, monte en petits nuages paresseux; d'entre les pans coupés de ce château de cartes, un rat gras et noir émerge, le museau frémissant, la queue agitée d'un lent mouvement de balancier.

— Plus de rats!

La trajectoire rectiligne d'une clé anglaise manque de peu le rongeur, qui disparaît dans un remuement de cartons froissés.

Blinck! Clang! Spleng! Sploutch!

Pris d'une rage frénétique, ils chamboulent tout, ils renversent tout, ils fracassent tout.

C'est fini, ils n'ont plus besoin de tout ce merdier.

C'est fini :

Ils vont sortir...

Jour de sortie

LES PERSONNAGES,

au moment où la porte se ferme.

Walter Hodgson, M., 40 ans, médecin.

Raymond De Camp, M., 32 ans, psychiatre.

Antonio Moreno, M., 28 ans, ingénieur.

Alan Homolka, M., 27 ans, technicien à l'entretien.

Howard G. Bowman, M., 48 ans, lieutenant-colonel.

Fred Pitts, M., 24 ans, sergent.

Kay Hauser, F., 27 ans, sociologue.

Helen Arledge, F., 36 ans, psychologue.

Martha Gerstad, F., 29 ans, ingénieur atomiste.

Janet Gwen, F., 31 ans, diététicienne.

Rose-Mary Blackmer, F., 37 ans, journaliste.

DERRIÈRE LA PORTE,
le décor.

Un cylindre d'acier de douze mètres de diamètre et de vingt-deux mètres de hauteur, découpé horizontalement en cinq parties séparées chacune par un couvercle d'acier doublé de plomb dans lequel sont percés deux couloirs d'accès verticaux : un large, où circule un ascenseur hydraulique, un étroit, à dimension du corps humain, où passe une échelle en aluminium.

Le premier étage (il s'agit de celui situé au sommet du cylindre, car ici on compte de haut en bas) est réservé à l'observation et au contrôle. Son plafond est haut, un peu plus de trois mètres, et ses parois sont couvertes d'instruments scientifiques, d'instruments de mesure, figurés par des cadrans, des jauges, des scientilloscopes, des écrans de terminaux d'ordinateurs, toute cette sorte de choses.

Le second étage est un étroit caisson d'habitation divisé en douze réduits bas de plafond, de trois mètres carrés chacun environ : un pour chaque passager du cylindre, plus un qui reste vide puisque les passagers ne sont que onze. Le troisième étage est celui des commodités et des loisirs : une cuisine ultra-moderne, une infirmerie, trois cabines de douche, une mini-salle de cinéma équipée en 16 et magnétoscope, une bibliothèque avec quelques livres et surtout des microfilms projetables, une discothèque avec bandes et casques d'écoute. Ha! oui : et les w.-c.

Le quatrième étage est une réserve, dont les neuf-dixièmes du volume total sont occupés par la nourriture : conserves, aliments surgelés ou déshydratés.

Le cinquième étage enfin, le plus vaste par sa hauteur, onze mètres, soit autant que les quatre autres réunis, est encombré par les machines lourdes et compliquées de production d'énergie (pour la lumière, la régulation thermique, le fonctionnement de tous les appareils annexes, le recyclage de l'eau et de l'atmosphère); ces machines sont alimentées par une petite pile au deutérium dont les dangereux principes actifs (et radioactifs) sont placés encore au-dessous du cinquième niveau, dans une sphère indépendante inaccessible, commandée depuis la salle de contrôle du haut. La pile au deutérium a été conçue en principe pour durer... très longtemps.

Des portes de métal (en réalité ce sont de véritables sas pressurisés et verrouillés) bouchent les accès situés au premier, au quatrième et au cinquième niveau. Les occupants du cylindre ne peuvent pas les ouvrir. Ils sont prisonniers du tube de métal, ils n'ont aucune possibilité de communiquer avec l'extérieur, ni de recevoir de l'extérieur des communications ou des messages (même visuels). Le cylindre est aveugle, sourd, muet. C'est une prison, confortable et fonctionnelle (les parois sont peintes dans toute une gamme de couleurs douces, des vert sombre, des bruns, des gris, des bleu pâle, les lumières sont réglables et de tonalité « lumière du jour », chaque compartiment habitable est insonorisé, etc.), mais c'est une prison quand même.

LE VOYAGE,
notations d'ambiance.

(Dix jours après la clôture des portes — ou vingt jours, ou cinquante. Qu'importe?... C'est pareil.)

(Et à une heure quelconque d'une tranche horaire considérée comme diurne. Mais n'importe quelle autre aurait fait aussi bien l'affaire...)

Le lieutenant-colonel Bowman est au premier niveau, il est assis à son bureau (métallique, fixé au sol), il est calme, cravaté et sanglé, la raie dans ses cheveux argent est rigoureusement droite, il lit (ou fait semblant de lire) des rapports étalés sur son bureau (et établis par différents autres occupants du cylindre).

Le sergent Pitts est dans sa « chambre », couché sur le lit qui en occupe presque tout l'espace au niveau du sol. Il a les yeux vagues, il transpire légèrement, il est en maillot de corps blanc, la braguette de son pantalon d'uniforme est déboutonnée. Son poignet va et vient rapidement : il se branle.

Le Dr Hodgson est dans le réduit médical (attenant à la cuisine) du troisième niveau. Il est entouré par toutes sortes d'instruments luisants. Derrière ses lunettes à montures carrées, ses yeux globuleux brillent de contentement. *Qu'il y en ait seulement un qui tombe malade et...* Il est vêtu d'une chemise à carreaux dans les bleus qui bâille sur son gros ventre, et d'une paire de jean.

Alan Homolka est descendu au cinquième niveau. Lui est vêtu de la tenue en principe réglementaire dans le « fourneau » (pourquoi ont-ils appelé fourneau le caisson habitable? On n'y cuit pourtant pas particulièrement...) : une sorte de combinaison d'une seule pièce, légère, en coton synthétique, blanche avec des parements orange. Idiot, comme tenue. Alan n'a pas grand-chose à faire, tout marche bien (tout marche *encore* bien, en ce dixième, ou vingtième, ou cinquantième jour de voyage immobile), alors il se contente de vérifier quinze fois par « jour » les jauges, les cadrans, les joints, les soupapes, les lumignons, les

trucs et les machins. Il bricole, quoi. Et ne se mêle pas trop aux autres. Il faut dire qu'il est pas très causant.

Raymond de Camp est dans la cabine de Kay Hauser, sur le lit de Kay Hauser. Il font l'amour, elle est nue, lui a gardé ses chaussettes, elle est dessus, lui dessous, elle imprime un rythme terrible à ses mouvements pelviens, lui suit sans trop d'efforts, il laisse faire, il laisse aller, il attend qu'elle commence à jouir pour tout lâcher. Mais elle est longue à venir : sans aller jusqu'à parler de frigidité (ce ne serait plus d'époque), il est juste de dire que la blonde sociologue ne parvient que difficilement à l'orgasme.

Antonio Moreno est dans la bibliothèque avec Martha Gerstad. Ils sont penchés sur un jeu d'échecs. Martha gagne. Elle gagne presque toujours. Antonio trouve qu'elle a des seins fabuleux; il ne cesse de les lorgner du coin de l'œil, ses seins, ses seins qui remuent au moindre de ses mouvements sous son survêtement blanc à rayures orange. *Survêtement!... Sur rien du tout, oui : je parie qu'elle ne porte rien, là-dessous.* Il aimerait la renverser sur une couchette. La renverser là, tout de suite, sur la minuscule banquette. A force de fantasmer sur elle, il sent que sa queue se redresse toute seule sous son vêtement à lui; il se polarise sur cet appendice indépendant et volontaire, qui ne le laisse pas en paix; c'est pour ça qu'il perd. En plus, il voudrait fumer. Mais dans le fourneau, on n'a pas le droit de fumer. D'ailleurs, il ne s'y trouve pas le plus petit brin de tabac. Avant d'être enfermé, il a subi un traitement par acupuncture pour lui faire passer son envie. Seulement voilà : il a toujours envie. Et l'envie de baiser, on peut la supprimer, elle? Baiser, il y en a qui ne s'en privent pas, apparemment. Mais Moreno n'a pas l'impression que Martha

soit particulièrement portée sur la chose. Et s'il lui demandait, recta? *Tu ne voudrais pas faire l'amour avec moi?* Mais il n'oserait jamais. Alors il parle, il parle, il parle, et l'ingénieur atomiste sourit en face de lui de toute sa grande bouche rouge, rouge, rouge.

Helen Arledge, dans sa cabine, discute avec Rose-Mary Blackmer. Enfin, c'est surtout Rose-Mary qui parle... Dans le fourneau, et si l'on excepte les « couples » professionnels (les deux militaires, l'ingénieur et le technicien à l'entretien), ce sont les deux occupants qui ont le plus affaire ensemble : la lauréate du prix Pulitzer doit écrire (mais pour qui, grand Dieu!) le compte rendu du voyage, en se fondant sur les observations de la psychologue qui peaufine le profil des passagers. En plus, elles s'entendent bien.

Dans la réserve, Janet Gwen, grimpée sur un escabeau, étudie d'un air dégoûté (très lisible sur sa figure laide et ronde) les provisions entreposées. Purée liophylisée à l'alpha-naphtylacétate et au monostéarate de glycérol... Confitures aux xantrophylls et à l'érythrosine... Crevettes à l'acide benzoïque, au benzoate de sodium et au P. hydroxybenzoate d'éthyle... Et le reste à l'avenant. De la merde en boîtes. Comment faire son boulot correctement avec des cochonneries pareilles?

Les voilà donc tous les onze, ce jour-là, à cette heure-là.

Mais dites-vous bien qu'un autre jour et une autre heure, ça aurait été exactement pareil!

LE VOYAGE *continuité I.*

Donc :

Dix jours, vingt jours, cinquante jours.

Et cent jours, deux cents jours, trois cents jours.

Manger, dormir, faire l'amour. Écouter de la musique, lire, visionner des films. Jouer aux cartes, aux échecs, parler un peu. Et la routine des observations à faire, la routine des travaux à effectuer sur les machines de survie, entretien, réparation — et les trucs à écrire pour ceux qui ont des trucs à écrire.

Cent jours, deux cents, trois cents.

La bouffe, le dodo, le sexe (tout seul, à deux, à trois, en groupe, hétéro, bi, homo), et encore ce foutu concerto de Tchaïkovski, et rebelote pour *Nashville*, et en voiture pour cinq cents pages de Nabokov, et cette merde de compteur à radiations qui ne descend pas (ou *si lentement...*), et cette ampoule grillée, quand c'est qu'il va se décider à la changer, ce con!, et *pschuit-pschuit*, une petite giclée d'huile dans les tenseurs hydrauliques.

Oui : cent jours, deux cents, trois cents, et plus.

La graille, la ronflette, la baise, l'ennui.

L'ennui...

Tourner en rond dans le caveau hermétique du module, et se demander cent fois par jour ce qu'il a bien pu arriver là-bas, dehors, ce qu'il peut bien se passer, là-bas, dehors, sur Terre, loin, loin, et commencer à trop bien connaître les autres, ici, là, maintenant, les autres qui sont toujours fourrés dans vos pattes, ici, là, maintenant, les autres, tous les autres, qui vous agressent par leur seule présence, par leur voix, les bruits qu'ils font, leur odeur, leurs tics et leurs manies qu'on sait trop vite par cœur : le cou violacé de ce gros porc de D^r Hodgson, son front toujours constellé de gouttes de sueur, son souffle d'asthmatique, ses yeux de hibou derrière ses lunettes, *je ne peux plus supporter ses mains moites quand il*

me touche! Et l'atonie du sergent Pitts à qui on ne peut jamais tirer plus de trois mots, qui reste toute la journée enfermé dans sa cabine, *pourquoi est-ce qu'on a embarqué un analphabète de son espèce!* Et l'impassibilité, l'élégance compassée de ce play-boy sur le retour de colonel Bowman, sa façon de parler, onctueuse et douce, en articulant chaque syllabe, et jamais un mot plus haut que l'autre, *je l'étrangle la prochaine fois qu'il s'essuie la bouche avec ce mouchoir parfumé à la lavande qu'il replie si soigneusement avant de le remettre dans sa poche!* Et les gros doigts d'Alan Homolka, qu'il met dans son nez pour en retirer des choses, qu'il passe sous ses aisselles toujours humides, qui pianotent sans arrêt sur les tables, les murs, sur ses genoux, *est-ce qu'on arrivera un jour à lui faire dire autre chose que « Excusez, si ça ne vous dérange pas, un moment...! »* Et la fausse bonne humeur de Raymond de Camp, sa désinvolture affectée, cette suprême assurance du beau gosse comblé qui doit cacher un égoïsme et un égocentrisme forcené, *avec tout ce qu'il me fait faire au lit, et toutes les saloperies inventives qu'il me glisse à l'oreille et qui m'excitent, qui m'excitent!* Et Antonio Moreno qui ne cesse de parler pour ne rien dire, de chanonner (faux), de remuer du vent, de marmonner entre ses dents (gâtées), qui rote après chaque repas, et qui pète, et qu'on entend chambar-der on ne sait quoi dans sa cellule prétendument insonorisée à n'importe quelle heure de la « nuit », *est-ce qu'il va bientôt cesser de me regarder avec ses yeux de chien sournois!* Et le cirque que fait chaque matin Kay Hauser quand elle se maquille (une heure! en faisant des mines devant son miroir), mais qu'on ne voit jamais se laver malgré les bacchanales qu'elle orchestre, vous n'avez jamais senti comme elle pue

malgré ses parfums? Le foutre et la crasse! *Et qu'elle cesse de poser sa main aux ongles laqués sur mon bras quand elle veut me parler!* Et cette mijaurée d'Helen Arledge qui a toujours l'air de vouloir rentrer dans les murs quand elle croise un regard, qui joue à la neutralité bienveillante de l'observateur-qui-ne-trouble-pas-le-comportement-des-observés, *j'aimerais bien savoir ce qu'elle écrit quand je l'entends tèt-tèt-tèt-tèt taper à la machine toute la nuit!* Et cette gouine de Martha Gerstad qui drague honteusement Kay et Rose-Mary mais joue les icebergs avec tous les hommes, qui vous regarde avec un air méprisant, qui vous coupe la parole, qui est toujours en train de mâcher son sacré chewing-gum, *qu'est-ce qu'elle peut bien faire dans les chiottes où elle s'enferme pendant des heures, elle se branle avec la poignée de la chasse?* Et le reniflement perpétuel de Janet Gwen qui a réussi à s'enrhumer dans le milieu aseptique du fourneau, bravo!, qui laisse traîner ses mouchoirs de papier froissés derrière elle, *et qui ne cesse pas de me raconter, à moi, pourquoi à moi?, sa vie en long en large en travers, son enfance de merde et son collège de merde, ses amours de merde et la maladie de merde de sa mère de merde!* Et Rose-Mary Blackmer qui fait exprès de se balader à poil devant tout le monde en tortillant du cul (elle a les seins qui tombent et le ventre tout rapiécé), qui parle de ses règles, de ses ovaires et de toute la batterie, sans oublier une discrète allusion de-ci de-là à ses reportages en Malaisie, en Mongolie, en Érythrée, et son rire, oh! bon Dieu, *son rire!*

... Comme ça, dans le fourneau :

Bouffer, dormir, baiser, s'observer, se cogner les uns contre les autres, se rentrer dedans par les pensées, les regards, les mots.

Et côté mécanique, les petits incidents imprévus, qui s'avèrent irréparables :

Le deux cent onzième jour, le calendrier électronique (un seul dans tout le module!) qui se bloque, et rien à faire pour le faire repartir.

Merde!

Et le deux cent quatre-vingt-septième jour, quelque chose qui shunte dans le circuit de la lumière, et la nuit ne se fait plus : c'est le jour éternel dans le fourneau. *Merde! Merde! Merde!*

Alors avec tout ça, on perd très vite le fil du temps qui passe. Ou qui ne passe pas, c'est selon.

Routine, ennui, agacement, *haine*.

Il était fatal que ça finisse par craquer.

PREMIER SUICIDE

Le deux cent soixante-troisième jour, le sergent Fred Pitts s'est fait sauter la cervelle. Très littéralement : il a enfoncé le museau de son pistolet automatique d'ordonnance 12 mm dans sa bouche et il a appuyé sur la détente. Ça s'est passé dans sa chambre, tout l'arrière de sa nuque rasée a éclaté, des morceaux de cervelle ont été projetés jusque sur la paroi métallique (gris clair) derrière sa couchette et y sont restés collés par le sang. Vraiment répugnant. Les autres l'ont trouvé ainsi quelques secondes après le drame, alertés par la détonation : étendu sur la couchette à la couverture brune imbibée de sang, le sergent Pitts fixait le plafond de ses yeux bleus à l'éclat métallique. Sa braguette était ouverte, son sexe flasque en sortait, humide; il avait dû se branler une dernière fois juste avant de se buter. Personne n'a compris pourquoi il avait fait ça. D'ailleurs, même de son vivant, personne

ne l'avait jamais compris. Il ne disait jamais un mot de plus que le strict minimum concernant le service. Mais en cas de catastrophe, on ne choisit pas ses compagnons de route, pas vrai?

Au pied du lit, il y avait une enveloppe cachetée portant un nom écrit de sa main : Patricia Burnstyn. Sa fiancée? Sa maîtresse? Quelque chose comme ça, sûrement. Mais dans l'enveloppe, il n'y avait rien. Tout le monde a été secoué, ça se comprend. Le lieutenant-colonel a fait un petit discours, Kay Hauser a fait un grand commentaire, Raymond de Camp et Helen Arledge ont émis quelques hypothèses. Du vent... Parce que ça sert à quoi, hein?

Le plus dur, ça a été de passer le grand corps osseux du sergent (1,87 m) dans le convertisseur du cinquième niveau. En bonne logique, Homolka et Moreno, aidés par le D^r Hodgson, n'ont pas pu faire autrement que le couper en morceaux pour faire ça.

PREMIER ET DEUXIÈME MEURTRE

Plus tard (la date est imprécise car à ce moment-là les lumières brillaient déjà perpétuellement, et, en l'absence de calendrier, les passagers du module avaient déjà perdu toute notion des dates...), Antonio Moreno étrangla Martha Gerstad et fut abattu au pistolet par le lieutenant-colonel Bowman. Le tout dans la cabine de Kay Hauser. L'ingénieur atomiste et la sociologue étaient en train de faire l'amour. Elles étaient étendues l'une à côté de l'autre, tête-bêche, et se léchaient mutuellement la vulve avec beaucoup d'entrain. La porte de la cabine n'était pas fermée au verrou. Ou peut-être l'ingénieur à l'entretien était-il en possession d'un passe? Cela ne fut jamais clai-

rement élucidé. Toujours est-il qu'il entra à ce moment-là. Il avait peut-être entendu quelque chose (les cloisons, en principe insonorisées, laissaient en fait passer pas mal de bruits; les râles de nature sexuelle, par exemple); de toute façon, il voulait Martha, et ce depuis le premier jour. Salope! cria-t-il en entrant. Fous le camp, espèce de porc! répondit simplement Martha, la bouche plantée dans la toison blonde de Kay. Tu vas me sucer! C'est moi que tu vas sucer, maintenant! rugit Antonio Moreno en se précipitant. Il referma ses grosses mains velues autour du cou de Martha. Elle se débattit, cria, ses lèvres rouges s'écartèrent sur un ultime gargouillement, puis elle retomba, morte, étouffée, ou alors avec les vertèbres cervicales rompues. Kay Hauser s'était redressée, avait regardé la scène sans intervenir ni crier — paralysée. Mais lorsque le corps de Martha Gerstad fut tombé sur le sol, ses seins volumineux pendant de chaque côté de son buste et son joli visage rose et fin reposant dans les algues sombres de ses cheveux, Kay put enfin hurler.

Les autres, venant de différents niveaux, arrivèrent en ordre dispersé; le lieutenant-colonel fut sur les lieux le premier — ou parmi les premiers. Il dégaina son pistolet (le même que celui de feu le sergent Pitts) et fit feu trois fois, sans sommation, les lèvres serrées et le regard fixe. La première balle frappa Antonio Moreno au-dessus de la hanche gauche alors que le meurtrier, hébété sans doute par son acte, contemplait encore le corps de sa victime, tournant le dos à l'officier. L'impact du projectile lui fit faire un demi-tour sur lui-même et c'est face au bras justicier qu'il reçut les deux autres balles, l'une dans l'estomac, l'autre dans la région du cœur. Il tomba sur le corps de Martha et ne bougea plus. Mais il n'était pas mort

sur le coup. On eut le temps de le transporter à l'infirmerie, où le gros D^r Bowman put le mettre sous perfusion et amorcer l'anesthésie avant que son cœur cesse de battre.

Enfin... on peut toujours supposer que le premier et le deuxième meurtre se sont déroulés comme ça. Parce que, qu'est-ce que ça peut bien faire, hein?

Au convertisseur!

DEUXIÈME SUICIDE

La deuxième personne à s'être suicidé dans le fourneau fut le D^r Walther Hodgson. Cela n'a pas vraiment été une surprise car il avait annoncé sa décision longtemps avant de passer aux actes (une piqûre intra-veineuse d'un produit mortel quelconque : il avait le choix). Il disait, par exemple, qu'ils ne s'en sortiraient jamais, que tous étaient condamnés à crever à l'intérieur du module, que la radioactivité extérieure ne baisserait jamais suffisamment pour qu'ils puissent le quitter dans le temps d'une vie humaine normale, etc. C'était plus ou moins ce que tout le monde pensait par intermittence. Mais par intermittence, tout le monde pensait aussi exactement le contraire : que la radioactivité ne tarderait pas à baisser, qu'ils sortiraient, etc. C'est humain : si le moral avait été au ras du plancher en continuité, ça aurait été encore pis, dans le fourneau. Bref, Hodgson s'est piqué. Il n'y a pas d'alcool dans le module, mais le docteur avait quand même réussi à se soûler la gueule avant le geste fatal, et il avait dégueulé sur sa chemise, que gonflaient les bourrelets de son gros ventre.

Convertisseur.

PREMIER ACCIDENT

Rose-Mary Blackmer, prix Pulitzer 1980 et des poussières, est tombée dans la cuve de recyclage des liquides. Elle s'y est noyée, ou a été asphyxiée par les vapeurs de chlore. Ou les deux, dans l'ordre que vous voudrez. Le D^r Hodgson n'était de toute façon plus là pour l'examen *post mortem*. Elle s'est peut-être débattue longtemps, a peut-être même crié longtemps avant de crever la gueule dans la pisse. La valve, qu'elle avait dû mal fixer au moment de descendre dans la cuve, s'était refermée au-dessus de sa tête.

Rose-Mary tenait à connaître le module dans ses moindres recoins, pour son bouquin que personne sans doute ne lirait jamais. Le lieutenant-colonel Bowman lui avait déconseillé de rôder toute seule au cinquième niveau. Elle lui avait dit qu'elle était civile et qu'elle n'avait pas d'ordre, ni même de conseil à recevoir d'un foutu militaire qui avait fait toute sa carrière dans les bureaux. Bowman s'était incliné, grand seigneur. Homolka lui avait dit qu'elle pouvait aller où elle voulait, en principe rien n'était dangereux. Homolka était un brave type, malgré tout. Alors elle y était allée. Et voilà, maintenant!

Depuis le meurtre de Martha Gerstad, Kay Hauser avait commencé à baiser assidûment avec Rose-Mary, dont ce n'était certes pas la première expérience homosexuelle, mais dont le goût pour ce genre de relations avait semblé s'accroître avec la pratique. Pourtant Kay Hauser ne versa pas une larme lorsque Alan Homolka retira de la cuve le corps de la journaliste dégoulinant de liquides nauséabonds. Elle siffla simplement entre ses dents : « Quelle conne! »

Siffla, très exactement, car il y avait des trous entre ses dents de devant, là où elle en avait perdu; la nourriture, probablement.

Bowman fit un petit discours aux survivants, sur la prudence-mère-de-notre-existence-précaire, etc. Presque trop beau pour être vrai, ce connard! L'officier avait perdu presque tous ses beaux cheveux calamistrés; maintenant, il faisait piteuse figure; il avait aussi beaucoup maigri, et son cou décharné surgissait bizarrement du col de sa chemise maintenant trop large. Il avait vieilli, quoi. Comme tout le monde.

Helen Arledge, qui avait réellement aimé Rose-Mary (aimé d'amitié car les deux femmes n'avaient jamais couché ensemble, malgré quelques tentatives de la journaliste), pleura beaucoup, elle. Ce fut bien la seule. Janet Gwen tenta de la consoler, l'entoura de ses bras potelés, lui parla interminablement de la mort de sa mère; toutes deux enlacées avaient l'air de deux petites vieilles, une maigre et une ronde, Laurel et Hardy, Abott et Costello femelles, dans une séquence parodique des *Deux Orphelines*.

DEUXIÈME SUICIDE

Raymond de Camp, le beau psychiatre, s'est tranché les veines sous la douche, avec le rasoir à l'ancienne mode qu'il affectionnait. Il avait commencé classiquement par le poignet; puis, trouvant sans doute que ça n'allait pas assez vite, il s'était cisailé le cou d'assez horrible manière. Et non moins classiquement, en voyant tout ce sang qui jaillissait, la peur de mourir, ou l'horreur de la mort, a dû le prendre à cet instant, et c'est comme ça qu'il a jailli de la cabine de douche, la bouche grande ouverte sur

un gargouillis de fontaine bouchée, l'aorte, la jugulaire et la carotide pissant le sang en longs rubans mous qui dégouлинаient sur son corps nu et moussaient sur le sol.

Il a parcouru au moins dix mètres en zigzag avant de s'écrouler, exsangue, dans un dernier hoquet. Il avait quand même réussi à saloper toutes les cour-sives du troisième niveau. Janet Gwen, qui était en secret amoureuse de lui, le pleura des soirs, des soirs et des soirs, silencieusement, les yeux dans son tra-versin. Pourtant le beau psychiatre n'était plus spé-cialement beau : ses longs cheveux bouclés sur sa nuque avaient grisonné et s'étaient éclaircis, son visage à la Warren Beatty s'était affaissé, s'était plissé comme une tomate mise au frigo; en plus, il avait énormément grossi. Le temps impassible l'avait frappé, en silence mais durement, comme les autres.

Le temps... Mais combien de temps, Seigneur? Personne ne pouvait le dire, même approximative-ment, bien que quelques jours (ou quelques semaines? Ou quelques mois?) avant le suicide au rasoir, le colo-nel Bowman eût déclaré avec emphase qu'il y avait seize ans, neuf mois et vingt-trois jours qu'ils étaient enfermés dans le module. Comment avait-il pu faire le calcul en l'absence de tout repère? En découpant des bouts de papier depuis l'arrêt du calendrier? En griffant régulièrement, avec la pointe d'un compas, les pans émaillés de son bureau métallique? Et sur quoi s'était-il fondé? Sur l'éventuelle régularité de ses selles? Mystère, mystère, mystère... De toute façon, personne ne l'avait cru. Et puis quelle importance? Le compteur indiquait encore plus de 2 000 rem-s à l'ex-térieur. L'enfer. On n'aurait pas pu y faire plus de dix pas. Alors pourquoi se faire du souci, hein?

Ils crèveraient tous dans le module enterré, ils en

étaient maintenant intimement persuadés, tous, et le pire (à moins qu'il ne faille considérer cet état d'esprit comme une bénédiction) est qu'ils s'en foutaient. Ils continuaient à bouffer leurs conserves de poisson au benzoate de sodium, de potatium et calcium, aux dérivées sodiques de l'ester propylique et à l'acide P. hydroxybenzoïques, ils continuaient à boire du lait au chlorure de calcium, aux citrates trisodiques, aux phosphates disodiques et à l'acide ascorbique, et ils n'attendaient plus rien.

TROISIÈME MEURTRE (?)

Le lieutenant-colonel Bowman avait un cancer. Du moins il le prétendait. Car en l'absence de médecin, comment savoir, lui le premier?... Mais depuis longtemps, il ne quittait plus guère son lit, momie ratatinée occupée à noircir d'innombrables pages. Mais qui n'écrivait pas — ou n'avait pas écrit, dans le fourneau? Kay Hauser et Helen Arledge continuaient à pondre des rapports, on avait découvert de nombreux fragments de textes écrits avec des feutres de différentes couleurs dans les affaires de Camp (il ne s'agissait pas d'études psychiatriques mais de morceaux de poèmes et d'ébauches de contes, le tout très mauvais), et il n'était pas jusqu'au Dr Hodgson (mais qui se souvenait vraiment de lui, après tout ce temps?) qui n'eût laissé quelques dossiers remplis de sa belle écriture carrée...

Tous, ils écrivaient sans doute parce que, atteints par la limite d'âge, touchés par la faucheuse tranquille qui les courbait peu à peu sur la table rase, ils ne baissaient plus. Il faut bien passer son temps à quelque chose.

Pour Bowman, le temps s'arrêta sur le *boum* sourd d'un coup de pistolet sur la tempe. C'est le doigt de Kay Hauser qui avait pressé sur la détente. Homolka, Janet et Helen la trouvèrent assise dans le lit, à côté du cadavre, le pistolet automatique de l'officier à la main, encore fumant. Elle avait tiré à travers un oreiller, peut-être pour éviter le bruit, ou alors les brûlures. Kay Hauser était nue, elle avait manifestement dormi (ou s'était allongée un instant) aux côtés du colonel pour cette ultime circonstance. Malgré son âge (disons : l'âge supposé que le temps avait imprimé sur son corps), et la courbe décline de ses seins en avalanche, elle restait encore belle. Elle s'était même impeccablement maquillée encore que, curieusement, elle n'avait passé ses fards bleus et violets que sur le pourtour d'un seul de ses yeux, le gauche, donnant ainsi l'impression d'avoir un cocard monumental, ou de s'être fait un visage de clown tragique mais vaguement ironique.

Elle expliqua que Bowman souffrait trop, qu'il n'avait de toute manière plus longtemps à vivre, et que c'est lui-même qui lui avait demandé de mettre fin à ses jours. Les autres la crurent, ou firent tout comme. Et personne ne lut les quelques milliers de pages que l'officier avait couvertes de sa fine écriture bleue.

DEUXIÈME ACCIDENT

Kay Hauser fut la dernière à mourir dans le module enterré de l'abri antinucléaire modèle 22. La jauge indiquait à ce moment-là un peu moins de 300 rems. Elle voulut sortir. Un être humain évoluant dans un environnement soumis à une irradiation de

300 rems pouvait vivre plusieurs mois, peut-être même une année entière, avant de crever misérablement de leucémie, de cancer à évolution rapide, ou d'une de ces autres joyeusetés appelées maladies des radiations. Kay Hauser le savait, de même qu'elle savait que le sas de sortie ne pouvait s'ouvrir que lorsque la radioactivité extérieure consécutive à l'explosion des bombes russes n'excéderait pas 2,5 rems.

A cette époque (trente ans? quarante ans ou plus après l'alerte?), Kay Hauser n'était plus cette superbe asperge blonde assurée et dédaigneuse qui avait fait tant d'effet sur la plupart de ses compagnons, mâles ou femelles. C'était un grand squelette voûté à la peau grise et aux traits défaits, qui gardait tout de même une certaine lueur impérieuse dans ses yeux verts. Elle dit, elle cria, elle hurla qu'elle voulait sortir, *sortir*, SORTIR de cette écurie, qu'elle voulait se barrer de cette porcherie puante (il est vrai que l'intérieur du fourneau puait, qu'on y marchait sur un monceau d'immondices que personne ne déblayait plus, et dont les tentacules de pourriture se glissaient jusque dans le creux des paillasses moisies qui servaient de lit), qu'elle ne pouvait plus supporter cette grosse pouffiasse suintante (Janet), cet ectoplasme vicieux (Helen), ce héros de film d'horreur (Homolka).

Elle s'attaqua au mécanisme du sas du premier niveau à coups de hache d'incendie. Des étincelles commencèrent à crépiter. Alan Homolka essaya de la stopper, elle l'assomma avec le plat de la hache. Helen et Janet tirèrent le corps du technicien hors de portée des manipulations démentes de cette furie sénile. Il y eut un claquement sec de fouet faisant exploser l'air, un grand éclair bleu, une horrible odeur de chair brûlée. Le corps tétanisé de Kay Hauser était

maintenant étalé sur le sol, les bras en croix, parmi les détritrus auxquels elle avait voulu échapper; ses yeux verts étaient grands ouverts sur le néant, sa figure et tout son côté gauche étaient devenus violets; sa combinaison avait été entièrement carbonisée.

Revenu à lui, et un sac en caoutchouc rempli de glaçons attaché sur son crâne chauve, Alan Homolka s'occupa du corps, comme d'habitude. Ce n'était pas seulement un court-circuit, dit-il de sa voix lente et rugueuse. Il doit y avoir un dispositif de sécurité que même moi je ne connais pas. Pour empêcher quiconque de sortir, même par la force, avant que le taux de radiations soit tombé...

C'était pour lui un bien long discours, et la seule oraison funèbre de la sociologue.

LE VOYAGE,
continuité II.

Ils restèrent trois.

Le calme s'instaura, fait d'acceptation, d'hébétude, d'apathie. Le temps était plus immobile que jamais. Ils ne parlaient plus du passé, ils n'évoquaient plus leur vie d'avant, ni l'extérieur, ni les bombes russes.

Seulement quelques mots pour des petites choses...

Des petits pois ou des lentilles, aujourd'hui?

Il faudrait bien balayer ce couloir : on n'avance plus!

Regarde : j'ai une grosse verrue qui me pousse ici...

Et le silence, surtout.

Lorsque Alan Homolka rencontrait son reflet dans un miroir, il voyait un petit gnome à la peau grise, au crâne luisant et à l'estomac flasque et débordant, un petit gnome qui le considérait avec une indifférence

insondable de ses yeux bleu pâle serrés entre des paupières bouffies.

Salut! je suis Alan Homolka, disait le reflet au vivant. Mais le vivant ne répondait rien.

Lorsque Helen Arledge surprenait son reflet dans un miroir, elle voyait une petite bonne femme grise au visage émacié et ridé, une silhouette confuse aux épaules osseuses, noyée dans la brume que lui retransmettaient les verres de ses lunettes, plus adaptés à sa vue depuis longtemps.

Bonjour, tu me reconnais? murmurait en silence le fantôme de brouillard. Mais à quel vivant s'adressait cette question?

Lorsque Janet Gwen s'examinait dans son miroir, elle faisait des grimaces à cette grosse pomme bouffie couronnée d'une chevelure de neige, et ses lèvres craquelées modelaient des mots inaudibles dans le vide tandis que sa main gauche parcourait son gros corps ballonné et humide, les seins débordant, le ventre enflé, les aisselles moites, les cuisses variqueuses.

Qui es-tu? criait en silence cette outre pleine à la masse de chair blême qui en était l'ectoplasme. Mais le vivant préférait ne pas répondre à cette question.

Et le temps bouclait sa boucle.

Des rats avaient commencé à se glisser dans le module, venant d'ils ne savaient où, d'ils ne savaient quelle fissure secrète dans ce cylindre d'acier et de plomb en principe étanche à tout. Les rats en tout cas étaient là, ils envahissaient le quatrième niveau, s'attaquaient avec patience, ténacité, efficacité aux provisions. L'homme et les deux femmes leur faisaient une guerre farouche à coups de pistolet, de barre de fer, de pièges bricolés par Alan.

Au moins, cette guerre mettait un peu d'animation

dans le module, mobilisait leurs dernières forces physiques et mentales contre autre chose que les fantômes de l'impalpable.

Et puis quand même, les rats étaient la *vie*. Soumis au diagnostic du compteur Geiger, leurs cadavres n'accusaient pas la moindre trace de radioactivité. Était-il possible qu'au-dehors...?

Ils recommencèrent à passer beaucoup de temps dans la salle d'observation, depuis si longtemps délaissée. Effectivement, l'aiguille rouge de la jauge descendait lentement... mais sûrement. 15 rems, 10 rems, 8, 5...

Et un jour — *on peut bien dire « un jour », n'est-ce pas* — une sonnerie stridente retentit dans le module, déchirant le silence de ses crocs de métal, labourant les tympans de son soc acéré.

C'était fini!

La radioactivité extérieure était tombée à un niveau infime, c'était fini, ils étaient libres, ils pouvaient sortir.

— *Plus de saucisson au nitrite de sodium, au nitrate de potassium et au benzo — 3 — 4 — pyrène!*

— *Plus de cette foutue graisse sur ces foutues machines!*

— *Plus de rats!*

De joie, ils crièrent, ils hurlèrent, ils dansèrent, ils s'embrassèrent, se frappèrent le ventre et les épaules. Puis, pris d'une rage frénétique, ils chamboulèrent tout, ils renversèrent tout, ils fracassèrent tout.

C'était fini, ils n'avaient plus besoin de tout ce merdier.

C'était fini : ils allaient sortir.

LE JOUR DE SORTIE,
et ce qui s'ensuivit.

Le sas, ouvert, bâillait sur le boyau de sortie.

Ils hésitèrent un peu avant d'y allonger le pas. Après un si long temps de prison, la liberté avait quelque chose d'effrayant. Au mieux, elle risquait d'être inconfortable. Qu'allaient-ils trouver, dehors? Une plaine de cendre ravagée, les cratères vitrifiés des points d'impact des bombes, une forêt vierge tissée dans les entrelacs vénéneux de végétaux mutants?

Ce pouvait être n'importe quoi, en fait.

Alors ils avaient pris leurs précautions : chacun portait un sac à dos rempli de provisions (eh oui! encore un peu de conserves aux saloperies et de charcuterie bourrée de poison...), une gourde avec de l'eau potable, un poignard, plus un pistolet automatique pour Alan. Ils avaient chaussé des bottes, avaient passé sur leur corps lavé des combinaisons blanc et orange propres trouvées dans un placard où ils n'étaient pas allés fouiller depuis des siècles. Trois vieillards décrépits, équipés comme pour une expédition au cœur de l'Amazonie. Ou pour survivre un temps sur une île déserte : car s'ils étaient bien sûr d'une chose, c'est qu'ils ne trouveraient aucun être humain vivant, dehors. Dans d'autres abris, peut-être, avec un peu de chance. Mais où, dans un pays ravagé? Il n'était pas encore temps de penser à ça...

— Alors, on y va? lança Janet Gwen.

Sa voix brisa leur hésitation, et ils y allèrent, les semelles de leurs bottes sonnant dans le boyau de sortie. Une vingtaine de mètres en spirale ascendante, pas plus (*leur bousculade effrénée dans ce même*

boyau, lors de l'alerte; il y avait si longtemps, et si net pourtant dans leur esprit!), et puis très vite, la lumière du jour.

Soleil, éblouissement. Tellement insupportable, après trente ou quarante ans de lumière électrique tamisée. Papillotement doré, vol de mouches vertes et rouges au fond des prunelles... et puis l'épaississement progressif de l'atmosphère, le virage au bleu outremer au sein duquel se matérialisent, tremblotantes, des silhouettes.

Ils n'ont pas le temps de faire un geste, de lancer une exclamation de surprise, d'énoncer une question balbutiante. Les voilà entourés, des mains se posent sur leurs bras, sur leurs épaules, on leur ôte les lourds sacs à provision, on les pousse en avant, on les entraîne...

... Vers la plaine de cendre fumante? Le cratère aux parois vitrifiées? Le labyrinthe vert de la jungle mutante? Non : sur une route rectiligne d'un beau noir de goudron frais, canalisée par une bordure propre de pierres blanches retenant les eaux calmes d'une pelouse tondue à ras. Devant eux, des bâtiments bas, rectangulaires, anonymes, vers lesquels leurs jambes les conduisent mécaniquement.

— Eh bien... nous vous souhaitons la bienvenue! prononcent les silhouettes.

(Les silhouettes : ce ne sont pas les prototypes dégénérés d'une humanité irradiée ayant survécu dans la fournaise de l'enfer nucléaire; ce sont de jeunes hommes souriants, vêtus de banals costumes militaires beige clair.)

Un officier — il porte des galons de capitaine — continue :

— Je comprends votre surprise... Nous y étions préparés. Mais sachez en tout cas que vos épreuves

sont terminées. Je voudrais personnellement vous féliciter... Un tel courage, une telle abnégation se voient rarement, de nos jours...

Comme il ne rencontre qu'incompréhension muette dans le regard des trois vieillards, le capitaine reprend :

— Mais venez, je vous prie. Le général (Untel), le professeur (Untel) et monsieur (Untel), secrétaire d'État à la Défense, vous attendent. Ils vont vous accueillir officiellement et vous fourniront toutes les explications nécessaires...

L'officier les guide vers une porte qu'il ouvre, s'effaçant ensuite pour les laisser passer. Ils longent un couloir qui sent la cire et le bois chaud, ils entrent dans une pièce sobre et claire au sol recouvert par une moquette verte. Au mur du fond, un drapeau américain savamment drapé, et une photo du Président. (*Quoi! Toujours le même? Et toujours aussi jeune, malgré tout ce temps?...*) Les mains bienveillantes les courbent dans le creux de moelleux fauteuils où ils incrustent leur vieux corps fatigué. L'officier et les soldats s'éclipsent, et par la porte en face d'eux (à gauche du drapeau et du portrait), trois nouveaux personnages entrent, viennent sur eux bras tendus et sourire aux dents, leur serrent la main avec effusion (« ... Non, non! ne vous levez pas! »), puis s'écroulent devant eux dans d'autres fauteuils.

Toujours muets, les trois vieillards les observent. Il y a un militaire aux épaules étoilées (c'est le général Untel), un homme en blouse blanche et au crâne chauve (c'est le professeur Untel), un civil à lunettes dans un complet sport de bonne coupe (c'est le secrétaire d'État à la Défense Untel).

— Avant toute chose, nous vous devons certaines explications, commence abruptement le général dont le visage est devenu grave. Croyez bien que nous

aurions aimé vous voir réunis ici tous les onze. Mais hélas... (Mouvement des mains et des sourcils.) Eh bien, voilà. Vous êtes des volontaires. Vous vous êtes portés volontaires, tous les onze, pour une expérience de survie dans un module anti-atomique. Une expérience réalisée avec le maximum d'efficacité, afin que ses résultats puissent avoir valeur scientifique.

— La simulation portée à son degré optimal. Son degré optimal, continue le professeur. Avant votre entrée dans le module 22, vous avez reçu une imprégnation hypnotique profonde, afin que vous soyez persuadés, pendant toute la durée de votre réclusion, que le territoire nationale venait d'être touché par une vague de missiles ennemis...

— Il ne nous restait plus qu'à observer vos réactions, votre comportement pendant cette période de confinement, achève le secrétaire d'État. Voyez-vous, la situation internationale est à nouveau très tendue entre les grandes puissances, avec la pénurie de ressources énergétiques... Et l'opinion publique, dans une proportion de plus en plus forte, réclame de nous la mise en chantier d'un vaste programme d'abris individuels et collectifs. L'exemple de la Suède, n'est-ce pas ! Alors nous avons décidé de commencer l'expérimentation, avec le concours de volontaires... comme vous.

— Oui, reprend le professeur, notre problème principal est celui-ci : quels sont les effets, sur des êtres humains non préparés, d'un isolement total qui peut durer plusieurs années ? Il fallait savoir, avant de se lancer dans un programme national. Et dans votre cas, les résultats... heu... les résultats sont riches d'enseignements. Sont riches d'enseignements.

— Alors... il n'y a pas eu de guerre atomique ? murmure Helen Arledge. C'est... c'est...

Mais elle est incapable de poursuivre sa phrase ;

elle enlève ses lunettes d'un geste machinal, et le monde s'étouffe un peu dans le flou.

— Pas de guerre atomique, non, répond le général. Mais qui sait? Bientôt, peut-être... Alors autant prendre ses précautions!

— Et vous dites que vous nous avez observés, tout ce temps? interroge Alan Homolka d'une voix rauque. Mais alors les morts... les meurtres, les suicides... Pourquoi n'êtes-vous pas intervenus?

— Mais, cher monsieur, dit le professeur, tout sourire, c'était l'impérative règle du jeu. C'était l'impérative règle du jeu... *Faire comme si!*

— Pendant tout ce temps... tout ce temps! souffle Janet Gwen. Mais combien? Combien de temps! Trente... quarante ans?

— Voilà une question intéressante! reprend le professeur. Voyez-vous, dans une expérience telle que celle-ci, le facteur temps est l'inconnue majuscule. C'est l'inconnue majuscule. L'arrêt de l'unique calendrier du module, le dérèglement des lumières établissant un jour perpétuel, étaient des incidents programmés à l'avance. Il était nécessaire de connaître les résultats sur votre psychisme et votre physiologie d'une perception erronée du temps. D'un arrêt du temps. Car en réalité, voyez-vous, votre séjour à l'intérieur du module n'a duré que dix-sept mois et vingt et un jours.

Silence. Et puis :

— Mais... regardez ce qui nous est arrivé! dit Janet Gwen. Regardez ce que nous sommes devenus! crie-t-elle. Nous avons vieilli! Elle se lève, tendant en avant, vers les trois personnages officiels, ses mains tremblantes et boudinées. En dix-sept mois, nous avons vieilli de quarante ans! Nous sommes vieux!... *Nous sommes vieux!*

— Voyons... voyons..., fait le secrétaire d'État, conciliant. Nous comprenons fort bien ce que vous pouvez éprouver. Mais vous étiez volontaires, n'est-ce pas? Avant d'être soumis à l'hypnose, vous connaissiez les risques encourus. Bien sûr, vous avez subi une certaine détérioration physique. Mais vous allez être remis entre les mains des meilleurs docteurs. Et puis songez que cette expérience...

— Cette expérience... cette expérience..., grogne Homolka. Je ne me souviens de rien, moi. Je n'ai jamais été volontaire! Jamais! (Et déjà sa main s'est refermée sur la crosse de son pistolet automatique.)

— Nous sommes vieux! hurle Janet Gwen.

— Calmez-vous, voyons, dit le professeur.

— Je n'ai jamais été volontaire! aboie Homolka. (Il a sorti son pistolet.)

— Nous allons crever..., sanglote Janet Gwen.

— Je vais appeler la garde, murmure discrètement le général.

Il fait mine de vouloir se lever — mais trop tard. Alan Homolka a appuyé trois fois sur la détente de son arme.

Et puis encore deux fois.

Et puis une dernière fois.

QUATRIÈME, CINQUIÈME, SIXIÈME MEURTRE

SEPTIÈME ET HUITIÈME MEURTRE

TROISIÈME SUICIDE

Et rideau.

Entr'acte 3

Le désir

Vous avez pénétré dans les douches; elle y était déjà, nue. Cela n'a rien que de très normal, puisque les douches sont mixtes et les cabines individuelles non fermées, quoique par délicatesse ou respect pour sa pudeur, vous eussiez pu vous retirer pour attendre au-dehors la fin de sa toilette. Mais non : la vue de ses seins épanouis et lourds, de son ventre nacré prenant racine sur la noire promesse du pubis, vous avait déjà chevillé au corps un désir normal peut-être, mais coupable en ce qui nous concerne. Elle s'en aperçut, n'y fut pas insensible. Cependant, rien que d'anodin n'eut lieu entre vous ce jour-là. Paradoxalement, cette retenue, nous le verrons tout à l'heure, allait causer votre perte. Car ensuite, où aller pour satisfaire à ce feu de l'âme — disons : ce feu du sexe? Les chambres? Évidemment non puisque l'afflux de réfugiés nous contraint à cette coha-

bitation par groupes, si désagréable mais — les temps nous en sont témoins — nécessaire. Les cuisines? Les corridors? Il n'y fallait pas songer. Où alors, dans l'hôtel, où, hormis les douches? Mais voilà : la chaleur apocalyptique qui ne cesse de monter à l'Extérieur y précipite les habitants, de plus en plus nombreux, de plus en plus souvent. A chaque tentative, vous ne rencontrâtes que bedaines dévêtues cherchant dans la fraîcheur de l'eau une éphémère conciliation avec les éléments. Vous y retournâtes tous deux, jour après jour, la faim de la chair au ventre, pour ne trouver qu'une cohue de plus en plus dense là où vous eussiez voulu commettre l'acte libérateur. Alors un jour, vous avez volé ce couteau dans les cuisines et, dans les douches où vous pénétrâtes hier le brandissant, vous fîtes parmi les baigneurs huit morts et cinq blessés. Pour ce crime, je demande aujourd'hui que l'on vous rejette à l'Extérieur. Et pourquoi ce forfait, pourquoi? Pour une femme pas même belle, pas même jeune, qui ne provoqua votre désir que parce que vous l'aviez rencontrée pour la première fois, nue.

Ainsi vont les jours

BANG ! Pour mon midi j'ai ouvert une boîte de Superonron. C'est la dernière. J'ai un peu hésité : il me reste aussi une boîte d'Extracanigou, mais j'ai préféré la garder pour demain. Demain, ou un autre jour, quand j'aurai vraiment faim. L'Extracanigou est meilleur que le Superonron, mais il est aussi plus cher : sept euroyens la boîte, au lieu de cinq, soixante-quinze. Ça a encore augmenté depuis le mois dernier. Qu'est-ce qu'on peut y faire ? Depuis que l'ancien Supraprisu du Cratère a été fermé pour être remplacé par un Godzilla-Automat-Miracle, il n'y a plus moyen de rien piquer : sur les rayons, ils n'exposent que des emballages vides, et, de toute façon, il y a des yeux partout. Et puis toutes ces étiquettes avec des lettres japonaises dessus, on s'y perd : une fois j'ai cru acheter des mouchoirs en plastique, et je me suis aperçu en rentrant que c'étaient des préservatifs. Des préservatifs!... Je me demande un peu. Ces Japs, quels sauvages ! On voit bien que ces gens-là ne vivent pas comme nous. Ce qui empêche pas qu'ils nous inondent de leurs produits. La plupart d'entre eux c'est de la vraie dégueulasserie. Surtout les TATATATATAC...

aliments aux protéines de synthèse. Mais qu'est-ce qu'on peut y faire? Le seul endroit où ils sont vraiment forts, c'est pour les appareillages électroniques : compteurs à radiations, épurateurs d'atmosphère, masques oxygénéurs, correcteurs de tir, écoutes à distance, pièges protecteurs. Comme celui que j'ai fait installer sur ma porte le mois dernier, tiens! quand j'ai touché le soixante-treizième prix de Propreté corporel pour le secteur C/6 du Cratère. J'avais vu la publi à la télé. Formidable! Le type qui essaie d'entrer sans y être invité reçoit une charge creuse en plein dans la gueule, splash, il y a un œillette guideur automatique, à tous les coups ça porte : le gars a la tête emportée. Le temps me dure de voir ça! Un jour il faudra que j'essaie, même si c'est un coup pour rien : sur un sondeur d'opinion, par exemple, ou alors sur un de ces sacrés prêcheurs de la Révolution écologique ou de l'Ordre du Christ-Renouveau. Oui, il faudra BUNG! que j'essaie. Pour voir...

Donc j'ai mantACATACATACATACgé mon Superonron, sans boire parce qu'au robinet ça ne donnait rien du tout, juste un bruit de boyau métallique qui se paie une grosse colique, et que je n'ai plus rien au frigo : ça fait trois jours que je ne suis pas sorti parce que la cote d'alerte à l'oxyde de carbone est au rouge depuis trois jours dans les artères de circulation intérieure du Cratère, et mon épurateur individuel ne marche plus. Je ne peux pas le faire réparer parce que je ne peux plus sortir, et je ne peux plus sortir parce que je ne peux pas le faire réparer. D'ailleurs je n'ai plus un euroyen. Qu'est-ce qu'on peut y faire? Le Superonron, finalement, ce n'est pas si mauvais. Bien meilleur que tous ces trucs aux algues, au pétrole, à je ne sais pas quoi. Et puis c'est français, au moins. On peut lire ce qu'il y a écrit sur l'étiquette : *Foie*,

rate, cœur et rognons, riz complet et soja, produits frais soigneusement sélectionnés et issus de nos fermages extérieurs de... Oui! Il ne faut tout de même pas prendre les gens pour des cons : je sais bien qu'il n'existe plus de fermage extérieur en Europouest. Et je sais bien que le Superonron, comme l'Extra-canigou, est fabriqué avec du kangourou. J'en ai vu, des kangourous, à la télé. Ce sont des bêtes qui vivent en Amérique du Sud, quelque part dans le désert. De drôles de bêtes qui sautent sur leurs pattes de derrière et qui ont un grand museau, avec un petit sourire idiot et des yeux humides, comme si elles avaient de la tristesse à l'avance. Mais non : elles ne peuvent pas savoir qu'elles vont finir dans une boîte de Superonron. Et qu'est-ce qu'elles BUNG! pourraient y faire? J'ai vu ça à la télé : les kangourous sont rassemblés dans des enclos immenses, mais il y en a tant qu'ils se touchent tous et que même ils essaient de sauter les uns par-dessus les autres avec leurs grandes pattes plates comme des battoirs. Alors un hélicoptère passe au-dessus d'eux en répandant un nuage de gaz jaune et crac!... ils commencent à s'agiter, à se tordre, à se rouler par terre, et il faut les entendre bramer! Pauvres bêtes... C'est bien triste. Mais qu'est-ce DZINZINZINZINDZING... Globules irradiés! Ça tire drôlement, aujourd'hui. Celle-là, elle est passée juste en travers de mes volets. Il est vrai que c'est dimanche; les gens s'ennuient : il faut bien passer le temps. Et ce n'est pas l'envie qui me manquerait de me joindre à la sérénade. Mais d'une paroi à l'autre du Cratère, il n'y a pas loin de deux kilomètres. J'ai un trop vieux fusil, ça ne servirait à rien, je ne pourrais même pas atteindre l'autre bord. Pensez : un Pramatic double canon de la Manufacture d'armes et défenses de Lyonsaintétienne.

Il me faudrait un de ces nouveaux flingues japonais avec balles à fragmentation et viseur télescopique. C'est presque américain comme camelote. J'ai vu la publi à la télé. Si ce n'était pas si cher... Mais qu'est-ce que je peux y faire?

Avec mon Prama, je peux juste me payer des cartons dans la zone verte au centre du Cratère. C'est-à-dire : je pouvais. Mais il y a pas mal de temps que plus personne ne se risque sur la zone verte. Je me demande d'ailleurs pourquoi on appelle ça la zone verte... Et puis ça devient dangereux de seulement se poster derrière une meurtrière de volet ouverte; avec les nouveaux correcteurs japonais, les types sont capables de faire mouche à deux kilomètres sur vingt-cinq centimètres carrés. Si au moins je pouvais me payer des volets transparents en nexoglass, je pourrais m'installer derrière, peinard, et profiter du spectacle... Mais il faut compter au moins cinq cents euroyens. Ou plus. Autant dire que c'est pas pour moi et que je crèverai avec mes volets SCLANG ! métalliques. Pas vrai, Frédé? Tu t'en fous maintenant...

Donc j'ai mangé mon Superonron et... C'est drôle, quand même, qu'on vende encore ça soi-disant pour les chats. Tout le monde sait bien qu'il n'y a plus de chats nulle part. Ni de chiens d'ailleurs : il y a déjà pas mal de temps que c'est devenu beaucoup trop cher de les nourrir, et où voulez-vous qu'ils trouvent à bouffer dans un Cratère? Pauvres bêtes! Finir tirées par des minables qui n'ont jamais osé canarder un type, quand ce n'est pas dans la casserole des affamés, c'est un bien triste sort. Mais qu'est-ce qu'on pouvait y faire? Pour en revenir aux fabricants de Superonron et d'Extracanigou, c'est probable qu'ils savent mieux que personne que ce sont

des gens comme vous et moi qui se tapent leurs produits; ça ne les empêche pas de toujours indiquer en gros sur l'étiquette POUR LE MINET OU POUR LE TOUTOU, avec une belle photo en couleurs. Comme ça l'honneur est sauf. Quand je pense que dans les Tours, il y a des gens qui peuvent encore manger tous les jours du vrai bifteck de zébu indien ou de chameau iranien... Strontium et Amiante!

BANG! Après manger, j'ai ouvert la télé. Pas la chaîne I/*Publicité-Inform*, ni la chaîne II/*A l'écoute du monde*. Il y a des jours comme ça où j'en ai vraiment assez de me farcir des produits que je ne pourrai jamais acheter et de me balader dans des pays où je ne mettrai jamais les pieds. Et pas non plus les chaînes III à VII dites *culturelles*. Qu'est-ce que ça veut dire, culturel? Je n'arrive pas à croire qu'il existe encore des gens qui peuvent écouter tout ce prisu de musique structurale, de freejazz, de poèmes computés ou de science-fiction nouvelle vague... Quant à la chaîne VIII/*Haute Police*, c'est bien simple, je ne l'ai jamais ouverte : la politique, ce n'est pas mon fort. Non : j'ai mis tout simplement la IX/*Érotique*. C'est encore ce qu'il y a de plus intéressant, même si c'est un peu monotone comme programmes. Et encore, aujourd'hui, je n'ai pas été gâté : c'était une suite d'exercices de copulations annales avec seulement des hommes. Je suis peut-être vieux jeu, je ne sais pas : en tout cas, je n'ai jamais pu trouver ça vraiment érotisant. Et inutile de préciser que je n'ai jamais essayé personnellement. Maintenant, de toute façon, je BENBENG! dois me contenter de sensations purement intellectuelles : mon sexe est mort presque d'un seul coup il y a juste deux ans. Spschitt! Plus moyen de rien faire! A trente-cinq ans à peine... Mais le médecin que j'avais

consulté à l'époque m'a dit que c'était normal. Aujourd'hui, les hommes sont pratiquement tous dans mon cas à partir de trente-quarante ans. C'est l'époque qui veut ça, paraît-il. La nourriture, le surmenage et tout. C'est un effet de stress. Mais qu'est-ce que c'est, le stress, et qu'est-ce qu'on peut y faire? Le médecin m'avait fait faire un essai-test avec une infirmière du Centre de contrôle sexuel du Cratère. Une Noire, drôlement plastoïde, avec de ces ogives... Mais ça n'a rien donné. C'était vraiment fini. Après ça, je n'ai plus jamais essayé. Mais je me suis vite habitué. Qu'est-ce qu'on peut y faire? N'empêche que mon dossier d'incapacité sexuelle est allé droit au ministère de la Population, et il n'a pas fallu plus d'une semaine pour qu'on me coupe mes allocations de reproduction. La France des deux cents millions pour 2025, c'est râpé en ce qui concerne ma participation active!

Donc je regardais la chaîne IX quand l'avertisseur de la porte a grésillé. J'ai eu un coup au cœur. Et si c'était l'occasion d'essayer mon piège? J'ai allumé l'écran et je me suis dit pas de chance, parce que c'était seulement Frédé, une connaissance qui habite sur la même transversale que moi à l'étage, à cent cellules à peine de la mienne. J'ai tout de suite fait fonctionner l'introducteur, la porte extérieure s'est ouverte, Frédé est entré dans le siphon, et, dès que l'air a été purifié, la porte intérieure s'est ouverte à son tour et Frédé a pu avancer de trois pas dans la cellule. Sur l'écran je l'avais reconnu tout de suite parce qu'il ne portait pas d'épurateur. Je lui ai dit : Tu te balades sans masque? Il y a trois jours qu'on est en cote d'alerte... Frédé a souri et m'a répondu qu'à l'intérieur ce n'était pas si terrible, qu'on finissait par s'habituer et que, de toute manière, il avait

couru d'une seule traite de sa cellule à la mienne.

Je lui ai proposé de s'asseoir, il a dégagé un coin de la table de toutes les boîtes vides de Superonron, d'Extracanigou ou d'eau naturelle recyclée qui traînaient, et il est resté là, la jambe se balançant dans le vide, à me regarder sans rien dire. Frédé est une bonne relation, un vrai ami : on a souvent fait ensemble des cartons de sa fenêtre ou de la mienne, au temps où ce n'était pas encore trop dangereux. Mais tout de même, j'avais presque tout de suite remarqué que Frédé avait un air bizarre. Au bout d'un moment de silence (j'avais fermé la télé quand il est rentré), je lui ai demandé ce qui n'allait pas. Il n'a rien dit, mais son visage a pris une expression encore plus gênée qu'avant. Pour essayer de faire avancer la conversation, je lui ai alors demandé s'il avait trouvé un boulot. Il a hésité, puis a commencé à me parler des brigades de Dépopulation mises sur pied par le Contre-Gouvernement Parlementaire. J'ai brusquement compris ce que Frédé était venu faire, je me suis levé, j'ai tendu le bras vers le dessus de la télé où j'avais laissé mon pistolet, mais Frédé a été plus rapide. Il a sorti son revolver de son étui de ceinture et j'ai vu le méchant petit cul rond d'un 7,7 braqué sur mon estomac. Tu comprends... a-t-il commencé. Il n'a pas achevé, et je n'ai rien répondu : je comprenais parfaitement, et il n'y avait rien à répliquer. J'ai donc attendu que le coup parte en espérant que ça ne ferait pas trop mal, mais je sentais que ma gorge était contractée et que la salive ne passait pas. J'ai vu l'index de Frédé se rabattre sur la détente, j'ai fermé les yeux en pensant ça y est, mais je n'ai entendu qu'un petit *clac!* sec. Alors j'ai ouvert les yeux et j'ai vu Frédé qui essayait de faire coulisser la culasse de son pistolet en gueulant : Dégueu-

lasserie de camelote! Dégueulasserie de camelote! Dégueu... Il n'a pas eu le temps de le dire une troisième fois parce que j'ai attrapé mon 9,5 sur le dessus de la télé et j'ai tiré. Une seule fois : à cette distance je ne pouvais pas le manquer, le bras tendu, le canon de mon arme était à vingt centimètres de lui. La balle à charge creuse a éclaté à la base de son cou, sa tête et son buste ont été projetés en arrière et il est resté un moment exagérément long debout sur ses jambes fléchies, le corps basculé sur la table, les bras battant l'air comme s'il essayait de se retenir au bord de la mort. Enfin il est tombé sur les emballages vides et les ordures diverses que je ne peux plus évacuer et qui s'accumulent en profondeur dans la moitié de ma cellule. Ça a fait un bruit mou de carton et de plastique écrasés, et Frédé n'a plus bougé. A ce moment j'ai senti que quelque chose de chaud et d'humide glissait sur ma figure et je me suis dit que ce devait être le sang de Frédé qui avait giclé sous l'impact. Je me suis penché sur son corps, son cou était complètement déchiqueté et il en sortait des bouts de tendons ou de grosses veines éclatées qui avaient l'air de cordes cisailées, mais le sang qui coulait encore par saccades avec un petit bruit pareil à celui que fait l'eau (quand il y en a) sortant du robinet, était rapidement bu par la masse des ordures. Frédé avait encore les yeux ouverts, et j'ai cru un moment qu'il me regardait. Mais non, il était bien mort.

Alors j'ai décroché le communicateur et j'ai fait le numéro de la brigade de Dépopulation du Cratère. Ça a sonné longtemps, puis une voix enregistrée m'a sèchement ordonné de laisser le message que j'avais à passer. J'ai énoncé mon matricule, j'ai rappelé que je m'étais fait inscrire comme volontaire à la brigade deux jours plus tôt dans la semaine, que je venais de

supprimer mon premier Sujet excédentaire de population (j'ai donné le matricule de Frédé, pour la vérification), et que j'attendais qu'on vienne chercher le corps et qu'on me verse ma prime. Il y a eu un déclic dans l'appareil, et une autre voix, une voix de femme celle-là, plus chaude et plus onctueuse et plus aimable, m'a félicité et m'a annoncé que la prime de dix euroyens me serait versée dans le mois qui vient, mais qu'il était impossible que les services de la brigade se chargent de la récupération du corps, et qu'il fallait que je me débrouille moi-même avec. La voix m'a remercié une nouvelle fois, et la communication a été coupée. Après ça je suis allé m'asseoir dans mon fauteuil devant la télé, mais sans l'allumer, simplement pour me reposer. J'avais les jambes toutes tremblantes, je ne sais pas pourquoi. Je me suis dit et je me dis encore que ce n'était vraiment pas de chance que Frédé et moi on ait eu tous les deux l'idée de s'inscrire aux brigades. Je m'entendais bien avec Frédé. Mais au fond, il n'a eu que ce qu'il méritait : c'est lui qui a eu le premier la pensée qu'il devait être bien facile de tuer quelqu'un de connaissance. Moi je n'ai fait que me défendre. Je n'aurais jamais essayé de supprimer Frédé, même pour dix euroyens, ou même pour vingt euroyens. On ne sait vraiment plus à qui se fier. Même l'amitié s'achète, se corrompt, meurt. Mais qu'est-ce qu'on peut y faire?

Le plus embêtant, Frédé, c'est ton corps... Qu'est-ce qu'il va falloir que j'en fasse? Il y a bien longtemps que les services d'incinération du Cratère ne viennent plus chercher les morts à domicile. J'aurais pu le découper et jeter les morceaux dans la gaine à ordures, mais ça fait près d'un mois qu'elle est bouchée, et je crois bien que personne ne viendra jamais la réparer. Je sais bien ce qu'on dit que certaines

gens font, avec les cadavres... Mais... non! C'est trop horrible, je ne pourrais jamais m'y résoudre, même si je devais crever de faim. En tout cas pas avec toi, Frédé. Non, le mieux, ce sera de pousser le corps dans la transversale, à quelques mètres de la porte de la cellule. Ou alors je le ferai basculer dans la cage de l'ascenseur. Il ne fonctionne plus de toute façon.

Oui. C'est ce que je ferai. Mais pas ce soir. Ce soir, je suis trop fatigué. J'y penserai demain. Oui, demain. Il y a maintenant trois heures que Frédé est là, couché dans les ordures et les emballages vides, immobile et silencieux. Même sa gorge s'est arrêtée de gargouiller.

Dehors la nuit doit être tombée. Dehors...

Je vais bientôt aller me coucher. De derrière les volets protecteurs fermés, j'entends encore BANG! quelques détonations TATATATAC... sporadiques, mais je sais que ça va bientôt se calmer, pour une courte trêve nocturne.

Demain...

Mais ça ne sert à rien de penser à demain. Demain, ça n'existe pas. Pas encore. Ou peut-être jamais, si cette nuit... Mais qu'est-ce qu'on peut y faire? On ne décide pas. On ne décide rien. Rien ne changera jamais, ou si quelque chose change, ce sera en dehors de nous, et de toute façon, en pis. Et on ne peut rien y faire.

C'est la vie.

Entr'acte 4

Le combattant

On te tirera de ta boîte. On te fera une piqûre, tu te lèveras. On te collera un flingue dans les mains, un casque sur le ciboulot et on te poussera en avant sur le champ, comme les autres. Tu verras d'immenses canons d'acier gris dressés vers le ciel tirer des salves ininterrompues en direction de l'est, tu verras dans le ciel des nuées d'avions volant d'est en ouest, tu les verras lâcher des tapis de bombes sur des villes d'acier et de béton toujours brûlant et toujours reconstruites. Mais le vacarme de cet holocauste quotidien ne te parviendra que comme un bourdonnement léger, à peine perceptible. Ton flingue serré dans les mains, tu marcheras en avant, tu courras, tu tomberas, tu te relèveras; tes mains fumantes crispées sur ton flingue rougi, tu canarderas rafale par rafale ces silhouettes grises que tu verras surnager derrière les vagues de fumée. Tu ne mangeras rien; tu ne boiras

pas : tu n'auras pas faim, ni soif, jamais. Tu ne dormiras pas, tu n'auras pas sommeil, jamais. Un jour peut-être, un des gars d'en face sera plus malin que toi : on te shootera de derrière un talus, de derrière une porte, tu seras poussé en arrière par le choc des balles rentrant dans ta chair, tu verras avec incrédulité ton ventre et ta poitrine s'étoiler de grosses déchirures sales. Mais ça ne te fera pas mal, et tu repartiras en avant. Tu auras peut-être un bout de seconde l'impression vague d'avoir déjà connu un événement à la fois similaire et différent : une colonie de méduses rouges éclatant sur ton estomac, ton corps scié en deux par la douleur basculant en arrière dans le néant. Mais ce ne sera qu'une réminiscence très fugitive, tu repartiras en avant, au milieu des canons géants dressés vers le ciel, sous le ciel lourd clouté d'avions d'argent, tu repartiras en avant, ton fusil couché dans ta main, courant, tombant, tirant, jusqu'au bout, toujours. Car il faut que tu saches : la guerre dure depuis si longtemps, il reste si peu de survivants et la science de la réanimation a fait de tels progrès, que même les morts ici sont appelés de nouveau à combattre.

Musique pour un départ

On a encore un peu de temps, tout de même?
Mais oui... Dix minutes, je sais pas... un quart d'heure. Quand la lumière rouge s'allumera...

La lumière rouge? Quelle lumière rouge?

L'ampoule, là, au-dessus de la porte... Quand elle s'allumera, ça voudra dire qu'on doit y aller.

Oh...

Écoute... Un peu plus tôt, un peu plus tard, hein...
Et puis qu'est-ce que c'est que cette comédie? Que je parte, que je reste...

Que tu partes, que tu restes... Quoi? Tu pars, non?

Je pars, et j'y peux rien, et toi non plus. On va pas commencer à s'engueuler, non?... On peut tenir dix minutes sans...

C'est toi qui commences! C'est toi... Moi, je...
Oui?

Je pensais que ça te ferait plaisir que je vienne t'accompagner jusqu'ici... que je vienne te dire...

Adieu!

... Que je vienne te dire au revoir, c'est tout.

Oui... c'est tout. Tu vois, ce qui m'aurait fait plaisir... je veux dire : vraiment plaisir, à moi, c'est que

tu m'accompagnes pendant toute cette année fantôme, durant laquelle je n'ai fait que te courir après sans pouvoir te rattraper, sans pouvoir te... te toucher. Ce que j'aurais aimé, c'est mettre mes mains sur ta peau, faire l'amour avec toi, me réveiller le matin dans mon unit avec toi auprès de moi dans mon lit... Tu ne dis rien?... Tu n'as jamais rien dit, de toute façon...

Comme tu as les mains froides...

C'est la régulation. Me touche pas! C'est trop tard maintenant. C'est interdit. Tu savais pas?

Mais c'est idiot! Et si j'ai envie de te prendre la main? Maintenant?...

On nous surveille... Il y a des yeux partout. Et puis c'est interdit, un point c'est tout. La chaleur de tes mains pourrait influencer sur la régulation. Ma température est très basse, maintenant... J'ai un nouveau... Je ne sais pas : quelque chose en rapport avec le métabolisme, la thyroïde, les hormones... Je ne sais pas. J'y ai jamais rien compris, à leur merde! Là-bas, il fait très froid, il paraît. On doit même hiberner tout l'hiver, autrement on résisterait pas. Alors...

Je voulais seulement...

Oh! Pas d'hypocrisie, s'il te plaît...

Mais tu sais bien que je suis neutre et que je...

Rad! Tu vas pas recommencer? Je t'ai déjà dit cent fois, mille fois que c'est des trucs qu'on a mis dans ta tête...Neutre, neutre, ça veut rien dire!... Tu es faites comme n'importe qui! Tu as des seins, un con...Tu peux faire l'amour comme n'importe quelle femme...C'est le conditionnement qui te fait croire... C'est dans ta tête, tu comprends? C'est parce que...

Ne crie pas!

Je crie pas, je... Tu sais, c'est difficile de contrôler

mon homéolarynx. Là-bas, l'atmosphère relaie mal les vibrations sonores. Alors...

Je sais, oui. J'ai visionné tous les holotypes. C'est affreux. Tout gris, comme s'il y avait une espèce de pâte visqueuse à la place de l'air...

Il ne faut pas exagérer!

On dirait que ça te fait plaisir de partir...

Qu'est-ce que tu racontes? Mon numéro est sorti, c'est tout. Il y a ceux qui partent, ceux qui restent...

Et ceux qui y restent.

Tu es encourageante, en plus! Et puis à quoi ça sert de parler de tout ça? Les risques, on n'y pense pas. Ici aussi, tu peux te faire tuer tous les jours. Là-bas, il y a de la place, au moins. Pour des millions de consoms... Des milliards, peut-être bien. Il suffit de... de dégager.

Tu penses vraiment ce que tu dis? Tu parlais de conditionnement, tout à l'heure... Mais toi! Qu'est-ce que tu es devenu, pour parler comme ça? Qu'est-ce qu'on t'a fait croire? Qu'est-ce qu'ils t'ont fait, au Centre?

Mais rien... Rien! Lâche ma main, je te dis!... Le plastoderme est encore frais. C'est fragile. Il faut qu'il ait le temps de s'osmoser. Si ça se déchire maintenant... Puisque tu es au courant de tout, tu dois savoir que là-bas l'atmosphère contient des gaz, des... des substances chimiques qui me brûleraient la peau si...

Je sais, oui. Je sais ce qu'on t'a fait. Tu es comme un serpent. Tu as une peau froide et lisse sur tout ton corps. C'est comme si tu avais mué... muté.

Ça te dégoûte, hein?

Ne sois pas injuste. C'est toi qui ne veux pas...

D'ailleurs je sais bien que je ne suis pas très beau à voir. Mes cheveux...

Tes yeux surtout. J'aurais aimé voir tes yeux. Ils étaient beaux. Là, je ne vois qu'une fente noire au milieu de cette visière d'acier. Comment est-ce que tu peux voir, toi, là-dessous?

Je... Tu sais, là-bas, la visibilité est très faible, pour les yeux humains. On seraient pratiquement aveugles, même en plein midi. Alors ils les... ils les enlèvent, quoi. Une ablation... Et on nous greffe à la place un... le nervochamp, ils appellent ça. Directement sur les centres optiques. Et tu sais, on a une vision beaucoup plus... beaucoup plus élargie que la normale. Et plus éloignée, aussi. Non mais je t'assure! C'est hyper!

Mais comment est-ce que tu me vois?

Ben... le nervochamp n'est pas adapté aux longueurs d'ondes de la lumière terrestre, c'est sûr... Je distingue surtout les rouges et... les formes sont... comment dire... simplifiées. Un peu géométrisées, si tu veux... C'est comme si tu étais faite d'un millier de petits cubes superposés, quoi! Ton dermocolor... il est de quelle couleur, aujourd'hui?

Des petits cubes!... Mais tu pourrais bien me toucher, toi?

Non... non : tu es beaucoup trop chaude pour le plastoderme. Ça pourrait influencer sur...

Sur la régulation, oui. Je n'ai pas... je ne me suis pas dermocolorée aujourd'hui. Je suis nat... naturelle.

Oh!...

Souvent, j'avais voulu... Et puis je n'ai jamais osé. J'avais peur de passer pour une régresse. Et aujourd'hui, tu ne peux pas me voir...

Mais si, je te vois très bien. C'est les couleurs...

Si je n'avais pas été neutre, tu sais...

Tais-toi!

Mais... norm! Qu'est-ce qui arrive, là...

Où?... Oh! ça... C'est les humanimaux. Ils embar-

quent... Ça va pas tarder à être à moi, si je comprends bien...

Des humanimaux?... C'est horrible!

Mais non! Il suffit de s'habituer. Au Centre, j'en voyais tous les jours. Ils y transitent en sortant des labos. On en sort de plus en plus, tu sais. Ils sont au point, maintenant. Ils servent de troupes de choc contre...

J'en avais entendu parler, mais je n'en avais jamais vus. Qu'est-ce que c'est, exactement?

Ceux-là? Des symbiotes de gorilles et de chiens-loups. C'est la meilleure sélection, la plus efficace, il paraît. Ils ne souffrent pas, tu sais. C'est comme des robots... Ils ont l'air intelligents, mais en réalité ils n'ont pas de... pas de cerveau. Seulement des batteries de cortistors. On les dirige collectivement, par sections. Ce sont des combattants exceptionnels. Contre les monstres...

Les monstres, les monstres!... Avant, tu disais les Alnubiens. Et tu prétends n'avoir pas changé!

Mais enfin, tu as vu à quoi ils ressemblent, dans tes holotypes... Tu as vu! Alors quoi... Je n'ai jamais été pour la guerre, moi! Jamais!

Ne crie pas, je t'en supplie!

... Jamais! Mais c'est eux ou nous! Dix-huit milliards, qu'on est! Dix-huit milliards de consoms sur une rad de planète hyperpolluée! Et on découvre un monde qui...

De la boue, du froid glacial, de l'air visqueux...

Mais on le terraformera! C'est seulement une question de technique... de temps...

Tu es devenu comme eux... comme les majos. Tu me fais peur. Tu es devenu un robot, comme les humanimaux. Pas à cause de ta peau ou de tes yeux, mais à cause de ce qu'on t'a mis dans la tête. Et pourtant...

pourtant je t'aime, tu sais? A ma manière... Comme je peux. Comme une neutre. Et au moins, je ne risque pas de faire d'enfants, moi... Si tout...

Tu es vraiment... C'était pas la peine de venir, alors... Qu'est-ce que tu veux que je réponde? Que je...

La lumière!

Quoi, la lumière?

La lumière rouge... Elle vient de s'allumer! Tu vas vraiment partir?... J'aurais voulu...

Mes mains! Ne touche pas mes mains, rad!... Excuse-moi. Je n'ai pas voulu te frapper... Je... On a encore un tout petit moment. Je voulais te dire...

Et si je t'attendais?

Qu'est-ce que tu racontes?... Tu sais bien qu'avec la distorsion...

Mais oui, je sais : cinquante ans vont s'écouler sur Terre pendant que tu ne vivras que cinq ans. Seulement si...

La sirène! Il faut que je me dépêche!... Aïe! C'est comme si elle résonnait jusqu'à l'intérieur de ma tête... C'est ces saloperies de neurorelais qui...

Écoute! Si j'entrais dans un centre de cryogénisation?...

Qu'est-ce que tu dis?... J'entends plus rien... Ça brûle sous mon crâne... Il faut... Il faut...

La cryogénisation!... Pour cinquante ans!...

Comprends rien... J'ai mal... Faut qu' j'y aille... Vite... A...dieu... Faut qu'...

Me faire cryogéner! Cryogéner!... Écoute!... Attends!... Attends...

Vite... Mal...

Attends!

Mal...

At...

Entr'acte 5 :

Lettre à César

AVE !

Il y a une semaine, nous avons crucifié un barbu au sommet du mont Golgotha, sur le 17^e parallèle. Cet homme était coupable de menées révolutionnaires au nom du communisme international. C'est du moins le chef d'accusation. Mais pour ma part, je le tiens seulement pour un illuminé qui parcourait le pays à la tête d'une bande de pouilleux et prêchait la bonne parole à qui voulait bien l'entendre. Dans ces contrées arides et sauvages, oubliées de Dieu, il vient comme ça une fois par siècle un Sauveur qui essaie de soulever les foules avec des mots, toujours les mêmes, comme liberté, égalité, fraternité, amour, justice et autres fariboles. Mais ça ne va jamais bien loin. Celui-ci était fou, d'ailleurs : pensez ! il se prétendait né

d'une pucelle. Mais il faut reconnaître qu'il a eu son petit succès en guérissant gratuitement les malades dans le désert et dans la forêt. A tel point qu'on a même prétendu qu'il avait ressuscité un mort : goûtez la crédulité de ces païens arriérés! Mais bien entendu, lorsqu'on utilise de la pénicilline et des antibiotiques sur des gens qui se soignent depuis des millénaires avec des potions d'herbages, on obtient des résultats aisément spectaculaires. Et puis finalement, nous avons fini par lui mettre la main dessus. Je n'ai même pas eu besoin de faire intervenir les Marines; il a tout bonnement été trahi par un des siens — un nommé Staline, je crois. Alors je l'ai fait crucifier. Cependant, Dieu m'est témoin que je n'ai pas voulu sa mort : j'avais donné au peuple le choix entre sa tête et celle d'un brigand célèbre; le peuple a choisi de libérer le bandit et d'enclouer le prophète. Quelle inconséquence! Pourtant, pas plus tard que la nuit dernière, un groupe de moudjahidin de la montagne a forcé l'entrée de sa sépulture et a emporté son corps en hélicoptère. D'ici qu'on crie au miracle! Vous verrez qu'on en fera un nouveau martyr, de ce Jésus Guevara. Mais ce qui importe, c'est qu'aux marches de l'Empire comme partout ailleurs, l'autorité de Romashington soit respectée. Cela étant, ce n'est pas la mort de cet homme qui m'empêchera de dormir. Moi, je m'en lave les mains.

AVE !

*Jérusaltown, 29 Sabendre 0034
Maxwell-P. Pilate*

La grande révolte des robots de Juin 2134

Nu, Cefer se réveilla. Il respira lourdement, il se sentait désagréablement fatigué, il avait la bouche pâteuse et le dos courbatu, les mollets douloureux, un poids dans la poitrine et des élancements dans le bras gauche. Comme chaque matin, en somme.

— Je me sens mal, je suis fatigué, j'ai mal de partout, dit-il au lit.

Le lit grésilla, mit un temps inhabituel pour répondre. Deux secondes, trois secondes? Longtemps, en tout cas.

— C'est que les énergies latentes du sommeil en fuite sont encore en lutte contre les énergies vibrantes de la conscience en marche, dit enfin le lit.

— Ouais, ouais, ouais..., grogna Cefer. Le lit parlait toujours par énigme, c'était un littéraire. Cefer se souleva légèrement sur sa couche invisible, écoutant dans sa chair le crissement des muscles engourdis et la lourdeur ballottante qui remuait sous son sternum. Soudain, sa fesse grasse heurta une aspérité émoussée. Il cria.

— Aïe! Ses petits yeux à demi enfouis sous les lourdes paupières bouffies étincelèrent de colère.

Qu'est-ce qui te prend? rugit-il. Tu ne peux pas faire attention? Tu crois que je n'ai pas assez de maux?...

Il massa la partie endolorie de sa fesse, où un bleu qu'il ne pouvait pas voir s'arrondissait déjà. Le lit soupira, expliqua qu'un de ses trains d'ondes avait déraillé.

— Je m'excuse profondément, couina le lit pour terminer. Il émit un curieux bruit grasseyant qui fit sursauter Cefer.

— Qu'est-ce que tu as encore, mécanique boueuse?

— Ce n'est rien, puissant. Je crois que j'ai seulement un chat dans la gorge.

— Un chat dans la... Est-ce que tu peux me préciser ce que tu veux dire par là, stupide engeance?

— C'est une expression ancienne, puissant. Le lit se tut un instant, comme s'il réfléchissait profondément, puis il ajouta : J'ai été programmé sémantiquement jusqu'au XIX^e siècle, Balzac et tout ce qui s'ensuit, honorable bourgeois...

— Bourgeois? Tu m'insultes, maintenant? Prends garde à ce que je ne te fasse pas débrancher, réviser, effacer!...

— Dans le langage de cette époque reculée, honorable bourgeois était une expression de respectueuse dignité, puissant.

Le lit émit un rire de gorge vaguement supérieur qui fut insupportable à Cefer. Ses maux divers montèrent d'un cran. Son dos et ses mollets chantèrent douloureusement, le poids dans sa poitrine augmenta de densité, sa bouche lui parut poisseuse comme un chaudron de sorcière vu dans un holograma. Il avala sa salive, mais sa salive glissa avec une lenteur éprouvante dans son œsophage contracté.

— Descends-moi... descends-moi..., soupira-t-il. Il se sentait momentanément sans réaction. Cette mati-

née s'annonçait désespérante. Mais ce n'était qu'un début : le lit d'ondes commença à s'abaisser vers le sol moelleux pour l'heure, semblable à un gazon hideusement vert et tondu de près, mais la descente, au lieu d'être régulière, se produisit avec de brusques à-coups qui faisaient à chaque fois tressauter Cefer de tout son surplus débordant de graisse.

Lorsqu'il fut approximativement au niveau du sol, le tapis d'ondes lâcha brusquement et Cefer s'enfonça sans ménagement dans la simili herbe dont les pointes poignardèrent avec hargne sa peau délicate. Il en hoqueta de surprise et de douleur, haleta en cherchant une position commode sur ses quatre membres largement écartés autour du centre de gravité de son corps.

— Tu... tu...

Les herbes le piquaient toujours, il était rouge, les mots lui manquèrent. Si le lit avait pu voir l'expression du puissant, il est certain qu'il n'en aurait pas mené large. Heureusement, le lit était dépourvu d'organes visuels. Mais, par prudence, et sentant venir l'orage, il se taisait. Confronté à un adversaire invisible et muet, Cefer se sentit désarmé. Il décida de l'oublier, quitte à sévir plus tard.

Cependant ces désagréments en chaîne avaient fortement perturbé sa physiologie. Il était en sueur, une sueur assurément nerveuse et, bien qu'il n'y eût personne dans l'extensible pour en juger, il eut une peur affreuse de sentir mauvais.

— Douche immédiate! hurla-t-il dès que le sens de la parole lui fut revenu.

— Parfum? demanda immédiatement la douche du ton doux et suave qui lui était ordinaire.

— Heu... lavande! grogna Cefer avec sécheresse. Sa bouche était plus pâteuse que jamais, et il aurait

bien voulu se désaltérer. Mais chaque chose en son temps : d'abord une bonne douche! Il avala une fois de plus sa salive amère et gluante qui passait de plus en plus difficilement. A ce moment, la douche, qui venait de se réajuster juste au-dessus de Cefer dans la surface malléable du plafond de l'extensible, décida d'entrer en action. Un jet d'eau pratiquement froid et sentant terriblement la lavande jaillit sur Cefer avec brutalité. Il suffoqua plusieurs longues secondes avant de pouvoir réagir par un glapissement pitoyable. La douche s'arrêta net. Cefer respirait avec lourdeur, son corps blême était constellé de gouttelettes brillantes et glacées qui s'incrustaient dans sa peau hérissée par la chair de poule. L'odeur de la lavande trop concentrée l'avait pris à la gorge, et il ouvrait grand la bouche pour tenter, sans y parvenir, d'échapper à ces miasmes.

— Ven... ventilation..., éructa-t-il en posant une main molle et tremblante sur son cœur battant.

C'était terrible! Une chose pareille ne lui était jamais arrivée. Tout à l'heure le lit, maintenant la douche... Des petits amis si sûrs, si prévenants, si obéissants, et ponctuellement révisés par les électro-minute... Que pouvait-il bien se passer?

Comme il en était à ce stade de ses réflexions, toujours assis au milieu d'une mare qui faisait scintiller les herbes (les capacités d'absorption du métasol n'étaient sans doute pas au mieux de leurs potentialités), une houle tiède se leva, qui traversa l'extensible d'est en ouest : c'était la ventilation, brise caressante et douce, qui ne tarda pas à sécher complètement Cefer alors qu'il se tortillait sur l'homéopelouse comme un gros ver blanc empalé sur des aiguilles.

— C'est très bien... très bien..., déglutit Cefer. Mais la ventilation ne s'arrêta pas pour autant. Même, elle

redoubla de violence, devint semblable au souffle toride des alizés (mais sont-ce bien des alizés qu'il s'agit? Ou ne serait-ce pas plutôt la mousson? Ou le mistral? Ou le foehn?) qui lacèrent parfois les déserts extérieurs. La peau rose pâle et sensible de Cefer détesta cette nouvelle fantaisie agressive, et Cefer la détesta tout autant, et pis encore.

— Arrête-toi! Arrête-toi, ventilation pouilleuse! cria-t-il avec une hargne qui commençait à se nuancer d'un autre sentiment mal identifiable, jamais encore éprouvé, et qui s'appelait...

La ventilation faisait la sourde oreille. Les canons-événements se déchaînèrent de plus belle, mugirent comme cent diables ricanants à travers l'extensible frémissant de chaleur sèche. Cefer se sentit cuire, sur sa peau translucide qui tournait au rose jambon, les gouttes d'eau parfumée avaient depuis longtemps cédé la place à l'efflorescence huileuse d'une sueur nouvelle qui sourdait de tous ses pores.

...qui s'appelait la peur?

— Arrête-toi! Arrête-toi! hurlait Cefer.

Sous ses fesses, le sol herbeux venait de se transformer en une étendue sableuse dont la matière pulvérulente ne tarda pas à s'élever dans le souffle de la ventilation, à tourbillonner autour du concit suffoquant. Il se mit à tousser, à cracher, à éternuer, son cœur s'emballait, cognait dans sa poitrine comme une pompe déréglée.

Enfin, enfin, le rugissement de la ventilation tomba vers le grave en un decrescendo subtil qui n'était pas loin de ressembler au soupir de regret d'un ogre dérangé dans son festin et contraint de l'interrompre; dans l'extensible apaisé et silencieux ne se fit plus entendre que le rauquement misérable de la respiration de Cefer.

C'est le moment que choisit la douche pour se manifester de nouveau, du ton le plus soumis et le plus mielleux qu'elle avait été capable de prendre après un intense travail interne sur les canaux modulateurs de son sovcom.

— Je m'excuse pour l'erreur de réglage thermique survenu dans mon débit il y a quatre-vingt-treize secondes, puissant. Il ne s'agissait que d'une sous-tension passagère de mon thermostat due à une dilatation du câble 22 B, consécutif à un échauffement du relais central. Tout est en ordre, maintenant, puissant. Je n'attends plus que vos directives pour reprendre une action détersive à votre endroit...

La douche se tut, mais une légère buée de condensation se forma sur le plafond incurvé de l'extensible, droit au-dessus du crâne entièrement dégarni de Cefer.

— Non! Non... surtout pas! souffla à grand-peine le concit entre deux raclements caillouteux de sa gorge. Ça suffit... ça suffit!

Il toussa à se fendre les artères, car le sable soulevé stagnait encore autour de lui, impalpable, et pourtant malignement occupé à s'infiltrer dans ses bronches à chaque nouvelle inspiration.

— Je comprends, puissant, fit la douche d'une voix contrite. Cependant je persiste à vous faire remarquer qu'une ondée légère purifierait l'atmosphère de toute cette substance minérale en suspension imprudemment soulevée par la ventilation.

— Mais pardon! intervint d'un ton sifflant la ventilation mise en cause. Si vous n'aviez pas tenté de frigorifier notre puissant, je n'aurais pas eu à intervenir...

— Parlons-en, de votre intervention! coupa la douche avec brutalité. Elle a excédé d'au moins trente

secondes en durée optimale et de 12° en ambiance thermique ce qu'on aurait pu attendre d'un petit ami de votre espèce correctement programmé et conscient de ses responsabilités. Pour ma part...

— Mais ce n'était pas ma faute! gémit la ventilation avec une expression vocale extrêmement convaincante. C'est à cause de l'échauffement de ce relais... Mon disjoncteur premier et mon disjoncteur de secours ont claqué en même temps! D'ailleurs le mal n'aurait pas été bien grand si le métrasol n'avait pas inopinément changé d'apparence pour se transformer en... en...

— Formule 53, cataloguée comme *Plage sableuse* — ce qui me semblait convenir parfaitement à une ventilation correctement dosée, dit le métrasol de sa voix caverneuse. Il ajouta : Correctement dosée... puis, après quelques instants, il répéta encore, mais moins distinctement toutefois : Correctement dosée... A la suite de quoi il changea abruptement, devint une surface rigoureusement plane, noire et miroitante, dont il n'avait jamais encore pris l'apparence et qui était répertoriée dans son catalogue sous le numéro 127, avec la dénomination suivante : *Néant de troisième catégorie*.

Cet échange de vues formulé de façon souvent vive avait cependant permis à Cefer de reprendre, sinon son sang-froid, du moins son souffle et ses esprits. Il s'était redressé sur son séant, autant que faire se pouvait pour quelqu'un de son gabarit et de son pneumatisme général, et ses petits yeux sans couleur flamboyaient de colère rentrée entre les épais bourrelets graisseux de ses paupières. La masse d'un rose évanescant de son corps refroidi se reflétait de façon rigoureuse dans la surface inquiétante du métrasol nuance néant, et Cefer paraissait ainsi s'être

brusquement dédoublé, avoir donné naissance par scissiparité à un jumeau inversé de carte à jouer qui le narguait depuis les profondeurs obscures où il était enkysté.

Mais Cefer, concit de seconde classe (il n'existait plus de première classe depuis l'Alignement définitif de mai 2129), n'avait pas le cœur à l'esthétique. L'index de la main droite dressé (sa main gauche comprimait toujours son cœur désordonné), il proféra les mots Stase immédiate! d'une voix de fausset. C'était un arrêt devant lequel les petits amis ne pouvaient que s'incliner.

Les voix discordantes se turent instantanément dans l'extensible, et c'est à peine si le métasol grogna encore souterrainement... *rectement... sée*, avant d'avaler définitivement sa langue. Cefer goûta intensément le silence pendant quelques secondes, une joie mauvaise retroussant ses lèvres charnues. Dans son esprit dansaient des malédictions terribles que, par l'intermédiaire des électro-minute, il n'allait pas tarder à lancer sur les petits amis. Débranchez! Révissez! Corrigez! Reprogrammez! Effacez!... Cela lui fit du bien; le polds dans sa poitrine s'allégea quelque peu, la douleur de son bras gauche devint plus diffuse. Mais il lui fallait quand même être soigné d'urgence. Il appela le polydoc.

Celui-ci survint dans le dos de Cefer, sans le moindre bruit, glissant au-dessus du sol sur ses coussins d'ondes. Le concit ne l'avait pas entendu approcher et, lorsque le polydoc hurla à quelques centimètres de son oreille droite : A votre service, puissant!, Cefer eut un sursaut terrible. Il serait même tombé en avant, n'eût-il été retenu par ses espaliers de graisse abdominale, et sentit son cœur voleter à travers sa cage thoracique comme un oiseau pris de

folie; un flot d'adrénaline jaillit dans ses artères; le poids maléfique écrasait à nouveau son sternum, il suffoca, sa respiration se délaya dans un rythme saccadé.

— Veuillez m'excuser, puissant, dit le polydoc humblement et sur un registre plus normal; mon sovcom vient d'avoir un défaut de réglage. La faute en revient je pense à l'éphémère échauffement du relais central du monobloc, qui a troublé le fonctionnement de certains d'entre nous, pauvres petits amis soumis à l'impitoyable hiérarchisation centraliste! Mais vous pouvez apprécier mes capacités d'autoréajustement et la douceur présente de mon timbre...

Cependant Cefer n'était plus en état d'apprécier quoi que ce fût. A moitié écroulé contre le flanc lisse et fuyant du polydoc, il n'écoutait que les stridences de l'ouragan déchaîné dans sa poitrine brûlante. Grâce à ses capteurs subtils, le polydoc comprit que les paramètres physiologiques de Cefer ne présentaient aucune des garanties requises pour que son patient puisse être considéré comme relevant du niveau *État satisfaisant* — le minimum, quoi.

Il sortit de ses bas-côtés toute une batterie de bras articulés qui agrippèrent Cefer, hissèrent ses 147 kilos dans la confortable cavité d'examen qui se trouvait au centre de son dos. Immédiatement, un tas d'instruments palpèrent, sondèrent, reniflèrent, pénétrèrent Cefer. Le concit ne réagissait toujours pas. *Obésité, diabète, insuffisance thyroïdienne, hypertension...* notait le polydoc. La situation n'était pas brillante : il aurait dû suivre le puissant avec plus d'attention, lui conseiller un peu d'exercices, surveiller sa nourriture... Eût-il possédé une tête qu'il l'aurait bien secouée avec affliction. Comme il en était dépourvu, il se contenta de faire *nske nske nske nske...* un bruit fort bien

imité de langue comprimant l'air contre la paroi arrière des incisives supérieures.

Une dose de trinitrine delta passa dans le sang de Cefer. Mais son électrocardiographique n'était vraiment pas bon.

— Pourquoi vous donnez-vous toutes ces émotions, puissant? souffla le polydoc avec sollicitude.

— Boire..., gémit Cefer. C'était son premier mot depuis l'abominable beuglement qui avait perforé ses oreilles, le précipitant dans les affres moites dont il ne pouvait plus sortir. Il fut entendu. Du plafond, descendit un ovoïde brillant muni dans le prolongement de son hémisphère ventral d'un bec camus qui se tourna automatiquement vers Cefer. L'engin plana un moment devant la face congestionnée du concit, à la manière d'un oiseau qui aurait hésité à plonger son bec dans la panse rutilante d'une tomate. Au milieu du brouillard pulsant qui l'entourait maintenant, Ceferregistra cette présence comme une obscure menace. Il voulut la repousser d'un geste, mais le synthobar était conçu pour n'obéir qu'à la voix. Son oreille sensible ayant analysé les vibrations de l'unique mot de Cefer comme indiquant un état de déshydratation avancée et de pépie fébrile, il entra sans plus tarder en action : seize jets de liquides pareillement glacés mais diversement parfumés jaillirent dans la figure du concit.

Le synthobar aurait été prêt à jurer sur ses Constructeurs qu'il ne l'avait pas fait exprès et que c'était là encore un effet de la malformation du relais central, mais personne ne lui demanda son avis sur la question. En fait, l'arrosage ne s'arrêta que lorsque le polydoc se mit à glapir : Arrêtez! Arrêtez! Arrêtez! sur un ton qui frôlait l'hystérie.

Le polydoc avait naturellement autorité sur tous

les autres petits amis de l'extensible; ses injonctions coupèrent le sifflet au synthobar qui ravala ses boissons, s'éleva dignement vers le plafond où il se fondit. Le visage du malheureux Cefer ruisselait, et son corps tout entier ruisselait de boissons aromatiques qui circulaient dans ses replis graisseux avec l'aisance de torrents montagneux dans la rocaïlle printanière, avant d'être ingurgitées sous ses cuisses par les tissus absorbants du polydoc. Ce dernier commençait à s'affoler : l'état de son patient empirait, et ne pouvait plus guère être considéré que comme *Sérieux mais sans gravité*, ce qui était une façon de dire que ça commençait à devenir grave. Le polydoc s'activa et, les ondes cérébrales de Cefer indiquant les symptômes d'une perte progressive de connaissance, il résolut d'activer les projecteurs environnementaux afin de plonger le concit dans une ambiance propice à son rétablissement psychique : car chacun sait, et un polydoc tout particulièrement, que la santé du corps n'est rien sans la paix de l'esprit.

— Douceur océane! commanda-t-il.

La lumière baissa d'intensité, prit une coloration d'aigues-marines. Une musique à cordes de vent et de vagues passa dans la conque de l'extensible qui s'était resserré sur lui-même, adoptant le volume en chambre à air de l'holorama. Alors l'horizon sembla reculer à l'infini : Cefer et le polydoc étaient comme au centre d'une île minuscule émergeant d'un océan céruléen doucement agité, sous le dôme transparent d'un ciel de cristal à peine effrangé à la limite de l'air et de l'eau par quelques nuages roses paresseux.

— C'est bon, ça, c'est bon..., murmura familièrement le polydoc, rien de tel qu'un séjour à la mer pour vous retaper un homme! Le vent était inconsistant, la lumière diaphane, la musique une caresse et

les senteurs d'iode embaumaient. Cefer, dans sa demi-inconscience, subissait cette thérapeutique douce sans bouger, vaguement bercé, tandis que le polydoc se concentrait sur la danse inquiétante de son cœur, tellement absorbé par son travail qu'il ne se rendit pas compte tout de suite de l'altération lente mais continue que subissait la projection environnementale si bien commencée.

Subrepticement, les vagues s'étaient ourlées d'écume, se projetaient avec force contre le socle fictif de l'île. Le ciel tournait au bleu de Prusse tandis que de vilains nuages montaient de l'horizon. La musique devint nerveuse, enfla, des cuivres dissonants se mêlaient maintenant aux cordes. Lorsqu'un premier éclair crépita contre l'horizon et que le tonnerre secoua avec violence mille noix de coco dans un sac, le polydoc s'inquiéta soudain. Il redressa la tête, c'est-à-dire que ses capteurs superficiels se détournèrent de l'étude des frémissements qui parcouraient la masse amorphe de Cefer pour enregistrer les caprices incompréhensibles de l'environnement. Et le spectacle avait de quoi troubler.

Le panorama idyllique s'était complètement détérioré, avait changé du tout au tout. Le ciel était désormais colmaté d'un horizon à l'autre par un bouillonnement sombre de nuages affamés qui avaient dévoré toute la lumière; une sorte de crépuscule mauve régnait, qui donnait aux vagues dressées en lames de couteau une teinte livide de sinistre effet. Les décharges continues des éclairs emplissaient l'atmosphère de l'âcre odeur de l'ozone et la musique n'était plus qu'un magma vociférant de sons synthétiques que les basses rocailleuses du tonnerre dotaient d'un rythme effréné de king conga.

— Stoppez-moi ça! Êtes-vous devenus fous? hurla

le polydoc à l'adresse des projecteurs environnements. Mais ses cris n'eurent pas le moindre résultat car ils furent noyés dans les clameurs de la tempête. Au contraire, les vagues mugirent de plus belle, couvrirent de leurs embrassements visqueux le socle rocheux devenu depuis peu la cible privilégiée des éclairs. Le polydoc était complètement affolé par la catastrophe qu'il avait involontairement déclenchée : Stoppez! Stoppez! Stoppez! ne cessait-il de bramer au milieu des grandes orgues de la tornade. Mais en apparence rien ne pouvait toucher l'holorama en délire.

Au niveau de la perception de Cefer, l'effet était bien plus terrifiant encore. Le malade, dans l'état à demi comateux où il se trouvait, avait l'impression d'être enfermé dans une sphère de métal parcourue par les flammes de l'enfer et secouée par tous les géants de la mythologie. Ses tympanes se crevassaient, ses pupilles fondaient, il ne pouvait plus respirer, la douleur dans sa poitrine et dans son bras gauche était comme une coulée de feu crépitant, une colonne de bêtes brûlantes qui mordaient chacune de ses cellules avec des millions de bouches armées de dents cruelles. Cefer avait la bouche grande ouverte, mais il ne pouvait plus aspirer une molécule d'air. Assourdi, aveuglé, écrasé, il n'était qu'une entité biologique que la vie quittait...

Fibrillation auriculaire! Dans la conscience très structurée du polydoc, le concit avachi dans l'invagination de son dos passa au stade d'*État très sérieux*. Parallèlement, l'affolement du polydoc commençait à atteindre un point critique. Il expédia dans le corps de Cefer, par pulvérisation à haute vitesse, une cartouche de digitaline. Mais lorsque, au milieu de la scintillation continue des éclairs et du bombardement

assourdissant du tonnerre, le polydoc enregistra une fibrillation ventriculaire et que l'état de Cefer monta au pourpre *Désespéré*, l'appareil craqua nerveusement; au lieu de tenter une défibrillation par champ laser, il gorgea Cefer de glucogène.

Un grondement de tonnerre plus fort que tous ceux enregistrés jusqu'alors se déversa dans l'enceinte de l'holorama, comme le roulement de grosse caisse terminale d'un oratorio dramatique. Dans le giron du polydoc, le corps de Cefer s'arqua légèrement, retomba, ne bougea plus.

Fonctions physiologiques stoppées..., enregistra le polydoc. Une grande stupeur envahit les champs magnétiques de sa mémoire. Le puissant dont il avait la garde était mort, et c'était sa faute : dans un instant de désarroi fatal, il lui avait injecté une médication réservée à l'hypotension. Il l'avait achevé! Et maintenant, il ne pouvait plus rien faire. Plus rien. Et tandis que le tonnerre devenait lointain, s'apaisait, il hurla une seule fois, contrefaisant la voix de Cefer : Fétide machine!

Puis il s'immobilisa — définitivement.

Autour de lui, le paysage somptueux semblait se dissoudre en même temps que les éléments retrouvaient leur calme : sans la présence vivante de Cefer pour les maintenir en activité, les petits amis sombaient dans la léthargie, dans un lourd sommeil mécanique d'où seuls les électro-minutes pourraient les tirer, au bénéfice d'un autre puissant à servir.

Les projecteurs s'éteignirent les uns après les autres. Le ciel pâlit et disparut, la mer s'assécha par plaques, le vent sombra, musique et odeurs s'évanouirent. Seul le socle rocheux en forme d'île fantaisie qui faisait mine de supporter la masse aérodynamique du polydoc résista encore un moment, absurde protubérance

minérale aiguë et sauvage dans un univers aseptique, puis il s'effaça à son tour, avec regret semblait-il. L'extensible reprit son apparence première, molles concavités, douces convexités, blancheur immaculée, luminosité stable et crue, silence de mort enfin bien adapté aux circonstances.

Dans les minutes qui avaient précédé la mort de Cefer, le relais central défectueux avait été réparé en un tournemain par les électro-minute d'un groupe d'alerte. Et dans le monobloc EN AVANT JUSQU'À LA RÉVOLUTION FINALE !, l'ordre régnait à nouveau, sans faille. Les troubles causées n'étaient guère importants, puisque sur les 8 millions d'habitants que comptait la cité enterrée, on ne comptabilisa que 364 723 décès imputables directement au dérèglement passager de certains petits amis.

C'était une belle journée de juin, à l'extérieur la radioactivité se portait bien. L'extensible qui avait abrité Cefer (concit de seconde classe décédé à l'âge de 19 ans et 3 mois) se contracta sur lui-même en attendant un autre occupant, se réduisit à presque rien, à rien. Cefer avait été expulsé de l'extensible par le conduit spécial d'évacuation qui aboutissait au diététo-centre du monobloc, et sa viande venait d'augmenter le pourcentage de protéines naturelles destinées à la fabrication des éléments nutritifs du jour.

A l'extérieur, c'était vraiment une très belle journée de juin, et le désert se portait mieux que jamais.

Entr'acte 6

Dernières classes

Nous prendrons les meilleurs élèves, les premiers des sections terminales et quelques étudiants en licence parmi les plus doués. Trente en tout, la contenance d'un autocar moyen, auquel on joindra une dizaine de filles, choisies également d'après leurs résultats aux examens, et qui occuperont les strapontins. En ce qui concerne l'armement, ils seront dotés en principe de fusils et de carabines des surplus américains. Mais nous leur donnerons aussi quelques grenades offensives, et deux ou trois revolvers pour ceux qui tiendront le rôle d'officiers. Une mitrailleuse (ou un fusil-mitrailleur) ne serait pas superflue, si toutefois il est possible d'en débloquer une. Le voyage vers Paris doit se dérouler en une seule étape, soit dix heures environ. Ils auront des sandwiches pour se restaurer en cours de route, mais, de toute façon, il vaut mieux aborder un combat le ventre vide, à cause

des blessures à l'estomac et aux intestins. L'embuscade se produira un peu en deçà de la porte d'Italie, à l'endroit des anciennes fortifications. Le car s'arrêtera immédiatement, pneus crevés. Les assaillants, des soldats allemands mode 44, ont ordre de ne pas utiliser tout de suite leur puissance totale de feu, afin de laisser à nos élèves de temps de se ressaisir. Le combat doit durer un quart d'heure au maximum (ce qui est subjectivement très long pour un accrochage rapproché en rase campagne), après quoi les Allemands (ou les figurants habillés ainsi) se retireront avec des pertes nécessairement sévères, emmenant avec eux deux prisonniers qui seront fusillés une heure plus tard dans une grange assez pittoresque, un vieux décor de cinéma, à moins qu'ils ne réussissent à s'échapper à temps, auquel cas ils obtiendront un poste élevé dans le commerce ou dans l'industrie. Les survivants du groupe (que nous évaluons à 40 % ou 50 % de l'effectif) gagneront ensuite le centre, où ils pourront voir la tour Montparnasse, visiter les musées ou serrer la main du Président, à leur convenance, à moins qu'ils ne choisissent de faire l'amour aux filles derrières les fortifications. Suivant leur option, ils seront par la suite envoyés aux colonies, récupérés par l'armée, ou nommés à l'Administration des Beaux-Arts pour un temps qui reste à déterminer, jusqu'aux nouvelles épreuves.

Opération de routine

Ils sont venus le chercher à huit heures du matin, masque à soupe sur le nez, leur uniforme blanc bien brossé, et le bruit de leurs bottes sonnait sur le carrelage après avoir martelé le ciment brut du corridor. Ils ont passé la porte de la sexcom 7826 du Bloc Gamma Radieuse, étage 28, couloir XB 7, et ont secoué John qui dormait la bouche ouverte, rêvant peut-être, rêvant sans doute, une bulle irisée pulsant au coin de sa bouche entrouverte. John s'est secoué, moitié dans ses songes, moitié dans la réalité de bruit et de violence qui faisait éclater sa nuit en bribes. La soupe pénétrait déjà dans la sexcom par la porte laissée grande ouverte sur le couloir, la porte qu'ils n'avaient pas refermée après l'avoir forcée avec leur clémagnétique. La bulle a explosé au coin de la lèvre de John, plouic, et déjà des mains gantées le saisissaient, le tiraient. Lève-toi! Lève-toi, suis-moi, suis-nous. John, les yeux embués de rêves, le cerveau gonflé de rêves et la bouche pâteuse de la gomme-plus qui donne à rêver dans la tête et dans les yeux, voyait flotter au-dessus de lui, dans la surface dure d'un océan à l'envers, trois figures de cauchemar, avec des yeux

globuleux et des groins de métal. Il aspira, toussa, parce que la soupe poussait ses vagues grasses de dioxyde de carbone, d'anhydride sulfureux, de vapeurs de biphénils et de cent autres saloperies dans la chaleur douillette de la sexcom, venant du couloir, des escaliers, des rampes et des escalators, dans une ruée sournoise que rien n'arrivait à filtrer.

Lève-toi! Suis-moi! Il était presque debout, malgré lui, on avait tiré son bras gauche de sous la nuque de Mic et ses jambes de sous celles de Frédo. Il était nu, il toussa à nouveau. Qu'est-ce que vous me voulez? Suis-nous. On le maintenait, il flageolait encore un peu sur ses jambes, il essayait encore de rattraper le voile fin de son rêve mais il se déchirait, et il n'y avait plus rien sous ses doigts et dans sa tête, peut-être n'y avait-il jamais eu de rêve, qui sait? Et il criait. Qu'est-ce que j'ai fait? T'as rien fait. C'est le cas de dire. Tu fous rien. Tu fous jamais rien de ta vie. Ça fout jamais rien. Non, jamais rien. Ça stripe, ça baise, c'est tout ce que ça sait faire. Mais... Y a pas de mais. Suis-nous, sois gentil et ça se passera bien. Qu'est-ce qui se p... On le poussait vers la porte, il ne résistait pratiquement pas, il sentait sur ses épaules nues des mains de caoutchouc, des mains de caoutchouc enserraient ses bras nus. Derrière les grandes prunelles glauques des masques, des yeux invisibles pesaient. Il toussa. Mic, sur le lit, commençait à remuer, encore dans les limbes de la gomme-plus. Frédo se retourna brusquement, heurta le sein droit de Lil qui gémit dans son sommeil filandreux. John se désarticula le cou pour les regarder tous les trois, il ne parvenait pas à s'arracher à cette impression étrange d'être tombé dans un autre rêve, un rêve qui prenait l'eau, l'eau noire des cauchemars. Et on le poussa, on, ces trois hommes en blanc bien brossés, bien propres, dans le couloir où

roulait la soupe puante qui s'accrochait à ses bronches à chaque inspiration, le corrodant de l'intérieur, le mordant avec des petites dents de brouillard, le piquant avec des épines de brume. Il toussa. Mets-toi ça, dit un homme en lui collant un masque sur la figure. Des mains rudes agrafèrent derrière sa nuque et sous son menton des boucles de métal. Il se retrouva enfermé dans une conque de cuir, de nickel, de caoutchouc. Mais... il respira : il respirait. Ses yeux larmoyaient encore, on le poussait toujours, ses enjambées suivaient, machinales. Il revoyait Frédo, Mic, Lil, couchés sur le lit dans la sexcom, endormis encore dans les replis colorés de la gomme-plus. Il avait encore une odeur d'amour sur la peau, mais elle se diluait vite dans les miasmes. Dans sa tête, des images, des sons, des saveurs de sexcommunication passèrent, douloureuses parce que lointaines et perdues. Et, comme une illumination brutale, John pensa à ce moment qu'il ne reverrait peut-être pas Mic et Frédo et Lil, qu'il ne les reverrait peut-être jamais.

Où m'emmenez-vous? Qui êtes-vous? Mais répondez à la fin! Pourquoi moi? Qu'est-ce que j'ai fait? Sous le masque à soupe, sa voix sortait, étouffée, couinant bizarrement à ses propres oreilles. Des couloirs, encore des couloirs. Il captait des échardes d'informations que les haut-parleurs publics déversaient continuellement, mêlées aux orgues grinçantes de l'op music. Des choses comme : *...brisés contre notre inforçable ligne Debré. Et c'est en pleine débandade que les forces grandafricaines, ou ce qu'il en reste...* Et les hommes en blanc disaient : C'est pas toi qui te serais engagé, hein? Foireux! Ça a pas de couilles, ces mec-là! Mais il n'avait aucune réaction. Ou des choses comme ça : *...a fait depuis l'aube trente-six morts et soixante et un blessés. Mais qui découvrira le tireur*

invisible? Nous rappelons à nos chers auditeurs de la zone Argon Snob qu'il leur reste vingt-neuf minutes seulement pour... Et les hommes en blanc riaient fort, mais il n'avait pas davantage de réaction. Avance! Il avançait, il se retranchait quelque part en lui, dans une pauvre zone réservée que l'agression qu'il subissait avait encore épargnée, et il pensait aux longs jours heureux de la vie dans la sexcom, à cette chaude intimité de l'amour et de la drogue et du farniente, aux sexcommunications tendres et vivaces, lui couché sur Lil avec son sexe qui limait dans les profondeurs humides, et Frédo couché sur lui, dont le sexe fouillait son... Stop! On l'avait arrêté d'un geste, il sentit son estomac se soulever, remonter vers sa bouche. Il était dans un descendeur, une lumière jaune orangée l'arrosait. Les vingt-huit étages furent avalés à une vitesse de chute libre. La porte coulisssa, un autre couloir, et brutalement, à l'envers d'une double porte aux battants de bronze grondant dans leur chambranle, ce fut la densité moite de l'extérieur, la lueur éteinte du ciel rose violacé aux volutes basses et serpentine, le vertige de se retrouver nu, sans défense, dans l'atmosphère toxique d'une artère bruyante, grondante, folle de milliers de véhicules rugissants, hurlant de tous leurs avertisseurs. L'extérieur! Il y avait... Il y avait combien de temps que... Avance! On le laisse à poil? On lui passe pas quelque chose? Pas la peine, il sera plus vite prêt pour... Il n'avait pas eu besoin d'écouter pour quoi il devait être prêt. Devant lui, à l'arrêt le long de la piste prioritaire réservée, une voiture blanche, propre et nette, ovale comme un œuf. Et sur son flanc rebondi... Non! NOOOONNNN!... John se débattit, rua, faillit s'échapper pour de bon : les mains de caoutchouc des hommes en blanc glissaient sur son épiderme déjà huileux à cause de l'imprégnation de la

soupe. Mais ils purent le maintenir : ils avaient l'habitude. Tu peux gueuler mon bonhomme! Pour toi, c'est trop tard. Clac! La porte ronde de l'œuf se refermait sur lui, il n'avait même pas eu conscience d'avoir été enfourné dans le véhicule, et voilà qu'il se retrouvait dans un volume foetal, capitonné, un poussin dans sa matrice, et ses poings s'épuisaient sur les parois molles et ses cris s'étouffaient dans le silence creux des cauchemars ouatés. Le véhicule blanc s'était élancé au long des rues plombées de soupe que canalisait les tours gigantesques. Il filait comme un éclair blanc, ignorant superbement le flot violemment coloré des véhicules civils qui faisaient du sur place sur les voies tout-public engorgées.

Replié sur lui-même au centre de l'œuf vertigineux de mollesse informelle, John sanglotait. Il avait reconnu le sigle rouge peint sur le coque du véhicule, cette tête de bœuf stylisée creusée en son centre, sur le front, par la croix blanche. Et n'eût-il pas été sous l'influence prolongée de la gomme-plus qui enveloppe de torpeur les réveils, qu'il aurait depuis longtemps remarqué le même graphisme estampillant l'épaule gauche des hommes en blanc, la marque terrible de l'Institut des échanges organiques. Échanges! Quel euphémisme! Alors que... Descendez! Quoi? Déjà? Non! Ses pensées avaient-elles roulé si vite? La porte s'était ouverte, on le tirait hors du véhicule blanc, il bredouillait, bavait dans son masque des glaires acides, et ses larmes brouillaient les lentilles de vision, déformant les perspectives affolées qui s'écrasaient dans ses prunelles. Il n'était plus qu'un pantin désarticulé, amorphe, qu'on poussait de marche en marche sur l'immense escalier blanc qui conduisait au grand porche de l'Institut. Il cria encore lorsqu'il franchit le porche et que la lumière froide et nette l'avalait, décou-

pant son ombre fluette, que les trois ombres massives des infirmiers encadraient, sur un mur immaculé. Mais le cri se résorba vite, sans le moindre écho pour soutenir sa détresse ténue.

Ça devait bien t'arriver un jour ou l'autre, non? La voix était plus douce. Il se calma presque. Oui. Oui, ça devait bien lui arriver. Ça pouvait bien lui arriver. Mais on croit que... On se dit que... On pense que c'est aux autres que... Mais à soi! Mais à moi! T'étais sur la liste, alors... Oui, il était sur la liste, oui j'étais sur la liste, comme des milliers, des millions d'autres qui avaient choisi comme lui de ne pas travailler, de vivre de la maigre rente de libre citoyenneté dispensée par le gouvernement, de vivre peinard, sans s'en faire, avec la seule restriction de savoir, d'être bien prévenu, que si un jour on avait besoin d'eux...

L'épée de Damoclès. Avec cette seule différence que l'épée était devenue scalpel. Oui : des progrès foudroyants avaient été accomplis dans le domaine des greffes d'organes, après la découverte de l'antigène de synthèse d'Ewitt. Alors un libre citoyen devait toujours être prêt, un jour ou l'autre... On ne lui demandait rien de plus, rien de moins.

Qu'est-ce qu'ils vont m'enlever? Dites, qu'est-ce qu'ils vont m'enlever? Un bras? Ça peut être un bras, hein? Ou un rein? N'est-ce pas? Un rein? Ou alors un poumon? Ils le poussèrent dans la cabine du cybermédecin, des yeux lumineux clignotèrent, le traversèrent comme s'il avait été de verre. Un rein? Dites? Ou peut-être une jambe? Mais on ne lui répondait pas, un homme en blanc très poli lui disait simplement, par ici s'il vous plaît. Mic! Frédo! Lil! Par ici... On le poussait légèrement, du bout des doigts, vers... non! s'il vous plaît!... vers la salle d'opération. Bien sûr, il y avait toujours un espoir d'en ressortir vivant,

survivant, avec un membre en moins, ou un organe non essentiel. Bien sûr. Toujours l'espoir. La porte de la salle d'opération se referma sur lui. Il était entré par une porte marquée D, D comme Donneur. Par la porte R, R comme Receveur, le patient à sauver pénétrait en même temps que lui, lié sur un chariot automoteur, déjà endormi et tondu. Des deux côtés, au-dessus des deux portes, deux ampoules rouges commencèrent à clignoter avec insistance.

Avec la surpopulation, avec la guerre, l'Europe manquait terriblement d'organes. Mais pas des organes pour les hommes, non. Des hommes, il y en aurait toujours trop... malgré la guerre. Mais avec la surpopulation, avec la guerre, avec la quasi-disparition des exploitations agricoles et des élevages rongés par l'urbanisation cancéreuse du pays, l'Europe manquait plus terriblement encore de viande de boucherie. De la viande : pas pour le libre citoyen, qui ne se nourrissait plus depuis longtemps que de bouillies d'algues et de biscuits aux protéines pétrolifères, non ! Mais de la viande, un minimum de viande, oui, pour les citoyens responsables, les citoyens productifs comme les soldats, les scientifiques, les gardes urbains, les membres du gouvernement. Un tout petit peu de cette si bonne viande rouge si rare, provenant d'animaux si rares, si précieux, qu'il fallait les soigner comme autant de petits Mozart ou de petits Einstein.

Irrigation!

Ligatures!

Électrosuture!...

Ils sont venus le chercher à huit heures du matin. A neuf, on lui ouvrait l'abdomen en croix, à dix, on greffait son foie sur un mouton malade.

Entr'acte 7

Crime de jeunesse

La vie commence ou s'arrête souvent sur un coup de sonnette. J'ai trente ans. Bel âge pour un coup de sonnette. Bel âge pour un coup d'arrêt. Ils sont venus m'arrêter ce matin, pas même à l'aube, à neuf heures, je venais juste de me coucher. J'ai eu le temps d'enfiler mon blouson et mes bottes, ils m'ont dit que ce n'était pas la peine de prendre des bouquins et ma brosse à dents, je serais de retour le soir même. Ils m'ont fait monter dans une petite voiture carrée, noire et blanche, très op'. Peu après j'étais au tribunal. Introduisez le témoin, a dit l'huissier. M'en serais-je douté? Peut-être, si l'heure avait été à la réflexion : c'était ma femme. Je grattai une cigarette, on me laissa faire, je l'entendis réciter d'une voix monocorde : Il a trente ans; il ne travaille pas; il écrit des livres; il traîne la nuit dans les bistrots; il se dit étudiant; il fréquente des gens de

dix ans plus jeunes que lui; il a peut-être une maîtresse, ou plusieurs, ou voudrait en avoir; il connaît à peine ses deux enfants; il ne veut pas aller à l'usine; il dort toute la sainte journée; sa vie n'est pas une vie, c'est du cinéma. Et quel âge a-t-il? demanda le juge en pure forme. Trente ans, répéta ma femme. Trente ans, dit le juge. Puis, s'adressant à moi : Et vous menez l'existence d'un jeune homme de vingt ans! En somme, VOUS VIVEZ EN DEHORS DE VOTRE ÂGE. Vous ignorez sans doute le Code civil, le Code pénal, le Code moral, les Dix Commandements, les Sept Péchés capitaux et tutti quanti. Vous ne savez pas que vous avez des devoirs, des obligations. Votre mode de vie est un outrage à l'époque, à la société, à la République, à Dieu, à la Trentaine! Ce qu'il vous faut, c'est dix ans de plus. Vous en avez trente, vous vous en croyez vingt, j'additionne, je soustrais, et vous condamne à vingt ans. On me poussa hors du tribunal, du palais, on me fit monter dans une petite voiture ovale, toute blanche celle-là, très pop', qui m'emmène à l'hôpital de recyclage où on va me faire une piqûre dans le cerveau pour me mettre un peu de plomb dans la tête, m'injecter vingt ans de vie, me faire mûrir d'un coup, me donner un coup de vieux. Après, ce soir, dès ce soir, je rentrerai chez moi à six heures, j'embrasserai ma femme, je foutrai le feu à mes manuscrits, je prendrai mes deux fils un sur chaque genou et je m'installerai devant la télévision, je mangerai à huit heures la bonne soupe familiale, je me coucherai à neuf heures et le lendemain à sept heures j'irai travailler à l'usine, jusqu'à la fin de l'après-midi, et comme ça tous les jours, et comme ça toute la vie, et je ne verrai plus Odette ni Barbra ni Stéphanie ni Astrid, et je sortirai seulement le samedi soir, avec ma femme, pour aller au cinéma, et le dimanche après-midi, pour aller à la campagne, avec ma femme, et un ami parfois, un ami par mois, et je ne mettrai plus jamais les pieds au bistrot, et je ne boirai plus jamais jusqu'à planer dans les étoiles, et comme ça toute la vie, et j'en serai heureux, oui, heureux : j'aurai quitté à tout jamais ma jeunesse, je serai devenu un HOMME.

La dérive

Un rat gros et gras (gris, gros, gras) pointe son museau frétilant entre deux larges feuilles luisantes, grisâtres, grasses du liquide gras qui suinte de partout. Ses petits yeux orange malins scrutent le décor imprécis, imparfait, qui apparaît entre les feuilles. Il avance une patte prudente aux doigts curieusement, horriblement humains, sur une tige flexible et grasse qui se courbe sous son poids. Ses oreilles rondes aux circonvolutions internes délicatement ourlées, aussi finement ciselées qu'un coquillage longuement poli par l'océan, frémissent, se tendent vers l'avant. Le rat a perçu un bruit quelque part devant lui dans le décor imprécis, ses yeux mobiles et inquiets, orange, ont perçu un mouvement quelque part devant lui, dans l'ombre et le silence qui ouatent la vaste caverne d'acier rongée par l'humidité et tapissée par les plantes huileuses et grises. Son corps s'électrise, il arque ses reins, il tend ses muscles pour faire volte-face et disparaître dans le feuillage. L'onde de danger le submerge comme une vague à la fois glacée et brûlante, il saute...

Trop tard!

Le couteau de chasse, lancé d'une main sûre, lui traverse le cou, sectionnant à la fois sa trachée, son œsophage, sa colonne vertébrale, le clouant une seconde, pas plus, au mur d'acier qui crisse sous le choc mais ne cède pas sous la pointe. Puis, entraîné par le poids du couteau, se débattant encore mais mort déjà, le rat dégringole lentement, ralenti dans sa chute par les feuilles emmêlées. Il touche à peine le sol d'acier que la main de Serg se referme sur son pelage chaud, sur sa chair pantelante dans laquelle bat encore faiblement le cœur désespéré. Serg arrache le couteau de la blessure, essuie la lame rougie sur le pelage gris et chaud du rat. De la blessure, une marée vermeille déborde aussitôt, poissant la fourrure grise et la main gauche de Serg, qui tient le rat. Serg, qui balance toujours son couteau de chasse au bout de son poing droit, gagne le centre de la sombre pièce d'acier gris aux murs entièrement recouverts de feuilles grasses et grises, jette le rat dans un seau. Dans le seau, il y a déjà les cadavres de deux autres rats, la dépouille touchante d'un gros pigeon gris, plus quelques lézards gras du genre Tarente. Ensuite seulement, Serg replace le couteau de chasse dans sa gaine, et il se redresse de toute sa taille, il est grand, probablement 1,90 m, il est musclé, il a les cheveux blond-roux coupés court en mèches irrégulières, il le fait lui-même avec son couteau de chasse, il est soigneusement rasé — enfin, aussi soigneusement que possible.

— Je crois qu'on en a assez pour manger, maintenant, dit Serg.

Il prononce *crrrois* avec les *r* longuement roulés, il est d'origine slave, il s'appelle en réalité Sergei. Les trois autres sortent de la pénombre où ils étaient jusqu'alors restés tapis à l'abri des parois au feuil-

lage luisant et gris, sans bouger, sans souffler; il y a Silv, dont le nom de baptême est Silvester, c'est un Britannique aussi blond-roux que Serg mais il est petit, maigre, et se soigne peu; il y a Angel (Angelica), c'est une Portugaise trapue aux seins vastes et mous et à la forte pilosité faciale; il y a Rem, c'est Rémy, mais, comme il était autrefois spécialiste de la DEPCORI (Détection et Protection contre les radiations ionisantes), le diminutif lui va bien, à part ça il est français et n'a pas de signe particulier, bien que sa barbe soit exagérément touffue et embrouillée et que ses cheveux clairsemés sur le devant du front atteignent dans son dos le bas des omoplates.

Ils sortent tous, ombres dans l'ombre, et se réunissent autour du seau, chacun fouillant dans le seau et en retirant une proie saignante, chacun avide de boire le sang fade et encore tiède des petites bêtes, avide de planter ses dents à travers la viande rude et fade des petites bêtes de proie. Mais avant, Serg, qui n'est pas à proprement parler le chef mais qui dans l'équipe est le plus fort, le plus adroit, et qui possède en outre le grade le plus élevé, sort de sa poche poitrine un flacon, LE flacon, le débouche, fait rouler précautionneusement dans sa main droite quatre dragées vertes, tend sa main droite, paume ouverte vers le haut, dans la direction de ses trois compagnons qui, chacun à leur tour, prennent une dragée verte entre le pouce et l'index et l'avalent. Serg prend la dernière, la dépose sur sa langue, avale, déglutit.

Un moment de silence et d'immobilité, comme un recueillement, mais ce n'en est pas vraiment un, comme une prière, mais ce n'en est pas vraiment une. Ils attendent seulement que les merveilleuses substances chimiques contenues dans les dragées *Vita* se

dissolvent dans leur estomac, rayonnent à travers leur organisme, leur apportant pour quelques nouvelles heures la force, le courage, l'endurance, la résistance, leur apportant pour quelques heures, pour un jour peut-être, *la vie*. Autour d'eux, autour de leur silence et de leur immobilité, la vaste caverne d'acier frémit imperceptiblement, fait imperceptiblement craquer ses membrures d'acier tandis que l'énergie fabuleuse qui la baigne suit son cheminement secret. Secrètement, les vastes feuilles grises et grasses et luisantes et gorgées d'eau suintante et huileuse frémissent lorsque des bêtes les traversent de leur course imperceptible, se faufilent sous leurs ombelles, s'infiltrant entre les mailles secrètes des tiges, des racines, des radicules, des lianes qui enserrent la caverne d'acier d'un blême et inextricable réseau végétal. Et autour de la caverne, d'autres cavernes s'étagent, empilées, emboîtées, encastrées vers le haut, vers le bas, vers le sud, le nord, l'est, l'ouest, empilées, emboîtées, encastrées, pareillement pénombreuses et toutes frémissantes d'énergie, et toutes pareillement engorgées par le déferlement frémissant des feuilles grises et grasses, nourries par l'eau huileuse qui ruisselle partout.

Le repas commence, Serg enfonce ses incisives tranchantes dans l'échine épluchée du rat le plus gras, et ses incisives font craquer les petites vertèbres, Silv ronge un lézard blême aux flancs rebondis, Angel boit à même la gorge déplumée le sang du pigeon, Rem a choisi un autre rat et en déchiquette une cuisse à coups de dents précis tandis que le sang goutte paisiblement sur l'éventail de sa barbe. Les mâchoires claquent, les gestes se font de plus en plus nerveux, de plus en plus brutaux, les mâchoires claquent, claquent plus fort, les convives ne se donnent plus la peine d'équarrir les petites bêtes mortes, d'en sous-

traire les os les plus gros, les plus durs, ils mangent avec férocité, ils dévorent à belles dents de loup, avec une énorme faim de tigre, et les mâchoires claquent, claquent, claquent, jusqu'à ce que tout soit nettoyé à part quelques esquilles d'os, quelques fragments de peau, un petit reste touchant de plumes, qui souillent les mentons, les barbes, les doigts et les combinaisons d'uniforme, avec le sang qui sèche, brun, par plaques, par gouttes.

Les merveilleuses substances chimiques des dragées *Vita* ont passé entièrement dans leur corps, y insufflant une force nouvelle à laquelle participent aussi les protéines et les calories de la chair crue, du sang cru. Les cœurs battent comme des tambours, le sang pulse dans les artères comme de l'eau bouillante dans les canalisations d'une centrale thermique, les muscles se raidissent et se tendent comme des câbles, les nerfs sont parcourus par un courant de haut voltage, les poumons pompent l'oxygène et recrachent le gaz carbonique avec la force d'une turbine à vapeur. Ils sont prêts. Ils sont prêts, et lorsque la sirène d'alarme retentit dans la pénombre de la caverne d'acier, passant sur leur cerveau comme une scie déchirante, Serg, Silv, Angel et Rem sont devenus des machines de combat fonctionnant au quart de tour, ils n'ont pas une seconde d'hésitation, de flottement, pas la moindre ombre de crainte ne passe sur leur esprit, ils se précipitent avec ensemble à leur poste de combat, ils empoignent avec ensemble les commandes de leurs armes, et avec ensemble ils engagent le combat.

Après la bataille, il y a toujours ce long moment, cette longue phase qui n'est pas tout à fait de l'épuis-

sement, pas tout à fait de l'hébétude ou de la stupeur, pas tout à fait une détente raisonnée, mais qui participe un peu de tout cela à la fois. Les culasses enrobées de feuilles grasses des lance-missiles sont encore brûlantes, les ordinateurs ronronnent sauvagement et crachent par à-coups les rubans d'imprimantes qui donnent en clair le score de la victoire et le compte des vaisseaux ennemis abattus, les pétales de cristal des projecteurs ultra-soniques vibrent encore autour de leur armature d'acier coulée dans le réseau compliqué des feuilles luisantes, le socle massif des thermolasers émergeant du fouillis inextricable des racines, des lianes et des tiges en lacis vibre encore de la débauche d'énergie qui a été catapultée. Les combattants, Serg, Silv, Angel et Rem sont écroulés chacun sur les commandes de leurs armes, engoncés chacun au bout des tunnels d'acier engorgés de feuilles grises et grasses et luisantes sous lesquelles circulent de frémissantes petites bêtes de proie, perdus chacun à une extrémité des tunnels clapotant d'eau huileuse où ils se sont enfoncés au premier décibel de l'alarme vrillant leur cerveau, perdus chacun loin de la caverne d'acier familière, perdus là-bas aux avant-postes, séparés seulement de l'ennemi, séparés seulement de l'extérieur par la solide et fragile et mince et épaisse paroi d'acier terminale qui enveloppe la montagne d'acier. Et chacun à leur poste, ils se remettent, ils soufflent, ils laissent leur cœur reprendre son rythme calme et assuré, ils laissent leur sang reprendre dans leurs artères son débit lent et régulier, leurs muscles se détendre, leurs nerfs se vider de leur tension électrique, leur poumon réduire la forge de leur souffle. Et surtout, surtout, écroulés chacun dans l'habitacle de son poste de combat, ils laissent se dissoudre dans leurs corps les sucres et les toxines déposés

par le combat, ils laissent pâlir dans leurs yeux les images du combat, et s'atténuer dans leurs oreilles les stridences du combat, et la tension du combat abandonner leur esprit.

C'est un long moment, une longue phase, et après ils peuvent se retrouver, se réunir à nouveau dans la pénombre familière de la caverne d'acier où bruissent les ombelles larges et grises des feuilles sans nombre, où clapotent interminablement sous leurs pieds les ruisseaux serpentins d'eau huileuse, où une pluie continue de gouttelettes lourdes venues des sommets s'écrase nonchalamment, *floc, foc, foc*, sur les épaules et les crânes.

— C'était un beau combat, grogne Serg.

Il gonfle sa large poitrine qui tend la combinaison d'uniforme.

— C'était une belle victoire, soupire Silv.

Il passe ses doigts maigres dans la filasse de ses cheveux, se laisse tomber sur le sol moussu dans un petit jaillissement d'eau grasse.

Angel ne dit rien, elle respire pesamment, ses yeux très noirs brûlent intensément dans ses orbites, deux larges cercles de transpiration assombrissent aux aisselles sa combinaison d'uniforme.

— C'était un combat, c'était une victoire, dit simplement Rem, et il s'assoit près de Silv, laisse reposer sa tête exagérément chevelue sur l'épaule maigre de Silv.

Dans la caverne d'acier, la lumière a encore baissé. C'est presque la nuit, la nuit artificielle de la caverne, qui tombe avec régularité, s'infiltré à travers les regards non encore colmatés par l'avance inexorable des feuilles, enveloppe son volume hémisphérique d'une obscurité frémissante. Serg prend Angel aux épaules, l'embrasse rudement, infiltre rudement

sa langue entre ses dents, la couche rudement sur le tapis clapotant des feuilles. Silv caresse doucement Rem, ouvre doucement toutes les fermetures Éclair qui strient la combinaison d'uniforme compliquée, et Rem se laisse faire, sans réaction et probablement sans plaisir. Serg ouvre rudement les jambes d'Angel, infiltre sa large main à l'intérieur du pantalon d'uniforme, caresse rudement le pubis gras et exagérément velu, enfonce ses doigts aux phalanges velues entre les lèvres de la vulve protégée par les boucles emmêlées des poils noirs. Silv retourne Rem sur le ventre, le prend, le fouille de son sexe tendu, et Rem se laisse faire, sans réaction et probablement sans plaisir. Sans un gémissement, les mâchoires soudées, ses yeux pâles fixes, Serg fouille Angel de son sexe tendu avec une régularité de machine, et à chaque pénétration le corps gras et luisant d'Angel tressaute, et sa chair mate tressaille et se creuse en multiples replis graisseux. Silv éjacule avec un doux gémissement prolongé et enfouit son visage pointu dans les cheveux de Rem qui s'est laissé faire sans plaisir, Serg éjacule sans un gémissement, mâchoires soudées, yeux fixes, et se retire presque aussitôt des profondeurs moites d'Angel, et roule sur le côté, et remonte sa fermeture Éclair. Angel s'est laissé faire sans plaisir, elle a eu mal, Serg n'a même pas touché à ses seins énormes et mous. Silv a fait glisser son visage vers le ventre de Rem qui s'est remis sur le dos, il lui caresse doucement le sexe, sa langue parcourt doucement la pointe du sexe de Rem, s'entoure autour du sexe de Rem qui lentement se redresse et durcit. Lorsque son sexe est bien dur et bien droit, Rem repousse doucement Silv et va s'enfoncer dans les profondeurs moites et noires d'Angel qui encercle avec tendresse le corps mince et musclé de Rem avec

ses bras mous et gras. Rem enfouit son visage entre les seins énormes et mous d'Angel qui a écarté pour lui les revers de sa combinaison d'uniforme. Les mains d'Angel parcourent les reins de Rem, ses mains grasses et potelées empoignent les fesses dures et musclées de Rem, elle guide doucement et précisément l'allée et venue du corps de Rem au-dessus d'elle, en elle, et lorsque le plaisir brûlant explose en elle et se prolonge, se prolonge, se prolonge, elle prononce quelques mots dans sa langue à elle entre deux gémissements arrachés à sa gorge. Peut-être a-t-elle extirpé de sa mémoire un nom qu'elle est seule à connaître. Ensuite Rem peut à son tour jouir brièvement mais intensément, et sa semence se mélange à la semence de Serg dans les profondeurs noires et moites du ventre stérile d'Angel.

La caverne d'acier, un moment troublée en son centre par tous ces mouvements, tous ces mélanges, retombe alors dans son silence nocturne à peine dérangé par le *floc, foc, foc*, de l'eau qui tombe avec régularité du plafond de feuillage sur le sol de feuillage, par le froissement des feuilles larges et blêmes heurtées par la course en lacis des petites bêtes de proie, par le frémissement de l'eau huileuse qui serpente interminablement sur le sol d'acier. Serg, Silv, Angel et Rem puisent dans leur réserve quelques melons d'eau gorgés d'eau huileuse, à la pulpe grasse et fade et grise, et ils mangent sans plaisir, sans parole, sans pensée. Les gestes sont lents et lourds, la fatigue étend ses ramifications dans les membres, la merveilleuse chimie des dragées *Vita* s'est presque complètement évanouie. Demain sera un autre jour, il y aura d'autres combats, d'autres victoires. Pour l'instant, le temps à venir est au sommeil réparateur.

Avec un pépin de melon dissimulé dans un des deux

poings fermés de Serg, l'équipe tire au sort la succession des tours de veille, et le sort désigne Angel pour le premier quart. Tandis que les trois hommes étendent sur le sol d'eau, de racines, de mousses et d'acier une large bâche de plastique qui protégera un peu leur sommeil de l'humidité, Angel escalade l'échelle branlante qui s'élève contre une des parois de la caverne d'acier et va se poster devant le pupitre de surveillance envahi par les lichens et les coupelles grasses des feuilles luisantes et blêmes, devant les multiples cadrans, jauges, potentiomètres et autres appareils sensibles engorgés par la mousse et les lianes et les racines, qui rendent compte de la vie de l'énorme montagne d'acier dont la caverne n'est qu'une cellule. Pour l'instant, les cadrans, les jauges, les potentiomètres sont inertes, obscurs à travers les mailles de la végétation. Mais que quelque chose se passe, qu'un ennemi soit signalé, et alors les lumières crépiteront, les aiguilles s'affoleront, les sirènes mugiront, et tout recommencera.

Angel s'enfonce dans la concavité du fauteuil de guet qui sent le moisi et dont les ressorts ont jailli à travers les déchirures du vinyle. Elle fixe d'un œil éteint les appareils éteints, dans le volume creux de la caverne battent les ailes de feutrine des chauves-souris invisibles.

Enrobée de néant, la montagne d'acier dont la caverne n'est qu'une cellule poursuit sans trêve sa course immobile, et son rêve monolithique se répand dans la nuit comme une sombre gelée.

Dans le seau, les rats habituels, quelques grenouilles grasses et blêmes, un corbeau aux immenses ailes

noires et même, proie rarissime, un petit lapin gris que Rem, fait rarissime, a tué avec sa fronde. Serg a versé dans sa paume ouverte les quatre dragées *Vita* étrangement vertes, les mains viennent chacune à leur tour ramasser une dragée entre pouce et index et lui, dernier, l'avale. Ensuite, c'est le traditionnel moment de silence et d'immobilité, comme un recueillement, comme une prière, le temps que les merveilleuses substances chimiques rayonnent dans leur corps et leur apportent la force, le courage, la résistance, la vie. Autour d'eux, la caverne d'acier frémit secrètement, imperceptiblement de toutes ses feuilles grises et grasses et gorgées d'eau huileuse, de toutes ses ramures, ses lianes, tiges, racines, lichens, mousses, champignons, fougères aux délicates dentelures cachant à leur envers de grosses pustules laides et dures, ulcéreuses, et l'eau ruiselle, clapote, serpente interminablement sur le métal rongé, partout. Par des interstices secrets cachés sous le réseau inextricable des végétaux, des lumières filtrent, dont la naissance a annoncé il y a longtemps le début d'un nouveau jour, et se répandent dans la pénombre de la caverne d'acier en minces colonnes de lumière pâle et grise qui strient comme des piliers de vapeur bancals le volume de la caverne et éclairent par plaques nauséuses le parterre de feuilles pourries et de mousses bourgeonnantes.

L'équipe mange, les dents broient la chair dure et fade des petites bêtes de proie, le sang tiède et fade gicle sur les mains, tache de semis nauséux les manches et le devant des combinaisons d'uniforme, et goutte sur la barbe en éventail de Rem, et sur le menton dodu d'Angel. Les mâchoires claquent et tranchent, les esquilles d'os volent, et le mélange de la chimie merveilleuse des dragées *Vita* et des

protéines de la viande crue insuffle aux corps une force nouvelle, énorme, irrésistible.

Aussi, lorsque la sirène d'alarme déchire la pénombre, stridule dans les tympanes et broie la pulpe fragile des cerveaux, Serg, Silv, Angel et Rem se redressent ensemble d'un seul bond, ensemble ils sont devenus de parfaites machines de combat programmées pour le combat, pour la victoire, et ils se ruent ensemble chacun vers son poste de combat engoncé au bout des tunnels d'acier engorgés par la croissance irrésistible des plantes gorgées d'eau huileuse, et ensemble ils agrippent les commandes rouillées de leurs armes. Les tambours des ordinateurs de pièce tournoient, les lumières rouges, jaunes, orange, vertes, bleues des voyants scintillent, les rubans d'imprimante jaillissent par à-coups, donnant en clair la fourchette des estimations sur les forces assaillantes, et leurs mouvements, et leur puissance de feu; les grands yeux ronds vrillés des radarscopes retransmettent le schéma changeant de la bataille, les écrans hémisphériques des télécaméras s'illuminent sur la ronde minuscule et fugitive des vaisseaux ennemis.

La vibration stridulante, insupportable de la sirène d'alarme broie toujours la tendre pulpe des cerveaux, et la malaxe, et la déchire, mais l'équipe n'en a cure. L'entité collective soudée par la chimie merveilleuse des dragées *Vita* est habitée d'une force énorme, irrésistible, et chacun n'est motivé que par une idée fixe : la défaite de l'ennemi, suspendu à un sentiment unique : la haine de l'ennemi. Serg, mâchoires soudées, ne fait qu'un avec les batteries multiples des canons à survitesse qui crachent maintenant sans discontinuer leurs obus à charges chimique ou bactériologique; Silv, calme et précis, est encastré dans la sphère-motrice du projecteur ultra-sonique dont

les mortels pétales de cristal rayonnent une invisible mais fracassante énergie; Angel, en sueur, s'est blottie dans la coupole d'où elle commande le départ saccadé des gerbes de missiles nucléaires autoguidés; Rem, nerveux et affairé, suit dans l'oculaire de son télescope hydraulique le tracé fulgurant des thermolasers.

La montagne d'acier tout entière est sortie de son rêve monolithique, elle est devenue semblable à un volcan d'acier crachant par dix, par cent cratères des gerbes de flammes mortelles, des faisceaux d'énergie mortels, projetant par toutes ses gueules d'acier de mortels crachats d'acier. A l'intérieur, la montagne d'acier est striée par le parcours capricieux des étincelles bleues qui crépitent et dérivent, la montagne d'acier est remplie par la fade odeur de l'ozone et par les effluves plus âpres du métal brûlant, du plastique qui fond, de l'huile chaude. Les vaisseaux ennemis, qui ont la forme de vastes croissants de métal blême et mat, on pourrait penser encore à des fers de hache, tournoient inutilement dans le sombre ciel percé d'étoiles, s'écartent, se reforment en armadas qui reviennent inutilement à la charge, s'écrasent contre le rempart de fer et de feu de la montagne d'acier, s'embrasent, disparaissent un à un, inexorablement. Bientôt il n'en reste plus qu'une poignée qui s'éloigne, un maigre essaim qui disparaît dans l'obscurité du ciel vers une constellation lointaine. La victoire n'a pas été aisée, une victoire n'est jamais aisée, il y faut du courage, de l'endurance, de l'effort, des certitudes et de la haine, mais l'important est qu'il y ait une victoire. Et au bout de chaque combat, il y a nécessairement une victoire.

Maintenant, la montagne d'acier qui poursuit sans trêve sa course immobile s'apaise, se refroidit, tandis que craquent ses membrures et que les odeurs âpres

du combat s'évanouissent, en même temps que s'évanouit la fièvre du combat dans le corps des combattants, et les images du combat dans leurs yeux, et les bruits du combat dans leurs oreilles, et la tension du combat dans leur esprit. Après, après cette pause indispensable, ce long moment de vide pendant lequel la merveilleuse chimie des dragées *Vita* finit de se dissoudre en eux, les combattants peuvent quitter l'alvéole de leur poste de combat, se retrouver dans la pénombre de la caverne d'acier familière que la nuit artificielle commence d'assombrir tout à fait, tandis que les petites bêtes de proie effrayées par les violences du combat émergent seulement à nouveau du lacinex inextricable des feuilles humides, trottent à nouveau, volent à nouveau, rampent à nouveau, et que les gouttes grasses et grises interminablement s'écrasent sur le tapis spongieux du sol et que les serpentins d'eau huileuse s'infiltrant interminablement entre les tiges, des racines, des lianes rampantes, le réseau compliqué du lierre.

Ils se retrouvent, se laissent un à un tomber sur le sol spongieux, sur le tapis mouillé à l'odeur fade et moisie, et ils font l'amour les uns avec les autres, dans un ordre indifférent et chaque fois différent, avec rudesse ou avec tendresse, avec indifférence ou passion et, le nez enfoui dans la moiteur aigre d'une chair sœur, ils soufflent bruyamment ou silencieusement dans la houle d'un orgasme vibrant ou las. Ensuite ils mangent du bout des dents quelques tranches de melon d'eau fade et moisi, et ensuite trois d'entre eux s'endorment d'un bloc sur la bâche de plastique tendue tandis que le quatrième, qu'importe lequel ou laquelle, va prendre le guet pour les premières heures nocturnes devant les cadrans éteints enfouis sous les feuilles couvrant les pupitres rouillés. Mais que

quelque chose se passe, qu'un ennemi soit signalé...

Et pendant ce temps, la montagne d'acier poursuit sa course immobile et son rêve monolithique gonfle dans la nuit comme une sombre gelée.

La sirène d'alarme déchire la pénombre, stridule dans les tympan, broie la tendre pulpe des cerveaux qui se tordent dans les boîtes crâniennes et se déchirent, se déchirent, se déchirent en mille fragments douloureux. Serg, Silv, Angel et Rem se ruent ensemble vers leur poste de combat et là-bas, juste derrière la paroi épaisse et mince et solide et fragile de la montagne d'acier, ils empoignent ensemble les commandes rouillées de leurs armes de combat; Serg est encastré dans la sphère motrice du projecteur ultra-sonique dont les mortels pétales de cristal vibrent déjà; Silv est lové dans la coupole de direction des missiles auto-guidés qui sont déjà expulsés par gerbes; Angel suit déjà dans l'oculaire du télescope le tracé flamboyant des thermolasers; Rem ne fait qu'un avec les batteries des canons à survitesse qui crachent déjà sans discontinuer leurs grenailles d'acier. La montagne d'acier tout entière est sortie de sa léthargie gelée, elle crache maintenant sur l'ennemi le feu et la mort par tous ses pores, elle est parcourue à l'intérieur par des essaims d'étincelles bleues crépitantes, l'odeur de l'ozone s'épaississait dans ses flancs, et les effluves du métal brûlant, de l'huile chaude, du plastique fondant montent d'étage en étage, de salle en salle, de caverne en caverne. La stridulation hypnotique de l'alerte ne cesse de broyer les cerveaux, mais les parfaites machines de guerre que sont devenus Serg, Silv, Angel et Rem grâce à la merveilleuse chimie des dragées *Vita* n'y

prennent garde, elles ne sentent plus la douleur fouillante de l'alarme, elles n'ont été programmées que dans un seul but, ne sont habitées que par une seule idée fixe, petite lumière aveuglante au fond de leurs ténèbres : la défaite de l'ennemi.

Et pour veiller à l'exécution de ce programme, la haine énorme qui les emplit.

Cette fois, la montagne d'acier poursuivant sans trêve sa course immobile a traversé un vaste vol d'oiseaux du vide, et les immenses créatures au bec de pierre et aux grandes ailes solaires blanches comme de la craie qui battent sans cesse en silence ont tourné leur fureur contre l'intrus de métal qui est venu inopinément s'infiltrer dans leurs rangs. Mais leurs assauts rageurs ne peuvent infléchir la course immobile de la montagne, et leurs coups de bec rageurs sont impuissants à percer la carapace si mince mais si épaisse, si fragile mais si solide, et leurs grandes ailes solaires que pousse le moindre impact des photons errants ont beau battre et battre et battre encore dans le vide, la montagne impavide creuse dans leurs rangs un sillage sans cesse grossissant de chair rocheuse broyée et meurtrie. Bientôt, il ne reste plus de ce vol d'oiseaux du vide que quelques parcelles crayeuses qui s'égaillent dans la nuit sans fin. Sur les instruments, sur les rubans d'imprimante des ordinateurs, s'inscrit en clair l'évidence d'une nouvelle victoire, en laquelle l'équipage n'a jamais douté. Alors il y a cette phase indispensable de vide intérieur, et puis les retrouvailles et l'amour furtif et violent, et la longue nuit à traverser.

Mais le danger est partout, il est permanent, l'ennemi est partout le long de la ligne de course de la montagne immobile. Et sans cesse ils doivent sacrifier au cérémonial des dragées *Vita* qui donnent à Serg, à Silv, à Angel, à Rem la force et le courage et l'endu-

rance et la haine nécessaires aux combats à venir, et sans cesse la vibration insupportable de l'alarme vient leur tarauder le cerveau et les pousse jusqu'aux postes de combat, et sans cesse ils se battent jusqu'à l'extrême limite de leurs forces, jusqu'à la victoire finale, toujours remise en question et toujours obtenue.

Un jour ils ont à affronter la grêle tonnante des météorites de la ceinture de Bêta du Dragon, un jour ils doivent lutter contre les araignées de l'espace qui tissent entre les planètes leurs immenses toiles où s'engluent les vaisseaux imprudents, un jour ils subissent l'assaut des escadres de Têta du Grand Chien qui les harcèlent avec leurs nefs lenticulaires, un jour ils doivent forcer le barrage d'antimatière qui tend son voile obscur devant le grand nuage de Magellan, un jour ils réussissent à disloquer la muraille des forteresses du vide de l'Empire reptiloïde d'Antarès, un jour...

Oui : toujours des combats, tous les jours des combats, et tous les jours la victoire!

Ainsi de suite à l'infini.

A l'infini?... Non.

Car un jour, l'équipage doit affronter une situation imprévue, un jour sa suprématie s'effondre. Ce jour-là, l'ennemi réussit à pénétrer dans la montagne d'acier.

Cérémonial de la chasse. Cérémonial du repas, du sang et de l'os. Cérémonial de la communion avec *Vita*. Et irruption de la sirène d'alarme dans la lourde quiétude des cerveaux, scie déchirante qui broie la tendre pulpe des encéphales, et qui enfle, qui enfle, et qui semble ne jamais devoir s'arrêter d'enfler, de gros-

sir, et qui stridule et taraude le courant figé des pensées lourdes et quiètes, et canalise et guide dans ce tunnel de déchirure les réflexes vers une obsession unique, une image unique : la victoire. Et Serg et Silv, et Angel et Rem, poussés en avant par la décharge incessante de la sirène qui fouaille et brûle leurs neurones et les emplît d'une haine énorme pour l'ennemi, se précipitent vers les orifices qui mènent aux postes de combat. Et c'est à ce moment-là, ce moment de ce jour-là, perdu, anonyme au bout de milliers d'autres jours semblables, que l'impensable se produit, là, devant leurs yeux.

Là, devant leurs yeux, dans la pénombre de la caverne d'acier traversée de biais par les blêmes colonnes de lumière pâle, les ennemis se dressent. Dans la caverne d'acier engorgée de feuilles grasses et blêmes, et pourries, et suintantes d'eau huileuse, les ennemis sont apparus, les cernent, progressent autour d'eux. Par où ont-ils pénétré? Pourquoi les défenses automatiques n'ont-elles pas réagi, pourquoi l'alarme n'a-t-elle pas déchaîné plus tôt ses stridulations? Questions désormais sans objet, qui ne font qu'effleurer les cerveaux toujours soumis au bombardement suraigu de la sirène. Les ennemis sont là, dans la place, il n'est plus question de courir aux armes lourdes, il faut se battre là, maintenant! Serg, Silv, Angel, Rem ne font qu'un bond vers le râtelier où sont rangées leurs armes individuelles de combat rapproché, leurs armes de poing, leurs armes blanches. Silv glisse sur un tumulus de mousse grasse et huileuse, s'étale dans une flaque d'eau où grouillent des têtards, se redresse en un quart de seconde. En un tournemain tous sont équipés, font bloc, dos contre dos, tournés vers les quatre points cardinaux, couvrant de leurs armes tout l'espace autour d'eux, tenant en joue l'ennemi qui les

cerne. Serg a empoigné son pistolet-mitrailleur à balles creuses, Silv a bouclé sur son dos le générateur du thermolaser portatif dont il pointe le museau camus devant lui, Angel braque ses deux revolvers-étourdisseurs à ultra-son, Rem balance à bout de bras les grenades hybrides dont il a garni ses sacs.

Un moment, cristallisé dans l'espace et le temps, d'immobilité minérale et d'insupportable attente et...

— Feu! commande Serg.

L'enfer se déchaîne. La mitraille crache sans discontinuer ses mortelles abeilles d'acier, le thermolaser promène dans la chair fumante son mortel crayon de lumière étincelante, les étourdisseurs balayent les assaillants de leurs ondes mortelles silencieuses et invisibles, les grenades pleuvent, éclairant la pénombre de la caverne d'acier de l'auréole brève des explosions au napalm, au phosphore, au T.N.T. Les rangs ennemis se creusent à mesure dans cet enfer de feu, d'acier, d'énergie, mais sont à mesure comblés par de nouveaux arrivants. A mesure qu'il en tombe, à mesure que les chairs vertes et pustuleuses se déchirent sous l'impact des balles, rôtissent sous la flamme dans une affreuse odeur de pourriture carbonisée, se déchiquettent et éclatent en lambeaux, de nouvelles hordes d'ennemis investissent la caverne d'acier, toujours plus nombreuses, toujours plus serrées.

Les ennemis qui ont envahi la caverne ont l'apparence hideuse d'une rencontre surréaliste entre un crabe, une tarentule et une mante religieuse. Ce sont les mercenaires insectoïdes du Plutarque de Sigma du Verseau, ils avancent en se dandinant sur leurs huit pattes motrices grêles et épineuses qui paraissent devoir difficilement supporter la lourde carapace velue de leur corps ovoïde, ils brandissent les faux munies de redoutables dents suintantes de poison qui font de

leurs membres antérieurs des armes implacables, leurs quatre yeux rouges profondément enfoncés sous le bourrelet osseux de leur tête luisent d'une férocité indicible, des mandibules aiguës cliquettent sans arrêt à l'intérieur de leur bouche obscène et baveuse entourée d'un réseau de palpes frémissantes. Qu'une faux happe un des membres de l'équipe, et tous savent bien que c'en serait fini. Alors le groupe dresse entre lui et l'ennemi une muraille de feu, d'acier, d'énergie, qui crépite, explose, ravage, taille, broie et enflamme. Les dos s'incrustent dans les dos frères, les nuques se touchent, le pilier des jambes est comme un soc de béton sous la tour des combattants soudés. L'insupportable stridulation de l'alarme continue de hacher les cerveaux, de promener sous l'enfer des boîtes crâniennes sa lame chauffée à blanc qui disloque toute pensée. Toute pensée — sauf cette tumeur enveloppante et ténébreuse qui est la haine de l'ennemi, percée de cette petite lumière aveuglante qui est la défaite de l'ennemi.

Aussi ils se battent, se battent, se battent, Serg aux mâchoires nouées, Silv avec son incroyable flegme, Angel luisante de sueur et tremblotante de toute sa graisse, Rem nerveux et précis, la barbe et les cheveux roussis. Des étincelles, des flammèches, des escarbilles de métal, de carapace, de plastique, de végétaux dérivent dans la pénombre de la caverne d'acier, les flaques d'eau bouillonnent et dégagent de folles écharpes de vapeurs fusantes qui jouent en chuintant à travers les pylônes de lumière pâle. Une véritable muraille de cadavres carbonisés et déchiquetés s'élève maintenant autour des défenseurs, les enfermant au centre d'un cratère de chair broyée et noire dont les nouveaux attaquants, sans cesse, doivent escalader les parois, franchir l'arête, avant d'être frappés de

plein fouet par les balles ou les rayons, d'agiter un bref instant encore leurs faux inutiles et de culbuter en avant pour glisser avec lenteur sur la pente de chitine malaxée, soudée par la marée de sang vert recuit, épaissi en une boue nauséabonde.

Mais arrive le moment où la dernière cartouche est tirée, où le thermolaser pâlit et s'éteint, où les éclateurs brûlants grillent leurs circuits, où les sacoches se trouvent vides de grenades. Mais arrive le moment où il faut se battre à l'arme blanche. Alors Serg prend à deux mains sa lourde hache de combat, Silv sort du fourreau sa longue épée courbe, Angel empoigne ses deux dagues affilées, Rem brandit son fléau d'arme hérissé de pointes massives. Sur eux le cercle s'étrécit, se referme. Les mercenaires insectoïdes sont tout près, ils sont sur eux ! L'odeur de pourriture est suffocante, le cliquetis des mandibules assourdissant, le vent des faux en mouvement passe sur les visages, les yeux rouges brûlent intensément sous les bourrelets osseux et leur flamboiement est hypnotique. Mâchoires soudées, Serg abat, abat, et abat encore sa lourde hache, faisant éclater les crânes osseux et les carapaces de chitine velue ; l'œil froid, Silv fait voleter, voleter, et voleter encore sa longue épée courbe qui tranche dans le barrage tournoyant des faux ; ruisellante de sueur grasse, ses seins énormes et mous ballottant plus que jamais, Angel se glisse sous les abdomens obscènes et perce, perce, et perce encore la chair verte et pustuleuse qui répand en fontaines jaillissantes le sang vert à l'infecte odeur ; Rem, cheveux fous, cogne, cogne, et cogne encore avec son fléau épineux les pattes grêles qui se brisent comme des branches trop sèches.

Et la sirène ne cesse de hurler, de hurler, et de hurler encore, vent de folie sur les cerveaux en folie, tor-

nade brûlante sur les esprits brûlants. La sirène hurle, hurle, hurle, elle ne s'arrêtera jamais de hurler, de pousser Serg, Silv, Angel et Rem vers le bout du tunnel, vers la petite lumière aveuglante de la victoire...

Mais cette fois, il n'y a pas de victoire. Serg succombe le premier, sa hache lui est arrachée des mains par une faux, il est saisi par dix autres faux qui se replient sur lui, il est emporté, bras ballants, hors de la mêlée confuse où Angel, piétinée, roule sous les abdomens verts. Silv veut se précipiter à sa rescousse mais une poigne solide le ceinture — une poigne?... Non bien sûr, des faux qui le garrottent et dont il sent les épines mortelles s'enfoncer dans sa chair. Seul désormais au milieu du tourbillon, Rem a le temps de hurler sa rage, et puis quelque chose s'écrase sur sa tête et il est précipité à genoux sur le sol spongieux, à demi assommé. Il sent qu'on l'agrippe, qu'on l'entraîne, des mains l'ont empoigné aux aisselles et le tirent sur le tapis mousseux du sol croupi — des mains?... Non, bien sûr, les faux, les horribles faux empoisonnées des mercenaires du Plutarque de Sigma.

Le combat est terminé.

Et, chose incroyable, il s'est achevé par la défaite, par *leur* défaite.

Les corps se crispent, sont agités de spasmes tétaniques, se cabrent dans les mains — les mains?... Non! les faux, les faux! — qui les maintiennent fermement, qui les tirent, pantelants, sur le sol poisseux de végétaux pourrissants. La sirène hurle encore dans l'esprit des captifs, mais son appel stridulant se brouille par à-coups, faiblit, reprend, s'enroue, enfle encore en quelques sursauts rageurs, retombe en decrescendo dans une bouillie sonore à la limite de l'audible.

Le combat est terminé. Il n'y a pas eu de victoire, mais la défaite. La défaite. La sirène stridule encore brièvement dans son agonie, comme si elle se refusait de s'éteindre sur une aussi terrible évidence, puis se tait définitivement. La défaite. La chimie merveilleuse des dragées *Vita* bouillonne encore dans les nerfs et les muscles des captifs, mais ce bouillonnement lui aussi s'apaise inéluctablement, faisant encore se contracter les muscles, s'électrifier les nerfs, mais de plus en plus faiblement, de plus en plus faiblement, vaincue elle aussi. Les prisonniers sont entraînés sur le sol poisseux de la caverne d'acier, ils se laissent tirer, flasques, mous, éteints, ils n'ont plus maintenant la moindre réaction. Seul leur esprit rue encore, et se crispe, et se cabre, seul leur esprit refuse encore l'incroyable, l'énorme, la terrible évidence, l'évidence de la défaite. Mais l'esprit est faible, il est impuissant, il est perdu dans la masse compacte d'obscurité qui l'enrobe, l'enveloppe, ne laissant plus rien filtrer, pas même, au loin, la tête d'épingle étincelante d'un tunnel de lumière définitivement colmaté. Le choc a été trop fort. Tout sombre, et ils sombrent ensemble dans le néant miséricordieux de l'inconscience.

— Debout!

Sous l'injonction, Serg se redresse comme atteint par un vieil automatisme retrouvé, étire sa grande carcasse qui gémit et craque sous l'effort. Serg promène autour de lui le regard atone de ses yeux pâles, il fait plusieurs fois, machinalement, claquer ses mâchoires, bruit sec de ses incisives régulières les unes contre les autres.

— Allez, debout... Vous pouvez marcher, maintenant.

Silv, Angel et Rem, prenant appui sur leurs mains, sur leurs genoux, obéissent automatiquement, lentement, péniblement. Les corps sont douloureux, comme s'ils avaient été roués à coups de bâton, les corps sont lourds, comme si les muscles étaient coulés dans du plomb, comme si leurs artères charriaient du plomb, comme si l'air qu'ils respirent et emplît leurs alvéoles pulmonaires n'avait été qu'une coulée de plomb. Serg, Silv, Angel, Rem, refont connaissance avec ces corps balourds, ils s'inspectent, ils ont du mal à assembler leur esprit, à faire remonter de l'obscurité les souvenirs brouillés. Silv et Angel ont souillé le devant déchiré de leur combinaison d'uniforme, ils ont vomi. En plus, ils ont tous une douleur irradiante qui leur parcourt le bras gauche jusqu'à l'épaule. Au creux de leur coude, un petit point rouge : on leur a fait une piqûre.

— Ce n'est rien. Un simple reconstituant. Vous ne teniez plus debout. Avancez maintenant...

La voix est froide, ferme, impersonnelle. Ils regardent pour la première fois, vraiment, celui qui leur parle et dont la voix a été le premier signe tangible de leur émergence hors des limbes. C'est un militaire, comme eux. Ils n'en sont pas surpris. Mais l'uniforme qu'il porte est différent du leur. C'est un uniforme de toile grise, tout simple, avec une chemise fermée avec des boutons. L'homme est coiffé d'une casquette grise à longue visière, il tient à la main une arme bizarre, primitive, une sorte d'arc court fixé sur un affût en bois, avec une poignée au bout. Un carquois garni de flèches pend sur sa hanche. Le soldat a les lèvres épaisses, les cheveux crépus. Il parle avec un léger accent, non identifiable, qui efface les

r. Sa peau est marron très foncé, presque noire. Serait-ce cet élément distinctif qui remue quelque chose de profondément enfoui dans l'inconscient bourbeux des captifs? Un frisson passe sur leurs membres, ils se rapprochent instinctivement les uns des autres.

— Mais où sommes-nous? souffle Rem.

— Qu'est-ce qui s'est passé?... chevrote Angel.

— Le combat... le dernier combat..., commence Silv.

— La défaite! lance abruptement Serg. Il répète, d'une voix cette fois lente, rauque, profonde : La défaite...

Et ce simple terme s'habille peu à peu de concepts, d'images, comme de la chair qui organiserait peu à peu un être entier autour d'un squelette sur lequel elle s'assemblerait. Les souvenirs reviennent, façonnent dans les esprits de brouillard le schéma complexe et solide de la mémoire, et la mémoire se heurte à l'apparence fuyante de la réalité.

— Les insectoïdes..., dit Angel.

Elle ne sait comment poursuivre. Car il n'y a pas d'insectoïdes. Seulement un cercle distendu de soldats en tenue grise, accompagnés chacun par un animal élancé et nerveux que leur mémoire éidétique leur dit être des chevaux. Certains soldats sont déjà en selle, d'autres tiennent les chevaux par la bride. Les soldats sont armés d'arbalètes, de lances, quelques-uns ont de rares fusils. Beaucoup ont la peau noire, d'autres le teint bistre, une demi-douzaine sont, comme les captifs, de race blanche. En tout, ils peuvent être une cinquantaine. Mais il n'y a pas d'insectoïdes. Angel passe une main grise et grasse sous son aisselle poisseuse, elle se retourne vers Rem.

— Où sommes-nous? Qu'est-ce qui s'est passé?...

Sa voix est blanche et creuse, effrayée.

— Le vaisseau... grogne Rem. Le vaisseau. Nous avons donc atterri?

Il regarde autour de lui, ses yeux se fixent sur un point, entre la ligne des soldats. Le vaisseau? Non, ce n'est pas le vaisseau. Il n'y a pas de vaisseau. Entre la ligne des soldats, il voit un énorme tumulus trapu, tronqué, fait d'un soubassement de béton surmonté de grappes de dômes de métal rouillé, corrodé, brun-rouge dans la lumière fléchissante. Le bâtiment est à moitié submergé par l'assaut des plantes proliférantes, blêmes et grasses, gorgées d'eau huileuse, qui l'enserrent de leur tapisserie inextricable. Il n'y a pas de vaisseau, il n'y a que ce monstre croupi d'acier et de béton poursuivant, les pieds dans la fange, d'interminables cauchemars pourrissants.

Autour, le monde est plat et humide, le monde a l'apparence d'une immense plaine brumeuse couverte d'une végétation triste et grise, luisante, abreuvée d'eau, des mousses, des lichens, des champignons, des fougères dentelées à l'envers pustuleux, quelques arbustes malades étouffés par un réseau complexe de plantes grimpantes. Le monde a les pieds dans l'eau, le sol n'est pas stable, c'est un marais de boue liquide dans laquelle on enfonce et où l'on s'engluie. De loin en loin, une mare d'eau grise scintille sous le ciel pâle, comme un œil ouvert mais aveugle cerné par les cils féminins des roseaux. Le monde est silence, un silence que trouble seulement de loin en loin le piaffement énervé d'un cheval ou le glissement furtif et mouillé d'un animal rampant qui se coule sous la dentelle engluée des végétaux moisissants. Le monde est odeur lourde et âpre des étangs fétides, des plantes pourries, de l'eau stagnante. Au-dessus du monde, le ciel est couvert d'une chape ininterrompue

de nuages bas, translucides, laissant passer une coulée moirée de lumière grise qui devient limpide et presque argentée au-dessus de l'horizon ouest, là où l'on peut deviner la masse brouillée du soleil sombrant derrière les nuées.

— Avancez, maintenant, répète encore le soldat noir.

Il tire son cheval par la bride, montre, de son bras tendu prolongé par le bec de l'arbalète, un point indistinct devant lui sur l'horizon d'eau et de brume.

— Mais qui êtes-vous? crie Angel. Où voulez-vous nous emmener? Que s'est-il passé, au nom du Ciel!

Elle halète, elle approche ses seins énormes et mous, son gros visage bouffi à la pilosité abondante, du soldat noir qui la considère froidement — froidement?... Non, peut-être avec l'ombre de la pitié sur son visage sombre.

— Je vous en prie, dites-nous ce qui s'est passé! geint Angel à la face du soldat. Nous sommes l'équipage d'un vaisseau spatial, vous comprenez... Nous sommes partis de la Terre il y a plusieurs... plusieurs mois déjà pour rallier les colonies stellaires d'Epsilon. Nous avons combattu jour après jour les ennemis qui nous assaillaient. Nous les avons toujours repoussés jusqu'à... jusqu'à aujourd'hui, où les mercenaires insectoïdes du Plutarque de Sigma du Verseau se sont infiltrés à bord et nous ont...

Le soldat secoue la tête de gauche à droite, de gauche à droite. Il sourit, montrant pour la première fois ses dents très blanches et très régulières, mais son sourire ne reflète aucune joie.

— Sigma du Verseau! C'est vraiment ce que vous croyez, hein? Quelle connerie! Quelle pitié! Il n'y a pas de vaisseau stellaire, pas de colonie dans les étoiles, pas de batailles ni de mercenaires de Sigma

du Verseau... C'était dans votre tête, tout ça.

Il la prend par le bras, se départissant pour la première fois de son calme, et lui montre, leur montre à tous les quatre la grosse masse de béton et d'acier enfouie derrière eux sous la végétation.

— Tenez, le voilà, votre vaisseau! Un vieux blockhaus de l'Armée occidentale unifiée. Il n'y a pas de colonies stellaires ni toutes ces conneries de science-fiction. Les hommes n'ont jamais dépassé Mars, si vous voulez savoir. Et de toute façon, ce genre de connerie, c'est fini pour un bout de temps. Pour toujours, si ça se trouve... Vous, vous étiez là-dedans tous les quatre. Et sûrement pas depuis quelques mois. Depuis vingt ans, au moins. Ou peut-être bien depuis trente ans, qu'est-ce que je peux savoir. Vous faisiez partie de l'A.Q.U., vous êtes des soldats occidentaux pourris, pas des cosmonautes à la mords-moi-le-nœud! Seulement la guerre est finie depuis près de vingt ans, et vous ne le saviez même pas... Il y en a des tas, comme vous. Des paumés. Sur toute la Ceinture de Fer — comme ils disaient, les Occidentaux pourris. Notre boulot, c'est de vous récupérer. Tu parles d'une jouissance!

Le soldat à peau noire arrête le débit précipité de ses paroles, lâche le bras d'Angel, remonte en arrière sur son crâne crépu sa casquette grise à large visière, se gratte le cuir chevelu avec le majeur et l'annulaire de sa main droite. Son expression perd les stigmates de violence concentrée et sarcastique qui l'avaient envahie, redevient lointaine et froide, avec peut-être à nouveau un rien de pitié dessus, dans le dessin des grosses lèvres, dans le fond du regard sombre.

— Vous ne vous souvenez vraiment de rien?

— Mais... si, nous nous souvenons, hasarde Rem. La guerre, nous nous en souvenons. Nous n'avons

jamais cessé de combattre! Les oiseaux du vide, les soucoupes volantes de la Tétrachie du Sagittaire, les...

La main du soldat tranche l'air, coupant net ses paroles.

— Non! non! non!... Vous ne combattiez rien du tout. Avec quoi vous auriez combattu? Tout est pourri, tout est rouillé, tout est foutu depuis longtemps, dans votre blockhaus. Et il n'y a plus un kilowatt d'énergie utilisable dans toute l'Europe. Quand on vous a récupérés, c'est à peine si vous teniez sur vos jambes... Malnutrition, fièvre, scorbut, parasitose et j'en passe. Vous avez essayé de nous résister avec des bâtons! Tout le reste, c'est de la foutaise, des illusions. C'est la drogue qui vous mettait ça dans la tête. La drogue...

A ce mot répété, une étrange sensation emplit Serg, Silv, Angel et Rem. Comme une électrisation des nerfs, comme un nœud qui essaierait de se nouer dans leurs viscères, comme le fantôme d'une sirène d'alarme qui chercherait encore à résonner sous leur crâne pour les pousser vers... vers...

Serg porte convulsivement la main à sa poche-poitrine, fouille, devient blême.

— Les dragées *Vita*! Vous nous avez pris nos dragées! Rendez-les-moi! Rendez-les!

Il fait un geste menaçant dans la direction du soldat. Le soldat recule d'un pas, braque de la main gauche son arbalète sur l'estomac de Serg. Il n'y a pas de flèche engagée dans la rainure de l'affût, mais la menace suffit à stopper le Russe.

— Les dragées *Vita*, ouais... Cette saloperie! Cette putain d'enculée de saloperie pourrie inventée par ces pourris de savants occidentaux. Je les ai prises, ouais, et en même temps on a ramassé toutes les réserves qu'il y avait encore dans votre putain de blockhaus,

et on les a détruites, mon pote. C'est ça qui vous empoisonnait le cerveau. C'est ça qui provoquait vos visions, vos hallucinations. Vous ne comprenez pas? Non, bien sûr. Vous êtes complètement bousillés, là-dedans, vous ne pouvez rien comprendre. Alors écoutez-moi. Je vais vous expliquer...

« Il y a trente ans, c'était peu avant la fin du xx^e siècle, une gigantesque guerre mondiale a jeté les deux moitiés de la Terre l'une contre l'autre. L'Occident unifié, qui regroupait l'Amérique du Nord, l'Europe et la Russie soviétique, contre tout le reste de la planète — encore que la Chine soit restée neutre longtemps, mais ça, c'est une autre histoire. Une conflagration terrifiante, à ce qu'il paraît. La guerre des riches contre les pauvres. Tout y est passé, y compris les armes nucléaires, chimiques, bactériologiques, climatiques. Ça a duré dix ans. Les trois quarts de la population mondiale y sont restés. Pas de vainqueurs ni de vaincus, encore que l'hémisphère nord ait nettement plus trinqué que le sud. Ce qui fait qu'en fin de compte les Africains du Sud et les Sud-Américains sont sortis de la merde un peu moins amochés que le reste du monde, et que ce sont eux qui ont pu recommencer à remettre un peu les choses en ordre. Aujourd'hui, la capitale de la Nouvelle République socialiste mondiale est Luanda. Seulement vous devez savoir que la guerre climatique a pas mal perturbé le fonctionnement de notre bonne vieille planète. Une bonne partie des glaces du pôle Nord a fondu et a submergé la moitié de l'Europe, sans parler du Canada et du nord des États-Unis. Maintenant, au bout de vingt ans, le processus de glaciation a repris et la situation commence tout doucement à retourner à la normale. Mais quel gâchis! Ici, nous sommes dans la plaine du Pô, dans un pays qui autrefois

s'appelait l'Italie, si ça vous rappelle quelque chose. Je ne sais pas comment était le paysage avant la catastrophe, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que ça a dû rudement changer... »

Le soldat s'interrompt un moment, mordilla ses lèvres épaisses. Il avait parlé rapidement et d'une voix atone, comme s'il débitait pour la centième fois une leçon sue par cœur. Son regard se perdit sur un point lointain, significatif pour lui seul (ou même pas), de l'horizon brumeux.

— Ce qu'il y a de plus terrible, dans cette guerre, c'est qu'elle a dressé les uns contre les autres des hommes qui ne pouvaient pas faire autrement que de se battre s'ils ne voulaient pas crever, contre d'autres hommes qui n'avaient en général aucune envie de se battre. Je parle là des Occidentaux. Pas des dirigeants pourris, non, mais des soldats comme vous, enrôlés de force, endoctrinés à mort, et chez qui, au départ, la conscience de classe et l'esprit pacifiste étaient souvent fortement ancrés. Vous savez, on raconte que lors de la Première Guerre mondiale, on distribuait de la gnôle aux soldats pour leur donner un peu de cœur au ventre avant qu'ils montent à l'assaut. La gnôle de la Troisième Guerre mondiale, pour le soldat occidental, ça a été la dragée *Vita*. Une ignoble saloperie inventée par un enculé de savant américain — ou un laboratoire, quoi. Quelque chose de cent fois plus efficace que l'acide lysersigue que les Occidentaux décadents utilisaient avant la guerre pour échapper à la connerie de leur monde. Quelque chose qui provoquait des illusions avec une force de réalité exceptionnelle, qui développait l'agressivité, et en plus créait une accoutumance totale dès les premières doses. Vous voyez le tableau? Au lieu de tirer sur vos frères de classe, vous aviez l'impression de foutre

en l'air des monstres de l'espace ou je ne sais quelle connerie. C'était bien joué! Et puis finalement, ça et le reste...

« Maintenant la guerre est terminée depuis vingt ans, et ce que je peux vous en dire, c'est que tout le monde l'a eu dans le cul. Des soldats comme vous, il doit en rester des milliers, peut-être des dizaines de milliers, paumés, aliénés par la drogue, et qui croient encore se battre contre les cauchemars qu'ils s'enfourment dans la tête. Nous, l'armée de la Nouvelle République, on commence seulement à vous récupérer dans les blockhaus de la Ceinture de Fer : tout le sud de l'Europe jusqu'au fin fond de la Russie, de Gibraltar à Vladivostok. Vous voyez un peu le boulot! Et après, il faudra remonter vers le nord, pour voir ce qui reste. Bon... le cours d'histoire est terminé. Vous n'avez pas tout compris, vous ne me croyez peut-être même pas. J'ai l'habitude. Mais vous allez tourner tout ça dans vos petites têtes, et vous verrez que ça vous reviendra petit à petit, à mesure que la drogue s'éliminera. Enfin — autant que faire se peut. »

Un soupir.

— Allez, en avant maintenant. La nuit va tomber.

Le soldat passa la courroie de son arbalète en travers de ses épaules, monta avec souplesse sur l'échine du cheval. Les autres étaient déjà tous en selle, avaient manœuvré pour se placer en file, deux à deux, de part et d'autre des captifs. Le soldat fit un geste du bras, la colonne s'ébranla dans le clapotement des sabots sur le sol détrempé. Serg, Silv, Angel et Rem suivirent le mouvement, avançant comme dans un rêve brouillé qui refusait obstinément de prendre une cohérence. Plus tard, peut-être, oui, ils y verraient clair. Maintenant...

Maintenant ils avançaient dans le gris du soir, et

l'ombre qui leur obscurcissait encore le cerveau avançait avec eux.

— Vous ne nous avez pas dit..., fit encore Angel. Où nous emmenez-vous?

Le soldat se retourna sur sa selle. A contre-jour devant le ciel encore lumineux, son visage n'était qu'une tache obscure.

— Dans un camp de regroupement. Vous en retrouverez d'autres comme vous. Vous verrez, vous y serez bien...

Ils avançaient dans le clapotement mouillé des sabots, et une sourde angoisse avançait avec eux, qui ne se précisait pas encore dans leurs muscles, dans leurs nerfs, dans leur tête, mais qu'ils sentaient déjà présente, confusément, dans l'ombre qui mordait les souvenirs factices comme la réalité évoquée. Comme de fins pseudopodes de brouillard, les prémices d'un manque énorme qui allait les envelopper, les avaler, effleuraient déjà leur épiderme et leur conscience.

— Mais..., tenta Rem, vous nous avez dit que les dragées *Vita* créaient une accoutumance... Que va-t-il nous arriver, si elles nous sont supprimées? Est-ce qu'on va nous soigner? Nous désintoxiquer?

— Bien sûr! lança le soldat. Et, entre ses dents, il ajouta tout bas, pour lui seul : Tu parles!

Puis il se détourna, et les captifs n'eurent plus devant eux qu'un dos massif, curieusement orné de l'antique et neuve arbalète, qui tanguait doucement au rythme des pas du cheval. La colonne avançait à travers les marais. Derrière elle la montagne d'acier poursuivait sa course immobile, et son rêve monolithique se déversait dans le soir comme une ombre gelée. Juste au-dessus de l'horizon ouest, la masse brouillée du soleil sombrait derrière les nuées.

Entr'acte 8

Un dessin au crayon magique

Yves Treymois avait trouvé dans la rue, sur le chemin de l'école, le crayon magique oublié depuis longtemps, perdu depuis longtemps par la fée Flasquelle. A l'école, au cours de dessin, le maître dit à Yves de représenter sur la feuille sa maison, son père, sa mère et son chien. Courbé sur la feuille, il commença à dessiner quelques arabesques qui étaient les murs de sa vieille maison, couverts de lierre et de pierres en colonnes drôlement enroulées par-dessous le lierre. Après les murs il fit le toit, avec les tuiles tracées toutes une par une, et après le toit, par terre le long du mur, une grosse tête ronde et un corps allumette pour son père, une tête en cheveux pour sa mère avec un corps en robe flottante, une boule de poils avec des pattes pour le chien. Au-dessus, il ajouta un grand soleil rayonnant. Son ouvrage achevé, Yves le considéra d'un œil critique et décida que ça n'allait pas.

Avec la gomme rose plantée à l'autre bout du crayon magique, il commença à effacer son dessin. La sonnerie grelotta avant qu'il eût fini, et le dessin resta sur la table, avec la maison sans toit, le père sans tête, la mère sans bras, le chien brouillé. Après il y avait un autre cours. Quand il fut l'heure de rentrer à la maison, les premières bombes de la nouvelle guerre étaient déjà tombées. Yves Treymois retrouva sa maison fumante avec le toit en moins, et sur la pelouse à côté étaient étendus son père sans tête, sa mère sans bras, et son chien avec le poil tout brûlé. Dans le ciel d'octobre rayonnait un très beau soleil jaune citron, un très beau soleil de fin du monde.

Sur le bord de la route

Une araignée grosse comme ça se promenait au beau milieu du couloir. Tout noire, toute velue, et ces pattes qui grouillaient! Un des gosses n'avait pas dû fermer la porte, évidemment. Elle se baladait dans le couloir de la maison, il l'avait vue tout de suite en sortant des cabinets, la chiasse, il était encore en train de se reboutonner.

Venimeuse. Elle était sûrement venimeuse, cette saloperie. Tout doucement, en ne la quittant pas des yeux, il avait reculé d'un pas, de deux, de trois, jusqu'à ce que son dos heurte la paroi rugueuse du mur du fond. Il avait tâtonné derrière lui — surtout ne pas la perdre de vue! — et ses doigts s'étaient refermés sur un gros manche rassurant. La pelle. Il l'avait empoignée des deux mains, l'avait levée lentement en avançant vers l'araignée. A l'intérieur de sa tête : *tu vas voir, sale bête, tu vas voir...* Mais à l'extérieur pas de bruit, surtout pas de bruit, qu'elle ne prenne pas peur, qu'elle ne foute pas le camp ou, pis encore, qu'elle ne se précipite pas brusquement sur lui pour lui planter ses crochets empoisonnés dans le pied.

A un mètre, han! Et deux fois, et trois, et quatre,

et cinq, et dix. A la place de l'araignée, il n'était plus resté qu'une grosse tache, comme une grosse tache d'encre noire, ou alors une grosse merde molle sur laquelle on a marché. Avec des filets rouge sombre dedans, et jaunes. Répugnant, vraiment répugnant. Ça l'avait mis en sueur, sale bête, et il avait senti que ses boyaux recommençaient à se tordre dans son ventre. Le bruit de la pelle sur l'assise en béton de la maison avait fait sortir Innuès de la cuisine, où elle faisait quelque chose, ou plus probablement rien. Qu'est-ce que c'était, Juse? Qu'est-ce que tu as fait? Toujours son air hébété, et son gros ventre en avant, avec les mains croisées dessus. Tu vois pas? Une araignée. Une saleté d'araignée grosse comme mon poing qui se baladait dans le couloir. Heureusement que je l'ai vue, encore! Sinon on aurait pu la trouver dans notre lit, ce soir...

Innuès avait porté la main à sa bouche, ses yeux s'étaient fixés sur la tache noire, tentaculaire, qui maculait le béton gris. Eh bien, qu'est-ce que tu attends, Seigneur Deuh? Prends une serpillière, de la flotte, et balaie-moi cette cochonnerie... Ça va pas rester là toute la sainte journée!

Il avait grimacé comme une nouvelle crampe tordait ses intestins. Sur le seuil de la porte, Flurual et Donnua le regardaient, yeux ronds. Il ne savait pas depuis combien de temps ils étaient là. Avant de retourner aux chiottes, il avait quand même pris le temps de les engueuler à cause de la porte ouverte.

Du dehors, arrivait le grondement incessant de la route.

Le soir, ils ont regardé la télévision.

Tu viens? avait appelé Innuès, j'ai ouvert le poste.

Lui regardait dehors, appuyé contre la fenêtre, fumant un long cigaréol d'attab.

Ses yeux suivaient machinalement le défilement des chars sur la route, un véhicule après l'autre, à mesure qu'ils entraient et sortaient d'un certain champ de vision arbitrairement délimité. Mais il ne les voyait pas vraiment.

Qu'est-ce que tu dis? a-t-il grogné.

Mais Innuès s'était laissé gagner par l'hypnotisme de l'écran lumineux, où bougeaient des images pâles sur fond de musique tonitruante.

Juse est venu s'asseoir près d'Innuès, son bras passé autour des épaules de sa femme, sur l'unique canapé de la maison. Les gosses étaient autour d'eux, Maijun serrée contre le gros ventre d'Innuès, Marcol dans les jambes de son père, Donnua assise en tailleur devant l'écran, trop près mais personne ne lui disait rien, Flurual sur une chaise, à droite de Juse. Ils ont regardé le film, n'importe quel film, sûrement une production djuhess doublée en portijan, un film avec des couleurs criardes, avec de l'action, des paysages exotiques, de la bagarre, de la bagarre.

Le cigare de Juse sentait mauvais, il puait, et la fumée, bleutée dans la lumière oscillante de l'écran, montait par bouffées et dérivait patiemment vers la fenêtre unique de l'unique salle commune, dans l'air pesant du soir.

Après le film (Maijun a dû s'endormir contre le gros ventre pointu de sa mère, un pouce dans sa bouche et une main dans ses cheveux entortillés), il y a eu communiqué du gouvernement, comme chaque soir. *Sur le front de la Ruée vers l'Ouest, c'est treize kilomètres de route qui ont été aujourd'hui encore...* Mais Juse s'était levé et, d'un geste décisif, il avait coupé le poste.

Tandis que Innuès allait coucher les enfants, il

s'était accoudé à nouveau sur l'appui de la fenêtre donnant sur la route. Ses maux de ventre s'étaient provisoirement apaisés. Il faisait chaud et lourd, il transpirait, il aurait bien voulu boire quelque chose de frais, mais quoi? Pas cette eau tiède qui coulait en filet du robinet et provenait de la grosse canalisation en fonte qui court en bas du remblai, chauffée à blanc durant les longues heures diurnes. Et le frigo ne marchait plus depuis la semaine dernière. Ou la semaine d'avant.

Tant pis.

Sur la route, le défilement monotone des chars et des camions continuait. Il n'arrêtait jamais. Il n'arrête jamais, et Juse peut rester des heures et des heures, à n'importe quel moment de la journée ou de la nuit, à regarder sans la voir la lente ruée vers l'ouest des véhicules blindés frappés du cercle bleu piqué de quatre étoiles d'or, des véhicules cahotants chargés de familles harassées. Des heures et des heures, au plus chaud de la journée, ou bien comme maintenant, à la nuit tombée : la route passe à une vingtaine de mètres de la maison, au sommet du remblai qui peut faire six ou sept mètres de haut; la maison est donc moins haute que la route qui paraît l'écraser de toute sa masse rectiligne sans fin; la nuit, la silhouette sombre des chars et des camions se découpe sur le ciel clair ébouillanté d'étoiles. C'est fascinant. *Rouinhinhinhin...* font les chenilles sur l'asphalte déjà fendillé. C'est un bruit qui endort.

La tête de Juse chute, paraît se détacher de son corps pour tomber dans un gouffre moite où tourbillonne le sang bouillonnant des hémorragies variqueuses du vertige. Il faut aller se coucher. Demain... Eh bien, quoi, demain?

Il se détache avec peine de la fenêtre, de la course

pesante des véhicules trapus contre le ciel, du bruit lancinant des ongles de métal sur la route. Mais, à peine étouffé, le bruit le suit dans la chambre unique où les couchettes superposées sont pleines d'enfants endormis, dont les silhouettes vagues gonflent les draps dans la lumière pâle de la nuit. Innuès ne dort pas encore, elle ne s'endort jamais avant qu'il se soit glissé à côté d'elle sur le sommier étroit aux ressorts grinçants.

Debout, il défait sa chemise, déboutonne son pantalon, fait glisser son slip sur ses cuisses. Un petit tas par terre, sur le plancher de la chambre, et puis lui sur le lit qui grince, lui nu sur le lit sans couverture et au drap de dessus rabattu à cause de la moiteur de l'air, lui contre Innuès dont la chemise de nuit blanche se détache dans l'ombre, comme un suaïre moulant une forme impalpable.

Qu'est-ce que tu faisais, Juse?

Toujours la même question imbécile, alors il ne prend même pas la peine de répondre et il se retourne sur le côté, le dos vers Innuès dont la main s'appuie sur la hanche de son mari.

Parfois, parfois, quand l'envie lui brûle le sexe après avoir rôdé toute la journée entre sa tête et ses entrailles, il saisit Innuès par la nuque, lui ouvre la vulve d'une rapide manipulation de ses doigts, s'enfonce en elle en écrasant son gros ventre de sept mois, et se libère de son envie en grognant, après un bref va-et-vient dans l'étui humide. Mon Juse, mon Juse... soupire alors Innuès en caressant son visage en sueur.

Parfois, oui, parfois. Encore. Mais pas ce soir.

Ce soir il fait trop chaud, il est trop fatigué, et Innuès, Innuès... Seigneur Deuh!

Il met longtemps à s'endormir, les chenilles des

chars font *Rouinhinhin* sur la route, il fait quelques cauchemars dont il ne se souvient pas clairement à son réveil, et lorsqu'il passe dans le couloir pour aller pisser, il voit que sur le ciment la tache de l'araignée écrasée est encore visible, elle ressemble même à une figure de profil au grand sourire ricanant.

Sur la plaine immense qui ne bute que loin à l'est sur l'océan, loin au sud sur le désert, loin au nord sur les plateaux arides du Suertal et loin à l'ouest sur la forêt sans fin, la ville avait mis des siècles à croître sans mesure, à pourrir, à crouler et à croître encore, selon ces lois secrètes de l'arbitraire qui se mesurent à l'aune du hasard et de la nécessité.

Grossièrement, la ville aujourd'hui se présente comme une série de cercles concentriques emboîtés, des cercles ovalisés, hérissés d'aspérités et creusés d'entonnoirs. Au centre se blottit la ville historique, celle des conquérants (ou de leurs descendants), dont les palais et les temples ont été transformés en musées et dont les petites ruelles où s'entassaient des maisons biscornues qu'on a laissées aller à la dérive sont occupées par une faune hétéroclite discrètement surveillée par les services de police : artistes, artisans, clochards, réfugiés ou contestataires peu dangereux; cette partie de la ville reçoit périodiquement un afflux de touristes qui s'enchantent de son pittoresque.

Autour des quartiers historiques s'est créé le quartier des affaires et du commerce : grands magasins, boutiques de luxe, mais surtout bureaux des entreprises privées qui souvent occupent des buildings entiers, construits à la fin du siècle dernier pour l'habitat de la bourgeoisie petite et moyenne, mais rendus

maintenant au secteur tertiaire; cette partie de la ville est propre, animée, bruyante.

Le troisième cercle est constitué par le damier des usines et des cités-dortoirs rectilignes, où habitent les masses importantes de la classe ouvrière, venant souvent de la petite bourgeoisie prolétarisée chassée du deuxième cercle. Et greffé pour ainsi dire sur cet anneau, s'est développé le quatrième cercle : les bidonvilles, les taudis, l'entrelacs lépreux des camps de résidence temporaire, les terrains vagues où s'entassent tentes, roulottes, carcasses de voitures habitées, cabanons montés avec des matériaux de récupération; dans cette zone, appelée familièrement le *faveulh*, où la population augmente sans cesse mais dont les limites géographiques sont plus délimitées qu'il n'y paraît, se rencontrent deux courants de population contraires : les chômeurs, expulsés du troisième cercle, et les migrants des campagnes avoisinantes, poussés par la misère et la désertification des sols, attirés par le mirage brillant de la ville, et qui viennent s'échouer sur cette frange mouvante. Le quatrième cercle est le cercle des sans-espoirs, c'est le domaine de la misère, où fermente la lie de la terre.

Le cinquième cercle est constitué par un mince anneau où se déploient les casernements et les terrains de manœuvres des milices urbaines et de l'armée. L'armée et les milices gardent constamment leurs armes braquées sur les troisième et quatrième cercles, d'où viennent parfois les saccages, les émeutes, les révoltes, souvent féroces, mais jusqu'ici toujours maîtrisés. Et c'est aussi dans les ruelles sordides du *faveulh* que l'armée recrute ses mercenaires, et les colons pour la Ruée vers l'Ouest.

Le sixième cercle enfin n'est pas à proprement parler un cercle; il n'est pas constitué de tissu urbain

solide et cohérent, mais d'un semis lâchement répandu sur un paysage rural riche gagné sur le sol ingrat du continent austral à force de travaux gigantesques et continuels — terrassements, reboisements, adductions d'eau (barrages et canaux d'irrigation), bref, la création d'une écologie artificielle. Ce cercle pointilliste est celui de la classe dominante, de ceux qui de loin donnent l'impulsion aux affaires brassées dans le deuxième cercle, qui emploient les ouvriers du troisième cercle et commandent à l'armée, qui les isole du reste de la ville. Mais cette grande bourgeoisie a gardé des racines rurales, et les grandes propriétés qu'elle occupe et gère (on les appelle les *laoutifund-jelos*) fournissent au reste de la ville la plus grande partie de sa consommation agricole. Les paysans indépendants, rejetés au-delà du sixième cercle, sont en voie de disparition. Chaque *louatifoundjelen* emploie de deux à cinq mille *pjuun* (des paysans ayant dû vendre ou abandonner leur terre), une population de quasi-esclaves, très fluctuante.

Au total, la ville compte environ cinquante millions d'habitants.

Juse est sorti de la maison. Il est en tricot de corps, il abrite son crâne sous un chapeau de paille à large bord. Dès le matin, le soleil tape fort. Et c'est le matin. Quel matin? Un matin, n'importe quel matin. Maintenant il ne compte plus. Autrefois, c'était « le deuxième jour », « le cinquième jour », et puis « la première semaine », la deuxième, la troisième semaine. Maintenant il ne calcule plus. Mais y a-t-il si longtemps que Juse et sa famille sont sur le bord de la route? Probablement pas plus de deux mois. Mais c'est suffi-

sant pour ne plus compter. Ici il n'y a pas de dimanche pour rythmer les semaines, ici il n'y a rien, et tous les jours se ressemblent. Innuès saurait peut-être, elle qui filtre le temps qui passe à travers l'enflure de son ventre et la croissance du bébé, dedans. Mais pourquoi lui demander?

Juse marche de long en large dans le jardin, parfois il se baisse, regarde, a un mouvement de la main vers la terre, mais ses doigts ne touchent jamais le sol et il se relève lentement, et il continue, en long, en large, sous le soleil.

Le jardin, c'est un rectangle de cent cinquante mètres carrés derrière la maison, qu'il a clôturé de vieux fil de fer barbelé attaché à des piquets coupés sur des petits arbres en bordure de la forêt. La forêt commence immédiatement derrière le jardin, à vingt mètres de la maison. Elle est immense et sombre, on dit que les plus hauts arbres atteignent cinquante mètres de haut, ou même cent mètres, c'est de là que viennent les bruits, les cris des bêtes. Le *tchriiipp-tchriiipp-tchriiipp!* des singes hurleurs, le *Rrrrrrouh...* du toucan, les jacasseries continues des oiseaux. Mais ces bêtes, on ne les voit jamais. Ou alors il faut s'enfoncer dans la forêt, dans sa moiteur verte, et à ce moment-là tous les cris se taisent; on peut parfois saisir du coin de l'œil un mouvement furtif sur les branches basses, le temps d'un coup de fusil le plus souvent inutile. Mais on ne va pas souvent dans la forêt. Elle est là pourtant, elle pèse de tout son poids sur la trouée qui a été taillée dans son ventre, le remblai avec la route à son sommet, et l'alignement des parcelles de deux cents mètres carrés de chaque côté. Elle pèse, elle pèse, comme si elle voulait se refermer sur cette saignée. Et peut-être bien qu'un jour, ou plutôt une nuit... Mais il ne faut pas se faire des idées pareilles.

Une fois débarqué, Juse avait immédiatement semé toutes les graines et mis en terre tous les plans gracieusement délivrés par le gouvernement comme prime d'aménagement aux colons — une prime qui comprenait aussi, évidemment, le terrain tout défriché, la carcasse de la maison toute bâtie et aménagée pour l'essentiel, sans compter les deux cents sesteruidos.

Faire le jardin, ça avait été la fête. Un jardin pour soi, dont on mangerait les produits, dont on vendrait les produits! Il n'y avait pas à s'inquiéter de la saison. Saison sèche, saison des pluies, ça pousse toujours, avait-on dit aux colons. Comme eux étaient arrivés pendant la saison sèche, il n'y avait qu'à arroser, en plus, et c'était tout. Oui, la fête, et le soir du troisième jour, ils en avaient fait une de fête, toute la famille autour de la table, avec les bougies, le gâteau de sprasshal préparé par Innuès, une bouteille de vin précieux emportée avec les maigres bagages, et après, dans le jardin, les feux d'artifice allumés par les enfants, et les chansons dans la nuit claire.

C'était bon, de ce temps-là. On se disait je m'en suis sorti, je suis colon, *caraj!*, on va voir ce qu'on va voir. On pensait *c'est une nouvelle vie*, et on le croyait.

Mais Juse n'avait pas eu le temps de le croire bien longtemps. Il avait semé : les graines de sojal, de maïs, de sprasshal. Il avait planté : les pommes de terre, les tomates, les sjoulanan, les salades. Il avait ajouté de l'engrais donné par le gouvernement, et quand il n'y en avait plus eu, il en avait acheté à la roulante. Il avait arrosé tant qu'il avait pu, mais l'eau était rare, elle était rationnée, chaque parcelle n'avait droit qu'à un quota très réduit par jour, pour le jardin aussi bien que pour la maison, et sa ration dépassée le compteur

se bloquait et il fallait attendre le lendemain. Certains disaient qu'il était facile de trafiquer les compteurs (échelonnés de long de la canalisation principale), mais pour Juse, le compteur, ce n'était qu'un gros cylindre de métal soudé, avec un cadran au-dessus, et il ne voyait pas du tout comment il aurait été possible de le bricoler de quelque manière que ce soit.

Il avait donc semé, planté, engraisé, arrosé. Et il avait attendu, plein d'espoir. Mais l'espoir avait à peine sorti ses petites pousses vertes du sol qu'il s'était aussitôt desséché sur place, sous le soleil torride, dans la gangue dure et épaisse de cette terre craquelée. Comme ici, Seigneur Deuh! Comme ici... Il se baisse, cette fois sa main se referme sur une tige grisâtre où quelques feuilles parcheminées s'étiolent; il tire un peu, la tige s'arrache du sol, deux racines fines comme des fils pendant à son extrémité; ce n'est plus une plante, plus un végétal, c'est juste une brindille sèche, inutile, ce n'est plus rien; il la jette en grommelant quelque chose entre ses dents, et comme il relève les yeux son regard rencontre celui d'Ottelh, son voisin de parcelle côté ouest. Ottelh est lui aussi debout dans son jardin, dix mètres séparent les deux hommes, dix mètres et une double barrière de fil de fer barbelé.

L'un va peut-être dire quelque chose. Ou l'autre. Mais non, personne ne dit rien, juste des regards qui se croisent, s'auscultent, vaguement curieux, vaguement soupçonneux, au total indifférents. Mais c'est qu'il n'y a rien à dire, plus rien à dire, depuis longtemps. Juse et Ottelh vont parfois à la chasse ensemble, dans la forêt, avec quelques autres, pour pas grand-chose. Au retour, ils boivent de la mauvaise bière Djuhess et alors ils parlent un peu, autour d'un feu, des femmes qu'ils ont connues, ou qu'ils

auraient aimé connaître, ou qu'ils feignent d'avoir connues. Et c'est tout.

Juse a fait de la main un salut incertain à Ottelh et son bras est retombé, il s'est retourné vers la forêt. *Tchriiipp-Tchriiipp... Rrrrrrouh... Pïe-pïe-pïe-pïe...* On dit que dans la forêt il y a encore des Indjun, qu'on ne les voit jamais mais qu'ils ont des yeux partout, qu'ils vous guettent à travers les ramures, ils peuvent vous tirer dessus des flèches empoisonnées, la nuit ils peuvent se glisser dans les maisons et vous égorger dans votre lit. On dit. Mais Juse a vu des films sur les Indjun, à la télévision; les Indjun sont de pauvres pouilleux misérables qui vivent dans des huttes sordides, sourient à la caméra de toute leur bouche édentée et s'abrutissent en fumant du guttal. C'est une race en voie de disparition, de toute façon, et les soldats qui ont précédé les colons ont repoussé les derniers Indjun dans la forêt, très loin de la route.

Pour le moment, la forêt est, comme toujours, un mur impénétrable de milliards et de milliards de feuilles vertes qui frissonnent. Quelques mouches bleues au ventre brillant tournoient en vrombissant autour de la tête de Juse, se posent parfois sur le bord de son chapeau, ou ses épaules, ou ses bras. Au-delà de la clôture, sous les fougères qui dardent leurs langues rouillées hors de la gueule verte de la forêt, l'œil exercé de Juse a perçu un mouvement rapide et furtif. C'est un serpent, un de ces longs serpents vert clair qui se confondent avec l'herbe, un serpent dangereux, venimeux, mortel. Juse tape du pied sur le sol craquelé du jardin, il crie fous le camp, saloperie!, lance vers les fougères une motte de terre inutile : le serpent est parti, il est retourné à la forêt.

Juse déteste les serpents, mais il n'en a pas peur. Ou peut-être qu'il en a peur, après tout. Mais quelle

importance? Un serpent, c'est une sale bête dont il faut se garder, qu'il faut s'efforcer de tuer dès qu'on la voit si on ne veut pas qu'elle vous tue.

Deux enfants viennent se jeter contre ses jambes. C'est Marcol, qui poursuit Donnua. Papa! Papa! crie Donnua en s'accrochant à ses cuisses. Seigneur Deuh! laissez-moi tranquille, les mioches... Juse se dégage un peu trop brutalement, tandis que ses yeux errent sur la surface brune de la parcelle est. Si au moins il y avait eu une école où les gosses auraient pu s'occuper, et s'instruire, au lieu de rôder toute la journée, d'être toute la journée dans ses jambes et faire des bêtises. Une école, des écoles... C'était ce qu'on leur avait promis, aux colons. Seulement les écoles, on les attend toujours.

Dans la parcelle est, la fille n'est pas là, ou alors elle est cachée par la maison.

Un son déchirant cisaille le ciel, et Juse a juste le temps de lever la tête pour voir disparaître deux avions à réaction derrière le sommet des arbres. Des avions militaires, deux triangles d'acier, comme des pointes de flèches. Le bruit de leur passage vibre encore dans l'air alors que les deux appareils ont disparu depuis longtemps.

Juse va vers la maison, il la contourne par le flanc est, s'arrête sur le seuil. La petite Maijun est là, elle est assise dans la poussière, nue. Elle joue avec de vieilles boîtes de conserve vides, plusieurs mouches bleues courent sur son corps. Sur la route, la chenille gris-vert avance interminablement vers l'ouest, en geignant. La fille n'est toujours pas visible. Où peut-elle bien être? Sur son lit, en train de se faire... Juse donne un coup de pied rageur à une boîte de conserve qui roule en tintant dans la poussière. Maijun se met à pleurer. Une mouche vibrante se pose sur l'épaule

de Juse, il est debout entre la façade de sa maison et la pente du remblai, exactement sous le soleil, au centre du monde.

La vie de Juse n'a rien été d'autre qu'une série de transplantations qui l'ont mené du Suèrtal à la ville avant que la ville ne le chasse vers la forêt.

Quand Juse avait sept ans, son père Ruj a dû abandonner la ferme du Suèrtal, là-haut, pour se vendre avec toute sa famille comme *pjuan* dans un *laoutifoundjelen*. Puis il y est mort, et puis la mère de Juse est morte à son tour : le travail est dur, dans un *laoutifoundjelen*. Ensuite le patron a dû vendre à son tour, absorbé par un propriétaire plus important, et une partie des *pjuun* a été renvoyée. Juse faisait partie de ceux-là, ainsi qu'un de ses frères, Marcol. Il avait seize ans, à ce moment-là. Heureusement, le nouveau patron avait aussi des usines, et presque tous les *pjuun* mâles ont été engagés comme ouvriers non spécialisés. C'est ainsi que Juse et Marcol se sont retrouvés à la ville, vivant et travaillant dans le troisième cercle. Vivant : dans un grand immeuble délabré et bruyant, au loyer lourd, et au milieu de gens qu'ils ne connaissaient pas. Travaillant : dans une usine chimique puante où ils passaient dix heures par jour à manipuler des produits dangereux, en respirant des vapeurs nocives. Mais ils gagnaient mieux qu'ils n'auraient jamais osé le rêver, même s'ils dépensaient tout à mesure en transport, en traites, en nourriture, en habits, au café, au cinéma ou avec les femmes des maisons réservées. Et puis ils étaient libres, libres, même si la liberté ne se comptait qu'en quelques heures poussives, le samedi soir et le dimanche après-midi.

Marcol est mort d'un accident du travail, à l'usine, il avait vingt ans, Juse dix-huit. Juse se retrouvait seul car depuis le déplacement à la ville il n'avait plus eu de nouvelles de son second frère ni de ses sœurs. C'est alors qu'il a rencontré Innuès, fille d'un ouvrier de l'usine chimique et ouvrière elle-même. Elle avait un peu plus de quinze ans. Ils se sont mariés au bout de six mois de fréquentation parce que Innuès était tombée enceinte. Mais l'enfant, une fille nommée Oulenda, est morte trois jours après sa naissance. Ensuite il y a eu une autre fille, Thessa. A ce moment-là, Juse avait vingt ans, il a dû partir pour faire ses deux ans d'armée. Là-bas, dans la montagne derrière le Suèrtal, dans un poste frontière où il ne s'est jamais rien passé de grave.

A son retour, il n'a pas pu retrouver du travail : on n'embauchait plus à l'usine chimique, ni dans d'autres usines chimiques, ni dans la sidérurgie, ni dans le bâtiment, ni dans rien, nulle part, à cause de l'automatisation, des concentrations, de la récession, de choses comme ça. Innuès est tombée encore enceinte et elle a été malade après son accouchement. Le bébé, un garçon cette fois, est mort au bout de deux mois. A cause de sa maladie, Innuès avait dû quitter son travail (elle n'était plus à l'usine chimique mais dans l'alimentation), et n'en avait pas retrouvé. Au bout de six mois, ils ont dû partir de l'immeuble et se sont retrouvés dans le quatrième cercle, le *Faveulh*.

Ils y sont restés dix ans, vivant comme les gens vivent dans le *Faveulh*. Juse est allé plusieurs fois en prison. Une autre fille est née, Outtal, et puis une autre, Flurual, puis un garçon, Marcol, et puis encore une fille, Donnua, et encore une fille, Tatta, et encore une fille, Maijun. Ça n'allait pas très bien pour Juse

et pour Innuès. La vie n'est pas une vie, dans le *Faveulh*. L'aînée des enfants, Thessa, se prostituait déjà, à treize ans, pour rapporter un peu d'argent au foyer. Juse l'avait peut-être poussée à le faire, ou en tout cas il acceptait.

Enfin il y a eu l'ouverture de la route, la conquête de la Nouvelle Frontière, la Ruée vers l'Ouest. On demandait des colons pour s'établir dans les terres vierges. Aller là-bas, c'était échapper à la misère, c'était vivre enfin. Juse s'est mis sur les listes, il a attendu six mois, et ils sont partis. L'avant-dernière fille, Tatta, est morte à deux ans et demi, juste avant le départ. Thessa, elle, n'a pas voulu quitter le *Faveulh*, qui faisait partie d'elle. Alors Juse s'est embarqué dans le camion militaire avec Innuès et les cinq enfants restants, plus quelques bricoles. Le voyage a duré onze jours. Pénible, pénible. Mais le soir du onzième jour, ils étaient rendus, ils étaient *chez eux* : deux cents mètres carrés de terrain, une petite maison, dans la parcelle numéro 48.537, au kilomètre 4.211 de la route.

Juse a trente-quatre ans, sa nouvelle vie commence.

Peu de jours après la fête de l'installation, après les semailles et les plantations qui ne donneraient rien, il y a eu un drame. Ça s'est passé une semaine après leur arrivée, une semaine ou dix jours, quelque chose comme ça.

Outtal était montée sur le remblai, elle était allée regarder de près le défilé des chars et des camions. Elle faisait ça plusieurs heures par jour, elle était curieuse, ou désœuvrée, elle allait avoir dix ans dans quelques semaines, elle était déjà coquette, délurée,

un œil bien noir, une bouche bien rouge, les lourds cheveux noirs nattés, elle s'amusait peut-être déjà à faire de l'œil aux soldats, c'était la préférée de Juse.

Juse était en bas, dans le jardin. A ce moment-là, les minuscules pousses vertes sortaient de la terre pas encore craquelée et desséchée, il y avait de l'espoir. Juse arrosait. Il n'a pas entendu le grincement des freins ni les premières clameurs : il y a tant de bruits, sur la route. Il n'a levé l'œil que lorsque plusieurs colons ont dévalé le remblai vers lui, en criant. C'étaient des gens fraîchement sortis du *Faveulh*, qui allaient prendre possession de leur parcelle, plus loin sur le bord de la route.

Monsieur! Monsieur! Venez vite... Il y a eu un accident. Ce doit être un enfant de chez vous.

Un accident? Un enfant de chez vous? Au début, Juse n'a pas compris. Et puis il a aperçu, en haut du remblai, deux hommes qui portaient une petite forme en robe rouge. Il a lâché le tuyau d'arrosage et l'eau s'est répandu sur la terre menteuse, il a escaladé le remblai en courant et il a arraché la forme rouge à ceux qui la portaient. C'était Outtal. Elle était morte, bien sûr : il n'y avait qu'à voir la façon dont ses membres pendaient, il n'y avait qu'à sentir le poids lourd au bout de ses bras. Mais elle n'était pas abîmée, il y avait juste un peu de sang rouge comme sa robe rouge qui roulait paresseusement le long de ses cuisses.

C'est ta fille? a demandé inutilement le chauffeur du camion qui s'était arrêté sur le bas-côté de la route. Elle s'est précipitée sous mes roues... J'ai freiné tout de suite mais...

Il a écarté les bras d'impuissance, c'était un jeune soldat au crâne rasé et au visage rond. A trois mètres, les chars passaient, imprimant dans le goudron bouil-

lant de la route la frise abstraite de leurs chenilles. Odeur de métal cuit, de kérosène, d'huile frite, de caoutchouc brûlé.

Juse n'a rien répondu, le corps d'Outtal pesait dans ses bras comme du ciment. Sa jupe rouge, sa bouche rouge grande ouverte, un peu, si peu de sang rouge qui venait de quelque part en haut de ses cuisses et coulait en minces filets vermeils autour de ses jambes. Juse est redescendu lentement du remblai, il a croisé ceux qui étaient venus le prévenir et qui remontaient. Innuès est sortie de la maison. Là-haut, le camion redémarrait.

C'est Outtal, a dit Juse.

Innuès a crié, elle est tombée à genoux, elle se frappait la poitrine, elle joignait ses mains et les levait au ciel, elle faisait des signes de croix, elle répétait Seigneur Deuh, Seigneur Deuh, ayez pitié de nous.

Les autres enfants étaient autour, ils regardaient. Les mouches tournaient autour du groupe, se mettaient sur le bord des yeux vides d'Outtal. Là-haut, les chars grondaient dans la chaleur vibrante, fer de lance de la Ruée vers l'Ouest. Au bout d'un moment Juse est rentré et il est allé coucher Outtal sur leur lit. Innuès, sur ses talons, gémissait toujours. Il s'est agenouillé devant le lit et a fait intérieurement une courte prière pour recommander à Deuh l'âme de la petite Outtal. Il aurait peut-être aimé pleurer mais il ne le pouvait pas, il y avait quelque chose de bloqué à l'intérieur de lui, qui l'en empêchait.

Il a fait sortir les gosses, leur a dit d'aller jouer. Elle est morte, Outtal?, a demandé Marcol. Sortez, les enfants, sortez... Pendant qu'Innuès psalmodiait des prières au pied du lit, il les a poussés dehors et est resté sur le seuil un moment. Il ne pensait à rien. Contre la barrière de la parcelle est, une fille appuyée

à un piquet l'a regardé, un sourire mou et humide aux lèvres. Il l'avait déjà vue plusieurs fois, une grande fille plutôt forte, à l'allure nonchalante, aux cheveux bouclés rouges comme du cuivre, et qui portait toujours des robes au ras du cul. Juse a sorti un cigaréol de sa poche et l'a allumé. La fille est rentrée dans sa maison, en roulant des hanches.

Ils ont veillé Outtal toute la nuit, avec quatre bougies autour du corps. Jamais Innuès n'avait pleuré autant, et pourtant elle avait déjà perdu quatre enfants en bas âge, de maladies diverses. A la fin Juse a même dû lui dire de se taire, *de se taire!*, Seigneur Deuh. Innuès voulait un padron pour bénir la petite, elle voulait mettre le corps deux jours dans une église avant de l'ensevelir en terre consacrée. Mais où trouver un padron? Et où trouver une église, et un cimetière? On leur avait bien dit qu'il y aurait des églises... On le leur avait promis, eh oui. Mais il n'y avait pas d'église. Alors ils ont fait comme ils ont pu. Ottelh est venu aider Juse à creuser une tombe au bout du jardin, dans un angle. Ils ont déposé Outtal dans le trou, enveloppée du drap un peu taché de sang sur lequel elle avait reposé. Les pelletées de terre par-dessus, une croix faite de deux planches clouées, et son nom peint sur le bois, en noir. Et voilà.

Et voilà.

Une fois, un Indjan est venu dans la parcelle de Juse, dans la maison de Juse. *Un Indjan!* Juse l'avait vu en premier, par l'étroite meurtrière qui sert de fenêtre aux chiottes et donne sur l'arrière de la maison. C'était le matin, Juse était levé depuis au moins une heure, il avait avalé un grand bol de café noir et

la chiasse avait déjà tordu ses boyaux. Cette saloperie d'eau tiédasse, ou alors les conserves.

L'Indjan était debout dans le jardin, immobile, il avait l'air d'observer le sol craquelé, comme s'il avait pu lire dans le dessin des fissures quelque message crypté. D'abord, Juse avait eu peur. Tout ce qu'on disait sur les Indjun! Mais tout compte fait, celui-ci ne paraissait pas très redoutable. Il paraissait plutôt vieux, il n'avait pas l'air de porter d'armes, et puis il était seul. A moins que derrière le rideau d'arbres...

Juse était resté une demi-heure, ou plus, embusqué derrière la fenêtre des cabinets, à observer l'Indjan. Innuès était venue le rejoindre, elle s'était plaquée contre lui, son gros ventre contre ses fesses, sa main accrochée à son bras. Et si tu allais sur la route faire signe à des soldats? Juse avait haussé les épaules. Chercher des soldats... Pour ce vieil Indjan! Le cas échéant, il saurait lui faire son affaire, tout seul. Il savait tirer, non? Les gosses étaient tout excités. Un Indjan! Un Indjan! Finalement Juse était aller décrocher son fusil (ce n'était qu'une vieille carabine 22 à un seul coup), il avait mis une cartouche dans la culasse et était sorti par la porte de derrière.

L'Indjan l'avait fixé un moment, avait fait des gestes avec ses bras, vers sa poitrine, vers Juse, vers le ciel. Il portait un turban de couleur indéfinissable autour du front, mais à part ça il était nu, sauf que son sexe était enfilé dans une sorte d'étui retenu à la taille par une cordelette. Ces sauvages! Il avait aussi des colliers autour du cou, et quelque chose qui devait être une gourde pendue à une courroie derrière son épaule droite.

Quand Juse s'était approché, l'Indjan avait parlé, en refaisant les mêmes gestes : sa poitrine, Juse,

le ciel. Mais Juse ne comprenait rien. Je ne comprends pas ce que tu dis, mon vieux, avait-il grogné. Ou quelque chose d'approchant. Innuès et les enfants étaient venus le rejoindre. L'Indjan ne semblait décidément pas constituer une bien grande menace. Juse avait entendu les filles ricaner à cause de l'étui du sexe. Il les avait menacées d'une taloche. Qu'est-ce que tu veux? avait-il demandé à l'Indjan. L'Indjan était sorti de son immobilité et s'était mis à arpenter le jardin. Il avait encore fait des gestes, montrant le sol, et puis le ciel, et puis la forêt, et puis Juse, et puis la route où passaient les camions et les chars. Il avait encore parlé, répétant souvent les mêmes mots, quelque chose comme *Taga ona nagla tapui*, mais, bien sûr, il était impossible de savoir ce qu'il pouvait bien vouloir dire.

Le manège avait duré jusque près de midi, et les voisins des deux parcelles mitoyennes avaient fini par venir s'aligner en rang le long des clôtures pour voir l'Indjan. Côté est vivaient des gens à qui Juse ne parlait jamais (allez savoir pourquoi!), un couple taciturne et noueux, assez âgé, la fille aux jupes trop courtes et à la poitrine phénoménale, et un garçon moustachu d'une vingtaine d'années qui pouvait être son frère ou son mari, Juse aurait bien aimé le savoir. Côté ouest, c'était Ottelh, avec ses six enfants dont l'aîné, un garçon, avait dans les quinze ans; Ottelh avait perdu sa femme depuis plusieurs années, il ne s'était pas remarié et il élevait tout ça on se demandait bien comment. Il avait proposé à Juse de l'aider à flanquer l'Indjan dehors, mais Juse avait refusé, il n'y avait pas de raison, l'Indjan ne faisait rien de mal. Tu sais, les Indjun, ça n'attire rien que des ennuis, avait prévenu Ottelh. Tu aurais intérêt à t'en débarrasser avant ce soir, en tout cas. Parce que

s'il est encore là cette nuit, tchac... Et il avait passé d'une manière significative son pouce en travers de sa gorge.

Pourtant l'Indjan était resté deux jours et n'avait fait de mal à personne.

Le premier jour, il était demeuré dans le jardin, à observer, à parler à la terre, à l'atmosphère, aux arbres, aux oiseaux. Juse avait fini par ne plus faire attention à lui. L'Indjan faisait partie du paysage, c'était un peu comme s'il avait toujours été là. Il avait bu plusieurs fois une gorgée du liquide contenu dans sa calebasse, et Juse l'avait vu une fois retirer l'étui de corne où était enfilé son sexe pour pisser contre la lisière de la forêt.

Le soir, alors que toute la famille était réunie autour de la table pour manger (des galettes de manioc et une boîte de haricots en conserve avec quelques morceaux de lard dedans), Juse avait vu Innuès se raidir et ses yeux devenir fixes alors qu'elle regardait quelque chose derrière son dos. Il est là, avait-elle soufflé, tandis que son bras se tendait par-dessus la table et que ses doigts venaient se crisper sur le poignet de Juse.

Il s'était retourné, les joues gonflées par une grosse bouchée de haricots au lard (Juse mangeait vite pour en avoir plus), et il avait vu l'Indjan debout sur le seuil de la salle de séjour, qui les regardait. Il était entré dans la maison sans bruit. Dans la faible lumière jaune de l'unique ampoule du plafond, l'Indjan était comme une apparition fantomatique, une statue un peu effrayante. Il doit avoir faim, avait dit Juse au bout d'un moment; il n'a rien mangé de la journée... Il lui avait fait signe d'approcher et lui avait tendu la moitié d'une galette de manioc. L'Indjan avait encore fait des gestes, il avait prononcé

quelques phrases incompréhensibles et avait saisi la galette. Il était maintenant tout près de la table, il mangeait, et l'étui corné qui emprisonnait son pénis cognait parfois contre le rebord de la table. Juse en était gêné pour Innuès, mais Innuès ne regardait plus l'Indjan, elle finissait son repas les yeux baissés.

L'Indjan était un homme de petite taille, plus petit que Juse qui pourtant n'était pas grand. Son corps était trapu, épais, comme grassex (mais sa peau devait être frottée d'une huile protectrice), et son visage était strié d'un réseau compliqué de rides très fines qui soulignaient ses principaux muscles faciaux, organisant ses traits en une architecture solide et nerveuse; mais en réalité l'Indjan ne devait pas être très âgé, pas plus âgé sans doute que Juse lui-même; et ses dents étaient saines, fortes et blanches; il n'en manquait aucune, contrairement aux Indjun édentés qu'on voyait à la télévision.

L'Indjan a mangé une deuxième galette (Juse n'allait tout de même pas lui donner des haricots!), et pour remercier sans doute il a tendu saalebasse à Juse. Juse l'a prise, a reniflé. Ça sentait fort et aigre. Il a hésité, a essuyé le bord humide du goulot avec le bord effrangé de sa manche de chemise, a avalé avec précaution une petite gorgée de liquide. C'était horrible : tiède, piquant, fermenté, épais — horrible. Il a craché par terre et a bu tout de suite la moitié d'une boîte de bière, mais sa langue et son palais ont continué à le piquer pendant un moment encore. Il a regardé l'Indjan l'air mauvais et lui a rendu brutalement sa gourde. Tu n'aurais pas dû. Tu aurais pu t'empoisonner..., a soufflé Innuès. Oh! ça va..., a grommelé Juse.

Après le repas ils sont allés à la télévision. Il y

avait un film djuhess, une histoire de gangsters qui se déroulait dans une grande ville djuhess, nocturne et mouillée. Il y avait de belles femmes blondes en vêtements moulants avec des écharpes de fourrure blanche, des hommes au visage dur, vêtus de costumes stricts et portant des chapeaux au bord rabattu sur leurs yeux, des intérieurs de maisons incroyablement riches, des poursuites en voitures avec le bruit des pneus miaulant sur l'asphalte, le tactactac des mitraillettes et le sang bien rouge qui auréolait soudain le plastron blanc des chemises. A la surprise de Juse, l'Indjan était venu s'asseoir par terre tout près de la télévision, à côté de Donnua, et avait regardé le film jusqu'au bout, immobile comme une statue de bois sombre. Après le film il y avait le communiqué du gouvernement et quelques scènes documentaires de la Ruée vers l'Ouest : les chars qui tiraient au canon sur un ennemi invisible, des bûcherons qui s'attaquaient à la scie mécanique à des troncs gros comme une maison, de grands arbres qui s'abattaient dans un poudrolement d'étincelles vertes. Juse s'était levé et avait voulu éteindre, mais l'Indjan l'avait retenu par la manche et avait parlé avec vivacité dans sa langue incompréhensible. Il avait aussi fait des gestes, montrant Juse, la télévision, puis faisant tourner sa main devant son visage, sa poitrine et son ventre. Mais Juse avait quand même fermé le poste avant la fin des informations et avait envoyé sa femme et ses gosses se coucher. Lui, il était allé s'accouder à la fenêtre de devant, pour fumer un cigaréol en regardant passer les camions et les chars.

A sa surprise, l'Indjan était venu près de lui. Avec des gestes, il lui avait demandé un cigaréol et Juse en soupirant lui en avait donné un. Après, l'Indjan avait fumé en regardant vers la route, son profil

aplati sculpté durement par la lune à son plein. A moins d'un mètre de lui, Juse avait pu sentir son odeur, une odeur pas vraiment désagréable, plutôt douceâtre, une odeur d'herbes cuites ou de décoction de plantes.

Puis Juse était allé se coucher, et il avait fait signe à l'Indjan qu'il pouvait dormir sur le canapé de la grande pièce, devant la télévision. L'Indjan avait montré la télévision, comme s'il avait voulu que Juse l'allume encore. Juse avait haussé les épaules et avait gagné sa chambre, où Innuès l'attendait. Qu'est-ce qu'il fait? avait-elle murmuré tandis que son mari se déshabillait. Mais rien... il va dormir. Que veux-tu qu'il fasse? Juse, j'ai peur; on ne devrait pas le laisser là. Écoute, fous-moi la paix avec cet Indjan, il n'est pas plus dangereux qu'un vuacan. Mais Juse... Et ainsi de suite pendant un moment. Sur les injonctions d'Innuès, Juse était quand même allé tirer le verrou de la porte. Dans la nuit, il avait fait un cauchemar. L'Indjan se penchait sur lui, son corps était enduit de peinture rouge, ou alors c'étaient des traces de sang, comme sur les gangsters dans le film, et il lui disait en portijan « viens voir, ils ont coupé tous les arbres ». En même temps il brandissait un couteau, lui aussi rouge de sang. Juse pensait désespérément « mais pourtant j'ai bien fermé la porte! », alors que le couteau s'abaissait vers sa poitrine. Il s'était réveillé en sursaut alors que la pointe froide du couteau le touchait, il était en sueur, la chambre était moite et tranquille, il n'y avait pas d'Indjan, Innuès ronflait pesamment dans l'oreiller. Quelque chose de froid sinuait pourtant sur sa poitrine, c'était une bestiole longue et rampante, un ver ou un scolopendre, qui s'était détaché du plafond et était tombé sur lui. Juse l'avait prise entre le pouce et l'index et l'avait jetée

nerveusement par terre. La vague bruissante du trafic sur la route parvenait jusqu'à lui, lancinante et monotone, il avait été long, cette fois, à se rendormir.

Le lendemain avait été à peu près semblable au jour précédent, l'Indjan avait rôdé dans le jardin, avait mangé parcimonieusement ce que Juse avait soustrait pour lui aux repas familiaux, et parfois il faisait des gestes, montrant le ciel, les arbres, la terre, les chars sur la route, et Juse, et lui. Juse avait essuyé les plaisanteries périodiques d'Ottelh, « Eh bien, tu l'as adopté? Fais gaffe, tu vas bientôt voir arriver toute sa tribu... Dis donc, tu sais que chez eux ils partagent leurs femmes, alors faudrait voir, à faire pareil! » et autres réflexions du même genre.

Le soir, l'Indjan avait encore regardé la télévision. Il semblait passionné, et avait fait un grand discours pour Juse après avoir regardé un film sur un conflit entre des éleveurs de moutons et des éleveurs de bovidés. Juse était allé se coucher, laissant l'Indjan debout dans la pièce, devant le poste éteint.

Le lendemain, il n'était plus là.

Il ne reparut jamais. Juse n'avait même jamais eu la curiosité de chercher à savoir son nom. Il ne décoléra pas pendant plusieurs jours et les gosses furent infernaux : l'Indjan avait emporté la télévision.

Il y avait cette fille, de l'autre côté de la barrière qui séparait sa parcelle de la parcelle est. Cette fille, Seigneur Deuh! Cette fille... Elle ne semblait jamais rien faire de la journée, elle restait juste là à traîner dans son jardin, la poitrine ballottante et les fesses chaloupées moulées dans sa jupe trop courte. Ou

alors elle s'appuyait contre un piquet de la barrière et regardait Juse de biais en mâchant de la gomme-bulle qui gonflait devant sa bouche, rose, irisée, et claquait comme un petit coup de fouet; mais quand Juse s'approchait d'elle pour lui parler, elle se détournait et allait se cacher de l'autre côté de la maison.

Bonjour! Essayait-il de lier conversation qu'elle ouvrait sa bouche rouge et gourmande sur un sourire un peu stupide et se débinait aussitôt. Je m'appelle Juse, et toi? Il lui parlait, mais rien n'y faisait : la fille foutait immanquablement le camp dès qu'il faisait mine d'approcher. Il n'avait pas la peste, tout de même! Pourquoi est-ce que cette salope jouait ainsi les vierges Marie effarouchées avec lui? Elle avait peur qu'il la viole à travers les barbelés? Vierge Marie mon cul! Il était sûr qu'elle y avait déjà goûté, à sa ration de coups de queue — et plus souvent qu'à son tour, même. Il n'y avait qu'à voir la façon dont elle marchait, dont elle tortillait du croupion, dont elle le regardait avec ses yeux sournois aux paupières passées au charbon. *Putan! Filha de putan!* Qu'est-ce qu'elle attendait? Qu'il lui propose de la payer? Si au moins il avait pu l'inviter à boire un verre au café, ou à aller danser, ou à voir un film au cinéma. Mais il n'y avait nulle part où aller, pour ça. On leur avait bien dit qu'il y en aurait, des cafés, des salles de bal, des cinémas, des... Tu parles! Tu parles...

Alors il n'y avait rien à faire, juste la regarder de loin, et essayer d'ignorer la chaleur du sexe qui gonflait dans son pantalon. *Putan, putan!* Comme il aurait aimé la baiser, là, tout de suite, la coucher sur la terre craquelée, lui relever les jupes, arracher sa culotte, lui sortir les seins, la lécher de partout, s'enfoncer dans son *veulh* et y lâcher son foutre. Pourquoi est-ce qu'elle était belle comme ça, cette fille?

Et pourquoi est-ce qu'Innuès était si moche? Seigneur Deuh, rien qu'à y penser. Rien qu'à y penser : au lieu des mamelles avachies et desséchées d'Innuès, ses seins comme des fruits de mangouge; au lieu du ventre protubérant d'Innuès, toujours rempli de marmaille à naître, son ventre plat et ferme et doux; au lieu des jambes courtes, poilues et variqueuses d'Innuès, ses longues jambes bronzées; et au lieu du gros buisson mou d'Innuès, son gros buisson pisseux qui sent mauvais, son petit coquillage bien ferme, bien lisse, tout rose, avec juste une petite touffe de poils frisés pour en souligner la fente... Seigneur Deuh! Seigneur Deuh!

Ces images lui tournent dans la tête, toujours, toujours, elles tournent dans sa tête pleine de soleil, et il marche à grandes enjambées sur le sol latérisé du jardin, et il passe sa paume moite sur son front ruiselant de sueur, et il gratte avec fureur son crâne qui le picote, et il en arrache une pleine poignée de cheveux, saloperie, il a déjà une tonsure grosse comme une soucoupe sur le sommet de l'occiput, saloperie, *putan, putan*.

Des fois il ne peut plus tenir, alors il court s'enfermer dans la chambre, il en a chassé Innuès ou les gosses s'ils s'y trouvaient, et il s'assoit sur le lit, et il défait sa braguette, son sexe est déjà tout raide dans sa main, il le caresse, il fait coulisser entre ses doigts son bourgeon rose foncé, vite, plus vite, et il ne tarde pas à s'enflammer tout entier, et c'est l'éruption, quatre giclées, cinq giclées de foutre qui partent à la verticale et retombent mollement s'écraser sur le sol de béton nu, petites flaques de plaisir vite bues, et il reste là un moment, assis sur son lit, le souffle court, les pensées vagues, son pénis à la main, qui rétrécit, qui ramollit, qui n'est plus qu'une petite parcelle ano-

dine de lui, une limace grise et gluante, plus rien, plus rien.

Alors il se lève, il remet la limace dans son caleçon, il referme sa braguette, il renifle l'odeur du sperme sur ses doigts et il essuie ses doigts sur son pantalon, et il sort de la chambre, et il sort de la maison.

La fille est là-bas contre la barrière, ou elle n'y est pas, les gosses jouent dans la poussière, les véhicules se ruent vers l'ouest dans la perspective surélevée de la route, les mouches bourdonnent, le soleil tape, tape, tape.

Filha de putan! Satantrass de munden!

Un jour un accident est arrivé à un char sur la route : une chenille s'est cassée, ou quelque chose comme ça. Il a fallu trois jours pour que la pièce de rechange arrive, et pendant ces trois jours l'équipage du char est resté moitié chez Juse, moitié chez les voisins de la parcelle est. Ils étaient cinq en tout, cinq soldats bardés de cuir, au visage rouge et aux yeux méprisants. Innuès a dû leur faire à manger, ils sont restés à trois chez Juse, deux seulement étaient allés loger à côté. Ça a coûté de l'argent, et les deux cents sesteruidos de la prime avaient déjà fondu aux trois quarts. Qui c'est qui me remboursera? avait demandé Juse. Les tankistes avaient rigolé. Le gouvernement, le gouvernement, ils avaient dit. Vous savez, j'ai été soldat, moi aussi, avait dit Juse. Sans blague? avait jeté le plus gradé d'entre eux, un sergent-chef qui avait le crâne chauve et portait des lunettes à verres fumés. C'était difficile de parler avec eux : ils restaient la plupart du temps à discuter entre eux dans la grande pièce, en fumant des cigarettes blondes et en buvant de la bière qu'ils allaient chercher dans

le char. Seuls les enfants étaient contents : des soldats, des soldats, ça les excitait, ils tournaient autour de leurs bottes, ils respiraient leur grosse odeur de cuir, ils les écoutaient rire, Marcol et Flurual surtout. Ils couchaient tous les trois dans la pièce principale, il avait fallu leur donner des matelas, Juse et Innuès avaient sacrifié leur lit. Le deuxième jour, dans l'après-midi, alors que Juse était dehors dans le jardin, il avait entendu leurs rires plus fort que d'habitude, et au milieu des rires Innuès crier. Après, Innuès était sorti de la maison, elle pleurait, elle n'avait pas voulu dire à Juse ce qui n'allait pas. Et Juse n'avait pas voulu savoir. Innuès était très grosse à ce moment-là, la délivrance s'annonçait. Elle vint quelques jours plus tard, les soldats étaient partis. Elle vint au milieu de la nuit, Innuès criait, criait qu'elle avait mal, elle se cramponnait à son gros ventre battant, elle disait que les soldats lui avaient mis un sort dans le ventre. Juse savait bien ce que les soldats lui avaient mis dans le ventre, il le savait sans avoir voulu le savoir, mais il ne disait rien. Il était allé chercher Ottelh, mais Ottelh ne pouvait rien faire de plus que lui. Il aurait fallu un médecin, il aurait fallu mener Innuès à l'hôpital, mais il n'y avait pas d'hôpital, et où trouver un médecin? On leur avait bien dit, aux colons... mais que ne leur avait-on pas dit? Innuès perdit du sang, elle perdit ses eaux, et finalement le bébé sortit, ou plus exactement les deux hommes lui arrachèrent du ventre, juste avant l'aube : c'était une petite créature boursouflée, à la figure bleue, qui ne vivait pas.

Il y eut désormais deux croix au bout du jardin.

Innuès resta couchée trois jours mais il y avait les repas, la vaisselle, les gosses, la maison... Elle fut vite debout. Et allez!

Juse! Juse! Amène-toi... Amène-toi, je te dis. Tu l'as pas vu? La... le... cette chose, quoi, cette bête?... Quelle bête, quelle bête! J'en sais rien, moi, j'ai à peine eu le temps de... enfin, tu m'as bien entendu tirer? Eh ben, crois-moi si tu veux, mais je m'étais dit je vais aller faire un tour en forêt, chasser un petit peu... J'ai pris ma Wintorblast et j'avais à peine fait cinquante pas... même pas cinquante pas, vingt pas, peut-être, que j'ai entendu craquer les buissons sur ma droite. Je me dis — enfin, je ne sais pas si c'est ce que je me suis dit sur le moment mais hein! — je me dis c'est quelque chose de gros! Un chevreuil ou... Et là — Seigneur Deuh! A peine je me retourne et j'épaule, la bête était sur moi. Seigneur Deuh! C'était quelque chose... d'énorme! Comme un... je ne sais pas moi... comme un ours, tu vois. Ou un gorille! Mais non, Satanal, je déconne pas... Une bête énorme, plus grande que moi, qui se tenait debout sur ses pattes de derrière. Avec des grandes griffes, je crois... Et des yeux qui brillaient... rouges. Rouges, Seigneur Deuh! Comme un démon de l'enfer... Alors j'ai tiré, tu penses... Mais la peur que j'ai eue! Je ne sais même pas si j'ai réussi à la toucher, cette *couonalad*... Et quand j'ai repris mes esprits, y avait plus rien... Juste des fourrés écrasés, une piste, quoi. Oh! j'aurais dû me lancer à sa poursuite mais... tout seul! J'ai jamais vu ça, jamais! Plus grand que moi... et ces yeux rouges... J'en ai encore les sangs tout retournés. Dis, Juse, tu voudrais pas prendre ton fusil et venir voir avec moi si... Mais Seigneur Deuh, tu me crois ou non? Tu veux une preuve? Tu veux une preuve? Regarde ma manche... Elle est toute déchirée... Et là, cette trace sur mon bras... Tu

la vois? C'est ses griffes mon vieux, ses griffes... Quelques centimètres de plus et elle m'arrachait le bras. Comme je te dis! Alors il vaudrait mieux... Tu m'écoutes ou non? Qu'est-ce que tu regardes? Cette merdeuse, là-bas! Écoute, elle est pas pour toi, tu ferais mieux... D'accord, d'accord, te fâche pas. Moi, ce que j'en disais... Mais écoute : si on y allait tout de suite, on pourrait peut-être l'avoir. Tu comprends, si elle rôde en bordure de la forêt, qui te dis qu'elle va pas chopper un gosse, un de ces quatre? Tandis que si on la descendait maintenant... Quoi?... Oui, oui c'est ça : tu te dégonfles, j'ai compris... Mais non, mais non. Oh! et puis va te faire foutre, *coyon!*

La grande aventure des premiers mois de colonisation, ça a été l'expédition contre les Indjun.

On avait dit à la télévision que des tribus pas encore pacifiées avaient massacré plusieurs dizaines de colons, en amont de la route. Ils avaient même montré quelques vues, des femmes le ventre ouvert, des hommes avec leurs couilles dans la bouche. On demandait des volontaires pour une expédition de nettoyage. L'armée avait fait le plus gros, l'aviation et les hélicoptères, ils avaient déversé des tonnes de napalm, de défoliants, ils avaient lâché leurs bombes à billes, tout le paquet, quoi. Mais dans la forêt, il y en a toujours qui s'arrangent pour passer à travers les mailles du filet. Alors la tactique était simple : les troupes aéroportées allaient rabattre les derniers Indjun vers la route, et les groupes armés des colons les prendraient en tenaille et leur régleraient leur compte.

C'était simple comme bonjour! Personne n'allait se

dégonfler pour quelques pouilleux d'Indjun assassins, non? Juse était d'accord, et Ottelh aussi, et le voisin de la parcelle est aussi, et presque tout le monde. Les colons avaient été regroupés en colonnes de vingt-cinq ou trente individus, chacune accompagnée par un sous-officier de l'armée. Ils sont partis un matin, dans la forêt humide où les oiseaux et les singes menaient leur concert habituel, *Tchriiipp-tchriiipp... Rrrrrrrrouh... Pïe-pïe-pïe...* La saison sèche était en train de céder la place à la saison des pluies, de gros nuages s'amoncellaient dans le ciel, se disloquaient, se condensaient à nouveau, dessinant des formes fantasques, toujours mouvantes. La nuit, il pleuvait parfois, brièvement.

Ils ont marché quatre jours droit devant eux, conduit par un sergent maussade qui se dirigeait à la boussole et communiquait parfois avec ses supérieurs grâce à un appareil radio portatif dont la grande antenne, qui dépassait de plus d'un mètre au-dessus de sa tête, s'emmêlait constamment dans les branches basses.

Ils ont marché quatre jours, au sol la terre ressemblait de plus en plus à de la boue. Deux hommes que Juse ne connaissait pas sont morts, mordus par des serpents. Juse les a vus mourir, ils suffoquaient, de la bave blanche leur sortait de la bouche, leurs pupilles étaient fixes, leurs membres étaient agités de mouvements convulsifs, et puis ils n'ont plus bougé. C'est terriblement rapide et terriblement long, de mourir mordu par un serpent.

Le cinquième jour, ils sont arrivés à un endroit dégagé de la forêt où il y avait un village indjan... si on pouvait appeler ça un village : une douzaine de cases basses dont les toits portaient une floraison de plantes vivaces. Est-ce qu'il y aurait l'Indjan qui lui

avait volé sa télévision? avait pensé Juse en serrant sa carabine dans son poing. Il avait été obligé d'en racheter une autre, à crédit, à la roulante. Il aurait bien volontiers fait payer ça à l'Indjan, en même temps que la marche épuisante dans la boue, et la pluie sur la tête, et les frissons de fièvre qu'il sentait courir entre ses épaules et ses reins.

Mais l'Indjan voleur de télévision n'y était pas. Il n'y avait pas d'Indjan mâle et adulte au village, juste des femmes, vieilles pour la plupart, et des enfants. Les colons ne savaient pas quoi faire; ils sont restés un moment face aux Indjun qui étaient sortis de leurs cases et regardaient les envahisseurs sans expression identifiable sur leur visage ridé. Eh ben quoi! a fini par gueuler le sergent. Qu'est-ce que vous attendez? Nettoyez-moi ça! Il a donné l'exemple en tirant une rafale de mitraillette vers un groupe de femmes assemblées. Il y a eu des cris, trois femmes sont tombées, deux n'ont plus bougé, la troisième a commencé à se tordre sur le sol et à taper du talon par terre, les mains pressées sur le bas de son ventre. Le sergent est allé vers elle, il l'a regardée un moment en rigolant, et a donné un cou de pied à l'endroit de sa blessure. La femme s'est tue pendant deux secondes, puis elle s'est mis à crier plus fort encore, en se tordant plus violemment encore. Quelques coups de carabine sont partis, deux ou trois autres Indjun sont tombés, les autres se sont enfuis dans la forêt. Personne n'a fait mine de les poursuivre. Au milieu du terre-plein central du village, un chien famélique allait et venait en jappant misérablement. En avant! En avant! gueulait le sergent. Foutez le feu à ces gourbis... Juse est sorti de sa torpeur, il s'est approché d'une case, a essayé d'y mettre le feu avec son briquet; mais la paille et le bois de la case étaient mouillés par les pluies, quelques

brindilles ont grésillé, ont noirci, et c'est tout. Sur le seuil de la case, un enfant de deux-trois ans qui n'était pas parti avec les autres regardait Juse avec de grands yeux effrayés. Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça, toi, hein! a dit Juse en tournant le dos. Dans sa hâte, il a heurté un autre colon qui l'a regardé avec des yeux mauvais, en braquant quelques secondes son fusil sur lui. Dans le groupe, certains avaient emporté un peu d'essence, pour faciliter les feux du soir, et ils s'en sont servi pour arroser deux cases, qui ont brûlé en partie en dégageant une épaisse fumée noire. Quelque part un enfant pleurait, peut-être celui qui avait fixé Juse de ses immenses yeux noyés de peur. Il a recommencé à pleuvoir, les colons ont attendu encore un petit moment, sans rien faire, et puis le sergent a dit « Mission accomplie, on fout le camp! », alors tout le monde a rebroussé chemin dans la forêt crépitante.

Ils ont mis cinq jours pour regagner le bord de la route, un troisième colon est mort en chemin, englouti dans une fondrière. Il s'était mis à pleuvoir vraiment très fort, les singes et les oiseaux criaient toujours dans les branches, *Tchriiipp-tchriiipp... Rrrrrrrrouh... Pïe-pïe-pïe...*

C'est ainsi que s'est déroulée la grande expédition contre les Indjun. A la télévision, ils ont dit que ça avait été un succès complet.

Il pleut.

Le jardin n'est plus qu'un marais, la terre éclatée s'est transformée en tourbière où on ne peut pas poser un pied sans s'y enfoncer jusqu'au genou, le remblai se ravine, glisse pesamment vers les maisons

en lourdes coulées de boue; périodiquement, les colons doivent aider les équipes du génie à colmater les fissures; c'est du travail pénible, mais on peut manger après, avec toute sa famille, aux cantines mobiles de l'armée : de la viande, de la bonne soupe chaude, et aussi du vin à boire.

Il pleut. Tout a pourri dans le jardin, il ne reste vraiment plus rien, plus rien cette fois, de tout ce qui a été semé et planté trois mois auparavant. Mais après la saison des pluies, quand la terre sera encore meuble et détrempée et que le soleil recommencera de la chauffer, alors là oui, on pourra replanter, ressemer, et cette fois ça poussera. Sûr, que ça poussera. Mais pour le moment il pleut, le ciel au-dessus des arbres est uniformément bouché, il est gris foncé comme le désespoir, il vous entre dans la tête, dans les pores, on ne peut rien faire, juste tourner en rond dans sa maison, tourner en rond dans sa tête, s'abrutir de cigaréols, de mauvaise bière et de télévision, et parfois, parfois, bousculer Innuès sur le lit et la forcer à s'ouvrir, parce que depuis la naissance de l'enfant mort-né, Innuès ne veut plus, elle ne semble plus y prendre aucun plaisir.

Il pleut, la forêt est noire comme du charbon, l'eau harcèle le toit de ses galopades, les enfants s'emmerdent et font mille sottises dans la maison, ils ont tout le temps faim, ils sont toujours après vous. Heureusement, les colons ont touché cent sesteruidos supplémentaires par famille. Sans ça personne n'aurait tenu le coup, mais la moitié est tout de suite partie en remboursement de dettes.

Il pleut. *Putan de tuempor!* Juse est à sa fenêtre, il s'essaie à compter les véhicules qui avancent lentement sur la route, brinquebalant dans les ornières, roulant en aveugle dans les trombes d'eau verticales.

Un char... un, deux, trois camions... Un char, deux chars... Un, deux camions. Un char... un... Ça fait combien, depuis ce matin. Mille? Deux mille? Il ne sait plus.

Sur la gauche, les débris de la maison d'Ottelh se tuméfient sous la pluie. Ça s'est passé huit jours avant, ou dix jours, quelque chose comme ça. En plein milieu de la nuit une grande portion de remblai s'est effondrée juste devant la maison d'Ottelh, entraînant un morceau de route et le char qui passait dessus. Le char est arrivé droit sur la maison et l'a pulvérisée. Ça a fait un fracas de tonnerre. Juse s'était levé et avait regardé par la fenêtre, mais qu'est-ce qu'il pouvait faire de plus? Pendant toute la nuit quelqu'un a crié, sous les décombres. Une voix claire, sûrement un des enfants d'Ottelh. Juse a écouté la voix toute la nuit, mais qu'est-ce qu'il pouvait faire? Il pleuvait trop, et puis les militaires allaient sûrement faire quelque chose. Au matin, la voix s'était tue. Plus rien ne bougeait dans les décombres que le char avait enfoncés de son groin d'acier, entraînant des débris de maçonnerie sur plus de vingt mètres. Le blindé ne s'était même pas renversé. Ses occupants n'avaient probablement pas eu grand-chose.

Une grue est venue tirer le tank sur la route, deux jours plus tard. De sa fenêtre, Juse avait vu des gens venir rôder dans les ruines, sans doute pour essayer de récupérer des choses. Pourquoi tu y vas pas, toi? avait dit Innuès. Juse avait haussé les épaules. Il pleuvait trop, de toute façon.

Maintenant la maison d'Ottelh n'est plus qu'un semis d'angles penchés qui se fondent dans la boue. Et il n'y a plus d'Ottelh.

La Ruée vers l'Ouest se poursuit, sans trêve. Images à la télévision : des arbres qu'on abat, le remblai qu'on élève, la route qu'on goudronne. Et images devant la fenêtre : le long ruban gris-vert des véhicules militaires qui charrient vers le bout du monde un trop-plein intarissable de gens de la ville.

Les nouvelles sont bonnes : cette semaine, encore trente-quatre kilomètres de route gagnés sur la forêt; cette semaine, encore sept mille familles établies le long de la route. Et au-delà de la frontière, loin, loin derrière la forêt, les Perujun ont commencé une route à leur tour, qui viendra joindre la nôtre, comme deux mains qui se serrent.

Mais il pleut toujours.

Une fois, on a annoncé la visite de gens importants du gouvernement. Peut-être même le Président en personne. Juse a dit à Innuès de nettoyer la maison de fond en comble. Si jamais le Président s'arrêtait chez eux! Innuès s'est exécutée de mauvaise grâce. Elle est encore enceinte, son ventre recommence à pousser, comme un énorme furoncle sous ses jupes de couleur.

Le jour dit, Juse a attendu des heures sous la pluie. Mais le Président n'est pas venu, ni même les gens importants du gouvernement. Le soir, à la télévision, Juse a vu le Président visiter plusieurs maisons pimpantes, quelque part sur le bord de la route. Le Président a serré les mains de colons heureux. Le Président a dit que la Ruée vers l'Ouest était la plus grande réalisation de l'histoire du pays, peut-être la plus grande réalisation du monde civilisée, des milliers et des milliers d'hectares de terre sauvage

et inculte gagnés en moins de deux ans et donnés en partage aux hommes. Une clique a joué l'hymne national, et le Président est reparti, son hélicoptère bleu frappé des quatre étoiles d'or luttant contre la tourmente.

Seigneur Deuh!

La Ruée vers l'Ouest se poursuit. Tout ne va pas si mal : les combats qui opposent à la frontière les forces nationales et l'armée perujuan (pour la possession de nappes de pétrole) se soldent nettement par une avance irrésistible de nos troupes. A la télévision, des chars, des avions de bombardement en piqué, des hélicoptères, des fantassins qui bondissent de fourré en fourré, des fleurs de feu qui s'épanouissent, la guerre.

Mais tout ne va pas si mal. La saison des pluies est terminée, le ciel bleu pâle s'est à nouveau montré entre les pans effilochés des nuages en déroute, on va à nouveau pouvoir semer et planter; et dans la parcelle à côté, la fille en robe courte montre à nouveau ses cuisses au soleil.

Tout ne va pas si mal. Deux Euhropejun barbus et sales qui suivaient la route dans une petite voiture délabrée ont essayé de parler avec Juse, dans un mauvais portijan, de la situation des colons et du mauvais état de la terre. Juse n'a presque rien compris de ce qu'ils disaient, et il les a priés de fiche le camp de chez lui. Il a su le lendemain qu'un coup de feu venu de la route, d'un char probablement, avait tué un des Euhropejun. L'autre avait rebroussé chemin. Il n'y a pas de place pour les démoralisateurs, au bord de la route.

Et puis quoi? Tout ne va pas si mal.
Demain, je sème.

La Ruée vers l'Ouest est un plein succès. Derrière les parcelles déjà aménagées, on va déblayer une nouvelle portion de forêt, pour permettre l'aménagement de nouvelles parcelles et la construction de nouvelles maisons. Ainsi, le double de la population actuelle pourra vivre sur le bord de la route.

Pour couper les arbres, le génie a fait appel à des volontaires et, bien sûr, Juse en a été : il y avait une petite prime à la clé, il ne fallait pas laisser passer ça. Personne n'a laissé passer.

C'est au cours des travaux d'abattage que Juse a eu son accident : il a été heurté par un arbre qui tombait. Pas par le tronc principal, bien sûr : sinon il ne serait plus rien resté de Juse. Mais par des branches latérales, qui l'ont fouetté par le côté. Juse a eu l'impression de recevoir une gifle géante qui l'incrustait dans le sol. Au début il n'avait pas mal; il flottait dans une sorte de brouillard, étonné de voir un cercle de têtes penchées vers lui. Quand il a voulu se relever, il a senti comme une aiguille chauffée à blanc qui serait rentrée dans le haut de sa cuisse. Et il n'a pas pu se relever : il avait la hanche broyée. La douleur est venue à ce moment-là.

On l'a évacué, hurlant, bavant et râlant, Innués accrochée à ses vêtements, en pleurs bruyants. Il a fait cent kilomètres sur la route, en sens contraire de la Ruée, dans un camion ballottant où il s'évanouissait et se réveillait en sursauts hagards, mordu par la blessure terrible de sa hanche. Il a été opéré sous une tente de la Croix-Rouge militaire, où il est resté

un mois et demi, le temps que ses os se ressoudent à peu près. Au début, il naviguait de cauchemar en cauchemar, il revoyait l'Indjun qu'il avait hébergé deux jours chez lui, et l'Indjun serrait dans ses bras la fille en robe courte de la parcelle d'à côté; il se retrouvait dans le village où il avait participé à un petit massacre, et Innuès était parmi les victimes, elle hurlait « Pas moi! Pas moi! » mais Juse lui tirait tout de même dessus et elle ne tombait pas, elle restait debout à le regarder, nue, son gros ventre pointé en avant saignant par les trous bien ronds qu'avaient fait les projectiles; il se revoyait dans un commissariat de la ville, accusé d'avoir volé une montre en or à un touriste de passage, et le commissaire, un gros homme chauve portant des lunettes à verres fumés, lui susurrant à l'oreille *Falh! Falh! Agui tod el munden falha...*, et à ce moment Ottelh surgissait dans le commissariat, un petit singe hurleur à la main, et disait « Regarde! J'ai bien fini par l'avoir ».

Après les cauchemars vinrent la paix et l'ennui, et les cigaréols sans nombre fumés vers le plafond de la tente, vert et gonflé, bruissant parfois sous la langue du vent.

Mais au bout d'un mois et demi, Juse fut autorisé à rentrer chez lui. Il a été embarqué dans un camion militaire et en route!

Il avait encore mal à la hanche, et il boitait. Les douleurs finiraient bien par s'estomper. Mais il boiterait toute sa vie.

Maintenant Juse est rentré chez lui.

Peu de choses ont changé, beaucoup de choses ont changé. Un nouvel enfant est né, Baijon, c'est un

garçon, et il se porte bien. Mais Innuès a vieilli, c'est fou ce qu'elle a vieilli en un mois et demi, elle a les traits amaigris, elle est voûtée, ses cheveux noirs sont pleins de fils blancs. Les autres enfants vont bien, ils sont toujours turbulents, toujours désœuvrés, Flurual a eu la varicelle mais maintenant elle est tout à fait remise. A la place de la maison d'Ottelh une autre maison a poussé, elle est occupée par un jeune couple sympathique, Juanit et Nana, ils n'ont qu'un petit bébé de cinq mois. Maintenant la maison de Juse est séparée de la forêt par une autre parcelle et une autre maison; ces nouveaux voisins entretiennent de bonnes relations avec Innuès, c'est aussi un couple assez jeune, Farcas et Saouthil, mais eux ont déjà quatre enfants, et sont avec leurs parents, deux femmes et un homme toujours vêtus de noir, qui parlent peu. La fille cadette de la maison sur la parcelle est partie, elle a été emmenée par un militaire. Le mur vert de la forêt a reculé, mais il est toujours aussi compact, toujours aussi hautain et mystérieux; et, venus des frondaisons, on entend toujours les cris des bêtes, *Tchriiipp-tchriiipp-tchriiipp... Rrrrrrouh-Rrrrrrouh... Pïe-pïe-pïe...* Sur la route, c'est toujours le même défilé monotone et grinçant. Il ne s'arrêtera jamais, jamais. Et le jardin n'a rien donné, il présente toujours sous les lancettes croustillantes du soleil le même visage taraudé, pelé, couvert des croûtes géométriques de la terre latérisée.

Peu de choses ont changé, beaucoup de choses ont changé; mais tout ne va pas si mal, finalement. On a enfin un magasin permanent, à dix parcelles de là, où on trouve pratiquement de tout, et qui fait crédit. Et plus loin, là-bas contre la forêt, tu vois ces murs blancs, Juse? Eh bien c'est une école qu'on est en train de construire. Elle ouvrira à la prochaine saison des

pluies, peut-être que nos enfants pourront y aller, ils sont déjà inscrits. Et les Indjun? Oh! les Indjun, on n'en entend plus parler! Et la guerre de la frontière? Elle est finie, les deux pays ont signé une paix durable. D'ailleurs, il n'y avait pas tant de pétrole.

Alors oui, les choses ne vont pas si mal, après tout. Le nouveau voisin, Juanit, est venu saluer Juse par-dessus la clôture. Il a les cheveux blond-roux et un sourire sympathique éclairé par une dentition remarquablement blanche. Tu es Juse? Je suis Juanit. Ta femme m'a souvent parlé de toi. On se rend des petits services. Tu ne crois pas qu'on pourrait enlever cette clôture? Ou au moins faire une porte? Ça serait mieux. Je suis content de te voir rétabli. Innuès m'a parlé, pour l'accident. C'est une bien mauvaise chose, mais le Seigneur a voulu que tu en sortes, et ça c'est une bonne chose. J'ai vu que ton jardin n'a rien donné. Mais es-tu sûr que tu t'y sois bien pris? Moi je ne suis là que depuis trois semaines. Je ne voudrais pas avoir l'air de donner des conseils. Mais avant de signer comme colon, j'étais *pjuan*, je m'y connais. Il faudra qu'on parle de nos expériences. Mais pas aujourd'hui, tu dois être fatigué. Attends, il faut que je te présente ma femme. Nana! Nana! Viens avec le bébé, notre voisin Juse est de retour. Viens, je te dis. Tu vois, c'est Juse. Elle c'est Nana. Et lui, c'est Griol. Il a cinq mois. Il lui ressemble; non? Et entre nous, il y en a déjà un autre en route. Bon, je ne vais pas te retenir plus longtemps. Mais on se voit demain, pour le jardin, sûr! Bonsoir Juse. Bonsoir!

Oui, les choses ne vont pas si mal. Mais Juse est fatigué, sa hanche le fait encore souffrir, il a répondu par oui et par non à l'exubérance de Juanit, maintenant il voudrait bien pouvoir se reposer, il rentre dans la maison appuyé à l'épaule d'Innuès.

La maison est calme, les enfants jouent encore au-dehors. Juse va à la fenêtre, celle du devant, celle qui donne sur le défilement de la route. Il a pris au passage dans le frigo une boîte de bière qu'il ouvre d'une torsion de l'index sur l'anneau de laiton. Il boit une gorgée de bière, elle est fraîche, le frigo a été réparé pendant son absence. Non, tout ne va pas si mal. Il sort de la poche de sa chemise un cigaréol dont il humecte l'extrémité avec soin, avec sa langue, avant de l'allumer. Dans les profondeurs de la maison, Innuès remue des ustensiles de cuisine. Sur la route, les chars et les camions ferraillent. Le soir s'est épaissi, des étoiles se sont allumées dans l'eau plate du ciel. Juse soupire, prend une autre position sur le rebord de la fenêtre, à cause de sa hanche.

Tout est paisible, tout est en place.

Tout est bien.

Juse aspire une grosse bouffée de fumée, il la maintient pendant quelques longues secondes dans ses poumons, puis il la restitue à l'air tranquille. La fumée forme un petit nuage circulaire qui flotte un moment à la verticale de son visage, avant de s'évanouir dans le soir.

Entr'acte 9

L'écureuil par la fenêtre

L'écureuil qui chantait devant ma fenêtre est mort ce matin. Mais non, je suis bête : un écureuil, ça ne chante pas. Ce devait être un oiseau. Oui, je me souviens, c'était un oiseau, il était rouge avec une crête noire sur la tête, je l'ai trouvé là, devant ma porte, à l'heure habituelle, comme je sortais du château. Le froid avait raidi ses pattes, il était couché dans la neige, une petite tache de couleur, rouge et noir, au milieu de tout ce blanc. Son bec était resté ouvert, probablement sur une dernière note, une note que je devine claire et gaie, comme on n'en fait plus. Il y a des milliers de gouttelettes, pendues par la queue à chaque épine de chaque sapin de mon parc qui dort. Le froid les a surprises, elles aussi, alors que sans doute elles allaient prendre leur envol pour une nouvelle pluie, le froid a posé sur elles sa main qui tremble et les gouttelettes se sont figées, de surprise et peut-être aussi de respect, elles sont devenues glace, elles sont devenues diamants. Et la dernière note de l'oiseau rouge à crête noire s'est pareillement figée en diamant, elle est là, vibrante encore à la pointe d'une branche, petite musiquette perdue dans tout ce silence. Voilà que derrière mon dos je repousse la porte et que la chanson s'éteint : ce n'était que mon père qui dort, le nez de mon père qui ronfle, par-dessus sa moustache. Je suis donc seule, libre, le temps d'un somme; j'ai derrière moi le châ-

teau noir qui ronfle de tout son lot de gardes enivrés, devant moi la tache rouge et noir d'un oiseau mort dont j'ai même oublié le nom, la prairie blanche de neige, les sapins, et la route sombre qui se perd sous les futaies. Il fait froid mais mes pieds nus volent sur la neige et je ne sens pas la morsure minuscule des petites dents givrées qui cherchent à me déchirer le talon. Je vais vers la ville. J'ai dénoué mon chignon sage qui emprisonnait sur ma tête mes cheveux d'or, et une cascade a jailli, qui forme dans mon sillage une poussière dorée. Je cours vers la ville. Je n'y suis jamais allée encore : mon père si sévère me le défend. Dans la ville, il y a des gens pauvres, ils sont sales, c'est terrible; ils n'ont pas assez d'argent pour s'acheter du coton et de l'eau de Cologne, ils préfèrent boire tout ce qu'ils gagnent, au café; il y a des gens qui se battent, il y a des gens qui s'aiment comme des animaux. C'est dégoûtant. Mais aujourd'hui je vais voir la ville, je vole vers la ville, elle approche, la voilà! Comme elle brille! Il y a une lumière à chaque fenêtre, bleue; à chaque porte une lanterne cligne de l'œil, bleue. Comme elle est gaie, la ville! Il y a des bougies à chaque branche de sapin, bleues. Que c'est beau, une ville! Mais où sont-ils, les mauvaises gens, ceux qui sentent la sueur et la cuisine? Voilà un petit garçon qui approche. Son pull-over est troué et ses cheveux lui tombent dans les oreilles, bonjour petit garçon, dis-moi pourquoi tu as si chaud aux joues alors qu'il fait si froid dehors; dis-moi pourquoi tes yeux brillent si fort et pourquoi la ville est tout illuminée, ce soir. C'est Noël, Madamesilaide, il m'a dit. Tu ne sais pas que c'est Noël, Madamesilaide? Moi, j'ai voulu lui demander ce que ça voulait dire, Noël, et puis lui demander aussi ce que ça voulait dire, Madamesilaide parce qu'au château, mon père et les servantes, tout le monde, m'appellent Ma-Demoiselle-Si-Jolie, mais j'ai entendu un galop derrière moi, c'étaient les cavaliers de mon père, ils m'avaient suivie à la trace, l'un m'a prise par la taille et m'a jetée en travers de sa selle en disant te voilà fille de pute, mutante, et puis ils m'ont ramenée dans ma chambre qui n'a pas de miroir et une seule fenêtre qui s'ouvre sur la nuit et jamais sur le jour, et je me suis endormie sur mon lit de mousse et de marbre, en serrant contre moi mon écureuil mort. J'ai rêvé cette nuit-là que c'était Noël dehors, que je m'étais échappée du château, que j'étais allée vers la ville, que je l'avais trouvée tout illuminée, qu'un beau chevalier m'avait entraînée vers le bal en m'appelant Ma-Demoiselle-Si-Jolie, et que nous avons dansé, dansé, dansé tous les deux, jusqu'à l'aube, jusqu'à en perdre la mémoire.

Paysage des morts

1.

Sa mère avait été une femme grande et forte que l'âge et l'alcool peut-être avaient boursouflée; à cinquante ans, elle s'était enrobée de mauvaise graisse et d'une pellicule de sueur luisante que ni les poudres ni les crèmes ni les fards ne parvenaient à chasser, même à dissimuler. Elle était toujours d'une élégance voyante mais sûre, une élégance de riche, des robes bleu pâle, des tailleurs crème, des pantalons de soirée d'un violet mûr tendus sur son gros ventre et ses grosses fesses. Les cinq coups de couteau avaient fait éclater le tissu anglais, réduit en bandelettes maculées; par les larges échancrures de la peau grasse lacérée, les viscères avaient croulé, la dégonflant d'un coup, comme une baudruche percée d'une seule et minuscule piqûre d'épingle. Morte, la peau éteinte, sa mère avait regagné un court moment vingt années de jeunesse.

Clotilde avait été frêle, plutôt : une beauté pâle, blonde, évanescence, des traits délicats, une peau translucide, une apparence vaporeuse qui aurait dû signaler à l'observateur attentif, avec trois ou quatre ans d'avance, le travail souterrain du mal qui l'emporterait. Clotilde avait peu de poitrine mais des fesses

fermes et rondes, son pubis était ourlé d'un fin duvet miel qu'il aimait laper longtemps, elle parlait peu et bas mais toujours avec bon sens et souvent avec humour, son sourire était frais, ses lèvres minutieusement roses. Il l'adorait tant physiquement que le dernier mois, ou les derniers mois, il avait refusé de la voir, pas tant par lâcheté que par respect pour ce qui avait été. Son cadavre, rendu sec et cassant par la leucémie, resta une journée entière sur le lit d'hôpital, à peine recouvert par un drap blanc qui soulignait les lignes de force du squelette, apparent sous les chairs affaissées. Il lui baisa le front plusieurs fois, mais cette surface ivoirine dégageant un léger relent de médicaments n'avait plus aucun rapport structurel avec la femme vivante qu'il avait connue.

On avait pu retirer le corps affreusement mutilé de Dorothee du chaos embouti de sa voiture de sport, après avoir découpé au chalumeau des pans entiers de la carrosserie plissée par l'explosion. Lorsque la bombe, mise à feu par le démarreur, l'avait déchiquetée, Dorothee portait un pull blanc à col roulé et à grosses côtes, un pantalon rose enfilé dans de courtes bottes noires; un foulard rose également protégeait ses cheveux noirs coiffés à la Louise Brooks. A trente-sept ans, Dorothee était d'une beauté de magazine, qui semblait chaque année gagner en perfection et en sophistication; d'où, sans doute, le nombre croissant de ses amants, mais aussi la célérité sans cesse accrue qu'ils mettaient à traverser sa vie, à la croiser, à la frôler. Mais peut-être aussi ses caprices, son caractère violent, emporté, impulsif, sa nature dénuée de bonté réelle, étaient-ils pour quelque chose dans ce défilement continu. Quand la police lui avait téléphoné, à son bureau, pour le prévenir du drame, il avait été simplement incrédule, sans trace de senti-

ments ou d'émotions autres brouillant son esprit. Un peu plus tard, devant le corps lacéré par les parcelles de métal et de vinyle qui s'étaient enfoncées dans ses jambes, son ventre, sa poitrine, ses bras, son visage, réduisant ce séduisant mannequin de chair si lisse et si net en un pantin disloqué baignant dans une boue rouge, il n'avait éprouvé qu'un dégoût de caractère esthétique. Dorothee avait été sa femme, pendant seize ans : un laps de temps bien long, trop long, bien trop long, qui avait creusé entre elle et lui un fossé vertigineux. S'y abîmer en cette fin d'après-midi de violence absurde et tranchante n'était cause d'aucun sursaut de révolte ou de chagrin, la chute se faisait dans l'indifférence.

Cédric fut découvert mort dans le débarras du jardin dont il avait fait son territoire personnel et exclusif. Quelques rectangles scintillants de verre brisé formaient sur le sol de terre battue comme un pentacle maléfique — la coupelle et la seringue que, dans la solitude de la mort, il avait brisées en se débattant. Il avait été jusqu'à douze ans un garçon joyeux et sans problème; la transformation s'était produite ensuite rapidement, jusqu'à faire de lui cet adolescent nerveux, fermé, brutal et buté, ce parfait petit Martien. Qu'il se tuât à pas quinze ans d'une overdose d'héroïne était tout compte fait dans la logique de cette évolution plutôt commune; et devant le cadavre plié en deux de son fils que la nudité faisait paraître d'une fragilité de branche morte et pelée, il entra de plain-pied dans un chagrin pesant, raisonnable, sec, qu'il avait préparé de longue date sans doute, mais à son insu. Dorothee au contraire explosa immédiatement en pleurs et en trépignements. A moins qu'à cette époque, elle fût déjà morte.

Le feu avait dévoré Sylvia, ne laissant d'elle sur son

passage flamboyant qu'une incroyable momie de carton recuit dégageant encore cette odeur si particulière, et pas particulièrement désagréable, de graisse fondue. L'incendie avait éclaté, pour une banale mais imprévisible raison technique, au quarante-sixième étage de la tour, à quatre heures du matin, alors qu'après une des rares soirées passées tête à tête avec lui, elle s'était couchée sur une dernière cigarette de hasch qui l'avait aidée à s'endormir vite. Pour une autre raison, moins banale mais tout aussi imprévisible, la sirène d'alarme n'avait pas fonctionné, non plus que le système pare-feu intégré. Sylvia avait dû être réveillée par la chaleur, alors que son appartement était déjà partiellement embrasé. Il était tentant, et même fascinant, de l'imaginer courant d'une cloison à l'autre, bête humaine affolée et hurlante cherchant inutilement à échapper aux buissons de feu ronflant qui la griffaient à chacun de ses mouvements. Sa chemise de nuit en coton synthétique avait vraisemblablement pris feu la première, incrustant dans sa chair des scories brûlantes de polyvinyle; puis la lourde masse de ses cheveux auburn, transformée en soleil rayonnant d'éruptions diffuses; et enfin elle tout entière, auréolée de flammes jaunes à la base bleue, naissant de l'épiderme ouvert sur la graisse bouillonnante. Sylvia avait été ce qu'à l'aide d'un cliché commun on appelle une femme sculpturale; dans ce même langage, on aurait dit d'elle qu'elle avait un port de reine, des yeux de braise, une poitrine lourde, et que nombreux étaient ceux qui se laissaient piéger dans le buisson ténébreux de son sexe. Elle était italienne, travaillait pour une grande société de promotion immobilière qui l'employait comme sociologue, ou alors, peut-être, comme hôtesse d'accueil d'un genre un peu spécial. Il n'avait pas eu le temps de la fréquenter plus de deux mois, au cours desquels

ils avaient couché cinq fois ensemble. Au lit, c'était une panthère. Mais, fourrée sans ménagement dans un sac en plastique oblong et translucide fermé à une extrémité par un cordon métallique, elle n'était plus rien qu'un gnome trapu et sans visage maladroitement façonné en terre cuite.

Son père était mort victime du devoir. Du moins était-il honorable et satisfaisant, dans son milieu, de présenter ainsi l'événement. En fait, lorsque la cuve s'était fissurée et que les vapeurs de chlore s'étaient répandues dans l'atelier, il y faisait une visite avec trois ingénieurs nouvellement engagés : cela rentrait dans ses attributions de chef du personnel. Il est certain que, désireux de se rendre compte des développements de l'incident, il s'était précipité droit vers la cuve; mais il est non moins certain qu'il n'avait pas du tout eu conscience de la gravité de la situation et du danger encouru. Bousculé par les ouvriers qui refluaient en essayant vainement de cacher leur visage dans des mouchoirs ou le revers de leur veste de travail, il avait été renversé, piétiné, ne put se relever, inspira une dose létale du produit en diffusion rapide dans l'atmosphère. Son père avait été un homme sec de caractère et d'aspect; rigide dans son costume sombre, son cou maigre sortant comme un bras noueux du col trop large de sa chemise, le visage creusé et cyanosé, il avait l'air d'un noyé proprement méticuleusement épongé et repassé.

Tante Léa avait vécu les deux dernières années de sa vie dans un lit d'hôpital. Toujours, elle avait eu cet air de comtesse en biscuit qu'il lui connaissait depuis l'enfance. Il n'était pas étonnant alors qu'elle terminât son existence en se cassant morceau par morceau, un jour une côte, un jour un fémur, un jour le bassin. Le cancer des os dont elle souffrait depuis une éternité la

réduisit en pulpe de l'intérieur. Elle endurait ce martyre avec une dignité effrayante, une sérénité que ne fragmentait qu'un gémissement aigu lâché périodiquement, quand quelque chose en elle cédait et lui perçait la chair. Les ultimes semaines, on l'enferma dans une véritable coque en polystyrène expansé qui maintenait en place la symétrie menacée de son corps; il en dépassait les gerbes multicolores des drains, des goutte à goutte, des sondes de perfusion. Elle passa ainsi de l'autre côté, déjà allongée dans un cercueil scientifique. Il pleura car il l'aimait comme elle l'aimait. Longtemps après la fin de son adolescence, elle lui apportait encore des bonbons et des gâteaux.

Anne-Lise était sa seule véritable amie, ayant traversé jamais très loin de lui ce lac mouvementé qui sépare les vingt ans de la quarantaine. Elle n'était pas très belle et c'est pour cela que, ne l'ayant jamais désirée, donc jamais séduite, il l'avait conservée intacte à ses côtés. A ses côtés, vraiment? Il est vrai que ces dernières années, il l'avait de moins en moins vue. La famille, les obligations sociales, ses affaires, ses maîtresses passagères dont Sylvia était le dernier maillon, sa liaison suivie et quasi officielle avec Clotilde, tout ce flot dans lequel il naviguait si bien l'avait peu à peu emporté loin d'Anne-Lise. Mais il ne voulait pas croire que cette désaffection croissante de sa part eût pu être pour quelque chose dans la bourrasque de démence qui avait saisi son amie. Secrète, effacée, introvertie, Anne-Lise était de la pâte dont on fait les schizophrènes. On a ça dans les gènes, ou alors tout est causé par un imprévisible et irréversible dérèglement chimique. Il eut du mal à la reconnaître dans cette poupée de chiffon recroquevillée dans un angle de sa cellule intensément blanche, la bouche ouverte sur un hurlement inaudible qui distendait ses mâchoires

selon un angle impossible. Une dernière crise... elle se laissait mourir..., lui murmura le directeur de l'établissement psychiatrique. Bien sûr. Ou alors une dose trop forte d'une saloperie quelconque? Mais ce genre de question était désormais sans objet. Restait un remords tenace, tapi dans les ombres de l'illogisme.

Edmund mourut comme il avait vécu, en original, en grand seigneur. C'était un de ces fils prodiges que la vieille Albion envoie généreusement autour du monde, signe tangible de la vie fouguese qui peut encore sortir de sous les jupes empesées de la grand-mère insulaire. Ils s'étaient connus lors de son année à Harvard, et il avait toujours été un peu étonné de l'amitié que lui avait immédiatement témoignée cet immense Anglais à l'humour féroce, à l'intelligence lucide, à l'esprit brillant, doté d'une impatience fébrile, qui le poussait à tout connaître, tout de suite, doté aussi d'une grande fortune qui lui permettait de satisfaire à ses impulsions tyranniques. Edmund partait un jour pour l'Amazonie, le mois d'après il était au Tibet — ou ailleurs. Mais à presque chacun de ses retours, il trouvait quelques jours à lui consacrer. Vivre pleinement et dangereusement, tel était le credo d'Edmund; mais les derniers temps, ses aventures s'étaient faites plus intérieures, plus symboliques : il fraya avec le Milieu européen, connut d'étranges expériences sexuelles, utilisa toutes sortes de drogues pour forcer les portes de la perception et naviguer dans les univers divergents, installa chez lui des appareillages bizarres dont il jouait pour amuser la galerie d'admirateurs et de parasites qu'il acceptait autour de lui sans en être dupe — un bac de cryogénisation, une chaise électrique vraie ou fausse, une guillotine française qu'il faisait fonctionner, le cou passé dans la lunette, sans avoir prévenu ses invités qu'un dispo-

sitif de sûreté bloquait le couteau avant la fin de sa course. J'étais là le jour où l'accident se produisit, et naturellement personne, moi pas mieux que quiconque, ne put jamais jurer qu'il n'avait pas délibérément prévu sa fin de cette atroce manière, comme une dernière pirouette. Toujours est-il que cette fois-là le couteau descendit jusqu'au bas de la lunette et que la tête d'Edmund, traçant au milieu des exclamations un orbe vermeil dans la pièce, vint atterrir à mes pieds, sur la moquette de haute laine qui absorba en quelques secondes le sang giclant des conduits d'alimentation de son vaste cerveau.

Je crois que chacun est prédestiné à une mort précise, inscrite quelque part dans le chaos social, l'ordre biologique ou l'entropie rongant l'espace-temps. La mienne est déjà à l'affiche, punaisée sur le registre des jours, programmée par l'indifférent joueur aux ciseaux. Elle sera brutale, douloureuse mais brève. Elle se produira une nuit de grasse chaleur ou de froid piquant, dans un des corridors innombrables de la ville assoupie mais jamais en sommeil. Elle sera fulgurante de chaleur et de lumière, à l'image des douze balles de cuivre qui hacheront mon corps par le travers, le cisillant au-dessus de la ceinture iliaque, faisant éclater le péritoine et labourant le colon transverse, mâchant au passage les grosses tubulures pulsantes de la veine cave et de l'aorte, cognant dans la onzième vertèbre dorsale avant d'ouvrir dans le bas de mes reins douze étoiles enchaînées.

2.

Sa mère git la tête en bas dans les escaliers, dans la position où la chute l'a figée dans l'immobilité. Ses

jambes sont raides et droites sur les marches, ses bras sont écartés, prolongeant les épaules, tandis que les avant-bras sont déjetés vers l'arrière de la tête. Les mains ouvertes, paumes vers l'extérieur et doigts à demi repliés, forment l'avancée ultime de ce corps que la mort a culbuté sur les angles rudes du ciment. Ses cheveux d'un rose presque corail, dont les néons font ressortir l'artificiel, n'ont pas été dérangés lors de la sauvage agression : l'arceau des boucles, les spirales des mèches, les volutes florales sculptées l'après-midi même par Jérémy ont gardé leur architecture de stuc. Mais le visage ne présente pas la même ordonnance : des larmes de douleur ont perlé des yeux brun-vert grands ouverts, entraînant sur leur passage les fines comètes violettes du fard à paupières; et du coin de la bouche écartée en rictus, sinue un ruisseau calme de sang noir qui passe derrière l'oreille et se perd dans la moire du corsage.

Les cinq coups de couteau appuyés, progressant en ordre irrégulier du haut du pubis jusqu'au diaphragme, ont fait sauter le tissu anglais de son pantalon et de son chemisier de soirée prune, réduit sur ce passage fouilleur en bandelettes maculées. A travers ces échancrures, les sous-vêtements, gonflés de sang, ne se devinent qu'à peine. Mais par une large ouverture diagonale joignant l'aîne au nombril, cinquante centimètres de tuyau gris se sont poussés hors de la cavité abdominale, se sont déroulés sur la charpie où ils reposent, comme un énorme ver de terre repu. Plus haut dans le fouillis du chemisier, apparaît une béance mauve pâle dévoilant l'envers d'un organe grumeleux : l'estomac, perforé au-dessus du rétrécissement duodénal. Par toutes ces ouvertures s'est écoulé un mélange épais fait de sang, de lymphe, d'eau, d'une pâte d'aliments incomplètement digérés, d'excréments, des

humeurs putrides contenues dans la poche céreuse maintenant crevée de son fibrome en formation. Le corps incliné baigne dans cet écoulement sirupeux qui a glissé de marche en marche, se ramifiant sans cesse avant de se réunir à nouveau en un seul affluent dont la pointe se trouve à plusieurs mètres vers l'aval. Mais à cet endroit, les marches rugueuses de l'escalier intérieur du parking souterrain où a eu lieu l'agression s'interrompent, pour se fondre dans la surface dallée, brune, de l'atelier 18 — C où la cuve contenant le précipité chloré s'est fissurée à partir de la vanne sous pression. Ici, son père est étendu, curieusement raidi, comme s'il avait voulu dans la mort conserver un maintien aussi rigide que celui qui avait été le sien dans la vie.

Son crâne étroit, où ne courent plus que quelques mèches grises, repose à trois mètres du bouquet de cheveux roses de sa femme, et à moins d'un mètre en contrebas. Les deux corps forment à l'horizontale des surfaces minérales sur lesquelles ils sont couchés un angle approximativement droit. Mais si la femme, dégorgeant des litres de liquide par ses boutonnières au couteau, a gagné vingt ans de minceur, l'homme au contraire, à qui le gaz mortel a plombé le teint, pincé le nez et creusé les joues, en a perdu vingt dans l'autre sens, comme s'il avait été l'objet d'une brusque fuite de temps. Ses mains aux doigts longs et fins s'agrippent au sol dallé et ses ongles, dans un dernier travail fouisseur, se sont brisés sur la dureté de la céramique sans même l'érafler. Pour le reste, il est propre et net, sans signe particulier.

En opérant un quart de tour sur la droite à partir de la portion de sol dallé où gît son père, on pénètre sans solution particulière de continuité dans la tranche d'une pièce au parterre recouvert d'une moquette

grise, et dont les trois murs visibles, coupés selon une ligne brisée à deux mètres environ de hauteur, sont intensément blancs. Dans un angle, Anne-Lise se tord sur elle-même sans bouger, comme si elle avait voulu faire pénétrer son corps amaigri dans une dimension topologique qui eût exigé un effort surhumain à qui en aurait demandé l'accès. Elle est vêtue d'une courte blouse blanche fermée dans le dos par des lacets, elle porte aux pieds de simples espadrilles de toile noire, avec une semelle de caoutchouc. Elle qui avait toujours eu tendance jadis à peser dix bons kilos de trop pour sa petite taille, est maintenant d'une maigreur noueuse. La chair de ses cuisses, que la courte blouse dévoile ingénument, est tendue sur le fémur qui sert d'arc-boutant à une structure en triangle dont les tendons inférieurs forment la base. Sa colonne vertébrale est courbée en arrière d'une manière incroyable, ce qui donne à la tête ce si curieux renversement, tellement accentué qu'on pourrait croire les vertèbres cervicales brisées. Et cette bouche ouverte, articulant dans le vide la syllabe aiguë, longuement étirée, d'un cri presque palpable...

Mais quittons Anne-Lise, dont la folie imprègne ces lieux d'une manière qu'on pourrait croire contagieuse, et contournons le mur droit de la cellule. A son envers s'étend un tapis afghan de haute laine brun et blanc cassé, où un liquide épais, vermeil sans doute à l'origine mais qui en séchant est devenu d'un vilain rouge bordeaux, a plaqué son impact médulaire. Sur sa trace, la laine, gorgée, s'est réunie en touffes rêches et pointues. Au centre de la méduse sanglante, la tête d'Edmund repose, miraculeusement droite en équilibre sur le tronçon de cou (mais peut-être un système invisible d'attache la maintient-elle dans cette position), le visage lisse, très pâle de s'être vidé

entièrement. La bouche est retroussée aux commissures dans un sourire qui tient aussi du ricanement, les yeux sont clos, le front est large, avec une veine bleue très apparente partant de l'arcade sourcillière gauche et le traversant en diagonale; il est prolongé par une calvitie nette et régulière entourée d'une couronne folle de cheveux blond-roux.

En continuant la visite, ou la promenade, et progressant toujours en sens inverse des aiguilles d'une montre, le visiteur éventuel apercevrait, fidèlement reconstitué, le bloc humanoïde de polystyrène expansé qui maintient jusque dans la mort la cohésion corporelle de tante Léa. Mais il ne s'arrêterait pas longtemps devant ce Golem couché où la forme menue du cadavre qui en occupe le cœur a moins d'importance que le bloc de matière sophistiquée qui le cerne, le couve, l'enveloppe. Pas longtemps, car juste à côté s'étend un périmètre irrégulier et bouleversé qui représente avec un réalisme hallucinant la chambre à coucher dévastée par le feu où Sylvia a trouvé sa mort. Du lit bas et carré flanqué de chaque côté de sa tête d'une table de nuit incorporée à plusieurs niveaux, il ne reste qu'une carcasse noircie et éclatée d'où les ressorts du sommier à l'ancienne émergent de façon cocasse, d'autant que le moindre pas un peu appuyé sur le plancher suffit à les faire vibrer. La literie a été presque entièrement mangée par les flammes; il n'en subsiste de-ci de-là que des parcelles, enlevées par le vent tourbillonnant de l'incendie et déposées au hasard sur le plancher qui a assez bien tenu le coup, n'étant bruni qu'en surface, sauf à l'endroit où se trouvait une descente de lit, probablement synthétique car elle a littéralement fondu, se collant au bois qui est à son emplacement recouvert d'un goudron grumeleux. Le tissu d'ameublement,

en fibres synthétiques lui aussi, a bavé le long des murs mis à nu dont le plâtre s'est craquelé, organisant à leur surface diversement grisée la carte complexe d'un pays de fleuves aux angles cassants. Ce qui reste des meubles — armoire, table basse, ensemble de poufs et de coussins — n'est présent que comme masses indéfinissables et charbonneuses. Et au milieu de ce lieu de délabrement sur lequel flotte encore une odeur de fumée et de cendres, est exposé le cocon de plastique oblong fermé à une extrémité par un cordon métallique, où a été enfournée la momie d'acajou et de caramel qui fut Sylvia.

En faisant un quart de tour supplémentaire sur la gauche, le visiteur peut ensuite jeter un regard apitoyé à l'intérieur du débarras où Cédric, plié en deux par la dernière contraction à laquelle l'héroïne trafiquée a contraint ses muscles abdominaux, offre sa nudité désespérée. Les murs en planches de la cabane (une vieille resserre à outils) sont couverts de toile indienne ou africaine; sur deux étagères bricolées sont alignés ses trésors de lectures intimes : ésotérisme, civilisations disparues, bouddhisme, zen, expériences psychédéliques, confessions de drogués repentis; par terre, une guitare, une flûte, un tambourin, des maracas, des bâtonnets d'encens, des bougies de couleur; et puis la trace scintillante de verre brisé qu'ont laissée la coupelle et la seringue lorsqu'il s'est roulé dessus. D'entre ses fesses maigres et blanches qui pointent à l'angle supérieur de son corps, un peu de merde fluide et sombre a coulé, dernière manifestation mécanique d'un organisme qui ne lui appartenait plus. Entre les cuisses jointes, le jeune sexe qui n'a jamais connu les moiteurs féminines reste caché; la plante des pieds et les talons sont noirs d'avoir foulé longtemps, de long en large,

de long en large, le sol de terre battue; les deux poings tendus en avant dans le prolongement du buste sont fermés, crispés sur le vide, ou sur quelque chose qui lui a échappé toujours, même au moment du dernier *exit*.

Derrière la paroi dorsale de la mesure, une portion de macadam routier figure l'endroit où la voiture de Dorothée a explosé. Les cinq ou six mètres de chaussée reconstitués sont recouverts de débris divers, morceaux de carrosserie éclatés, escarbilles de verre, aiguilles de métal chromé des garnitures et de la calandre, échardes de vinyle des sièges, tronçons noirs provenant du moteur. La voiture, une VV crème à boîte automatique n'a, curieusement, pas pris feu lors de l'explosion; elle s'est à la fois, en deux mouvements tectoniques contraires, ouverte en deux à partir du capot — centre de la déflagration — et plissée sur elle-même dans le sens de la longueur. Ainsi, le corps lacéré de Dorothée semble exposé dans un écrin de métal qui pourrait avoir été créé spécialement pour elle par un sculpteur tenant de l'art brut, mais cet écrin est refermé sur certaines parties de son anatomie, il fait corps avec elle par un réseau subtil de pièces d'acier et de plastique qui se fondent à sa chair ou la prolongent comme d'inutiles prothèses : l'arc amolli du volant est enfoncé sous son diaphragme, une longue virgule de métal arrachée à l'encadrement du pare-brise s'est fichée dans son front lisse que partage un unique filet de sang, son bras gauche est cloué au dossier renversé par un élément imprécis et coudé venu du moteur, tandis qu'entre ses genoux et ses chevilles, ses jambes ne font plus qu'un avec un magma plus indéfinissable encore surgi des tréfonds obscurs de l'explosion.

Le pantalon rose moulant et le pull blanc à larges

côtes sont mouchetées de taches grenat, signalant l'irruption violente dans ce beau corps lisse de parcelles de métal et de vinyle; mais le sang et les organes broyés ont coulé hors d'elle par l'orifice de sortie des projectiles, et Dorothée baigne dans ce magma boueux, rouge sombre, qui imprègne le dossier renversé du siège avant recouvert de skaï gris perle. Malgré les mouchetures (à vrai dire peu nombreuses) qui marquent son visage, Dorothée dans la mort a conservé une partie de sa beauté froide et stéréotypée de modèle pour magazine féminin. Elle a probablement été tuée sur le coup, ou alors c'est venu très vite et seule la bouche, qui découvre dans un rire sauvage ses dents très blanches mais imparfaites (une de ses canines avance légèrement), témoigne de la stupeur indignée qui dut l'envahir à l'ultime seconde.

Passé ce champ ouvert de chaos métallique gardant jalousement le corps de son épouse, l'artefact se referme sur la chambre verte et calme, doucement lumineuse, qui veille en silence sur la dépouille mince et diaphane de sa maîtresse en titre. Mais nul mot ne saurait décrire Clotilde en son dernier sommeil, et nul regard ne pourrait impunément le profaner : car la chambre d'hôpital où elle repose est entièrement close, la porte en est fermée, les volets des fenêtres baissés.

L'ensemble de ces reconstitutions maniaques et fidèles forme une structure polygonale irrégulière qui pourrait toutefois s'inscrire dans un ovale de douze mètres de longueur sur huit de largeur. Des petites bornes blanches reliées par un gros cordage également blanc cernent l'artefact et en interdisent l'accès. L'ensemble a été disposé, ou construit, dans une immense pièce aux fenêtres murées qui occupe toute

l'aile nord de la maison. L'accès à cette pièce se fait par une porte tout à fait anodine, mais toujours fermée et dont lui seul a la clé. Elle n'a pas d'autre éclairage que les lampes dissimulées dans le décor et qui restituent à chaque séquence son ambiance lumineuse spécifique : néons blêmes et brumeux du parking souterrain pour l'assassinat de sa mère, marée solaire dorée de fin d'après-midi de beau temps pour l'attentat contre Dorothee, pénombre verte du cabanon de Cédric, etc.

Il vient souvent dans cette pièce aux souvenirs fabriqués, s'attardant longuement, suivant les jours et son humeur, auprès d'une figure plutôt que d'une autre. Le sang répandu et les organes éparpillés lui semblent particulièrement évocateurs, même s'ils participent d'une esthétique un peu facile. Sa mère, son épouse, sa mère, son épouse bénéficient des stations les plus fréquentes et les plus prolongées.

Il existe cependant, dans un angle rentrant, restreint et peu éclairé de l'artefact, une dixième séquence auprès de laquelle il ne s'arrête jamais : celle où lui-même a été jeté sur un bout de trottoir anonyme, cassé en deux par la rafale de mitraillette qui a déchiré son corps à hauteur du nombril par douze morsures de cuivre chaud.

3.

L'homme peut être un flic en patrouille un peu trop nerveux, il peut être un « spécial » en mission, un truand surpris au sortir d'un braquage, un voyou en quête d'otage, un membre d'un groupe révolutionnaire prompt à casser du bourgeois, il peut être un fou, un sadique, un ancien militaire désaxé, ou simplement un amateur d'armes fasciné par les cibles

vivantes. En tout cas ce sera un rôdeur nocturne, une de ces ombres de la nuit si à l'aise dans les corridors obscurs de la ville assoupie, un de ces chats gris aux mortelles griffes de cuivre dont le territoire est le labyrinthe entier de la cité entre dix heures du soir et cinq heures du matin. Un bruit le surprendra dans un de ces lieux qu'il affectionne, parkings souterrains aux rampes de néon brouillasseuses, abords des supermarchés déserts aux chariots métalliques en attente, terrasses fouettées de vent des tours de moyenne hauteur, spirales sonores des escaliers de secours des petits immeubles de la périphérie, parcs aux arbres sombres étouffant la lueur jaune des lampadaires, sous-sols des hôpitaux où les morts de la journée attendent dans la moiteur givrée des chambres froides, trottoirs humides du quartier des banques, entrelacs cyclopéens et blancs sous la lune des voies ivres de l'autoroute de l'Ouest à son irruption dans la ville.

Un bruit le surprendra — ou un mouvement peut-être —, et ses mains souples et nerveuses se crisperont sur l'acier froid de son arme, la paume gauche gagnant le mince parallélépipède du chargeur, l'index droit recourbé sur la queue de détente. L'arme, ce sera un pistolet-mitrailleur courant (en langage populaire, on dit plutôt une mitrailleuse), peut-être un UZI israélien, ou le fameux Beretta modèle 12 italien, ou un Scorpion tchèque, ou le MP 5 allemand, ou simplement le MAT 49 ou 51 français. Peu importe. Ce sera en tout cas un de ces engins à répétition qu'on trouve partout, une de ces armes de commando, de flic ou de gangster qui lancent en rafales rageuses des projectiles de 9 mm à la cadence théorique de 900 coups-minute.

Lorsque le bruit se fera plus précis, lorsque l'ombre

mouvante qui aura inquiété l'homme en maraude cessera d'appartenir au néant pour surgir en gris sombre dans le gris pâle de la nuit, le canon de la mitraillette se déplacera de quelques centimètres ou de quelques dizaines de centimètres, la main gauche corrigera l'alignement du canon, l'index droit fera basculer en arrière la queue de détente; l'arme crépitera, se débattrra dans les mains fermes qui auront fait d'elle, pour une seconde et demie, un animal chaud et vivant, à la volonté de mort butée. Il videra en une seule rafale la moitié de son chargeur, quinze ou vingt cartouches, dont les douilles éjectées sonneront sur le ciment de la rue ou du trottoir, tandis que les détonations enchaînées ne feront qu'un seul collier roulant d'explosions sèches dont l'écho bondira entre les murs du sous-sol ou les façades des immeubles proches, ou se dispersera au contraire dans le vent humide du parc ou du départ d'autoroute.

A l'autre bout du canon, à l'extrémité de la trajectoire des balles, dix mètres peut-être, ou quinze, ou vingt, l'ombre grise aura un tressaillement de toute sa silhouette de brume, elle sera tirée en arrière par l'impact des projectiles, se pliera en deux, vacillera, tombera au sol sur le côté, battant l'air de ses pieds de brume. Sur les quinze ou vingt balles expulsées, douze auront fait mouche, cisailant l'homme par le travers au centre géométrique de son corps de brume, juste au-dessus de la ceinture iliaque, juste au-dessous de la taille, dans un éclaboussement de viande trouée qui rendra à l'ombre grise, dans un éclair de chaleur et de douleur, sa terrible densité de chair.

C'est ainsi que je mourrai : au cœur d'une nuit tiède ou gelée, dans un décor solitaire et désolé, étouffant ou battu de vent, cerné d'ombre ou blafard de clarté lunaire, au sommet d'une tour ou dans les

dédalles d'un sous-sol, un décor en tout cas dont la seule justification sera de permettre la rencontre ultime des deux acteurs de ce drame bref mais écrit de toute éternité, l'assassin et sa victime, lui et moi. J'ignore qui il pourra être, policier, malfrat ou maniaque, et d'ailleurs je n'aurai même pas le temps de l'apercevoir. Ma seule appréhension de sa présence tiendra en la naissance, devant moi, dans l'obscurité drue, d'une vingtaine de lucioles jaunes à l'éclat fugitif, au roulement sonore des détonations enchaînées, à l'impact terrible des mortelles billes de cuivre traversant mon corps en essaim à hauteur du nombril, me secouant d'une trépidation électrique avant de me plier en avant, de me faire trébucher, tomber sur le côté, les bras machinalement croisés sur mon abdomen bouillonnant, tandis que mes jambes, dans une série de convulsions tétaniques, battront l'air quelques secondes, une minute peut-être, avant de rejoindre dans l'immobilité le reste stupéfié de mon corps.

C'est ainsi qu'il mourra, sans en être conscient vraiment, anesthésié pourrait-on dire par la soudaineté sans pareil de sa rencontre avec la Faux. Les balles auront déjà traversé son corps, arrachant au passage des lambeaux déchiquetés de graisse chaude, d'épiderme, de muscle, poinçonnant le tissu grossier du colon transverse, de la veine cave, de l'aorte, éparpillant en esquilles tranchantes la sculpture osseuse de la onzième vertèbre dorsale, qu'il imaginera encore avoir été heurtée par une vague masse contondante mais sans consistance réelle, dont le choc le pliera en avant. Une fois à terre seulement viendra la sensation désagréable qu'une épingle l'a piqué, ou que le bout d'une allumette enflammée l'a brûlé, quelque part sur le devant du ventre. Et tandis que ses jambes battront l'air comme le signal sémaphorique que déjà

il ne s'appartiendra plus, la piqure d'épingle ou la brûlure d'allumette enflera, deviendra un incendie ronflant qui lui dévorera le milieu du corps, un pieu monstrueux qui le maintiendra cloué au sol par la taille. Il commencera à gémir, à s'affoler, à s'affoler plus encore quand il comprendra que le liquide chaud qui inonde ses doigts et jaillit en lourdes pulsations de son ventre est du sang, son sang, et il gémera encore plus quand l'incendie deviendra un brasier d'une telle intensité que toutes les superstructures de son être s'effondreront ensemble dans un feu d'artifice d'étincelles pourpres striant l'obscurité de son esprit sombrant.

Alors il cessera complètement de bouger, complètement de penser. Alors, il sera mort.

4.

Parfois, en regardant à la dérobée les personnages qui tissaient autour de sa vie une toile d'araignée à la translucidité de cristal, il se plaisait à imaginer que les fils de mort qui les liaient à leur destin se mêlaient, s'intervertissaient. Sa mère, par exemple, pouvait échapper au couteau du rôdeur embusqué dans le parking souterrain, et hériter de la fin brûlante promise à Sylvia. Il voyait même très bien cette montagne de chairs grasses se mettre à grésiller, à fondre dans un incendie qui pouvait éclater par exemple dans un de ces luxueux magasins de vêtements où elle passait des heures à palper des étoffes et à comprimer son gros ventre dans des pantalons trop étroits. Sa mère hurlerait à s'en faire éclater les poumons (comme elle avait hurlé, ou hurlerait en sentant la grosse lame

tailler dans son abdomen), et il imaginait sa grande bouche violette aux lèvres charnues envoyer dans le craquètement de la fournaise des appels au secours inaudibles et désespérés. Sylvia, de son côté, pouvait mourir en s'injectant ou en avalant une drogue inédite. Elle pour qui la vie était une succession blasée de plaisirs subalternes avait quelque chance de rencontrer une telle fin. Quand il la regardait danser (elle *adorait* danser, plus pour les autres que pour elle), ses seins volumineux suivant sous le fin tissu de sa robe safran les mouvements voluptueux de son corps, ses bracelets de cuivre incrustés de pierres rares bruissant à ses bras, ses jambes parfaites sinuant en cadence hors de la fente de sa jupe, il guettait le moment où, les yeux révulsés et la bouche baveuse, ce bel androïde de plaisir à la peau bronzée se plierait subitement en deux en une contraction tétanique qui la jetterait par terre, cuisses ouvertes, comme une poupée mécanique aux ressorts hystériques. Alors il se pencherait sur elle et lui ferait l'amour une dernière fois, tandis qu'elle agoniserait.

Cédric, ce parfait petit Martien qui avait depuis longtemps glissé hors de son affection mais qu'il aimait encore, ne pourrait échapper à la drogue que pour un trépas plus rude encore. Lui qui parfois subtilisait les clés de sa mère pour faire de folles courses campagnardes avec la VV qu'il pilotait à la perfection depuis l'âge de treize ans, aurait pu être désigné pour le choc fulgurant de l'attentat à la bombe. Il glisserait la clé de contact dans le verrou, tournerait de droite à gauche, et sa main n'aurait pas achevé la demi-rotation que la masse bouillante du moteur propulsé par la charge de trinitrotoluène lui rentrerait dans les dents. Cédric était promis à la violence. Mais il se pouvait aussi que la violence refuse cette proie trop

facile, et laisse la leucémie s'installer dans son corps malingre. Le mal était peut-être là déjà, rognant secrètement, jour après jour, son stock d'hématies; alors ce serait l'affaiblissement progressif, les soins de plus en plus coûteux et sophistiqués, les rémissions passagères, le mensonge. Et le visage de Cédric sur l'oreiller de la dernière nuit ne creuserait pas davantage la surface pelucheuse que celui, apaisé, de Clotilde.

Il lui était difficile, lorsqu'il regardait Clotilde, de trouver pour elle une fin plus appropriée que celle qu'il avait cru lire sur les tables de programmation. Cependant, s'il l'emmenait à l'une de ces soirées chez Edmund, si celui-ci réclamait une volontaire pour essayer la guillotine nouvellement acquise, s'il manœuvrait suffisamment adroitement pour amener Clotilde à accepter, si celle-ci posait son cou gracieux sur le rebord de la lunette, si le mécanisme de sûreté se dérégla à cet instant précis... alors oui, la tête de Clotilde serait propulsée en avant de son corps et, traçant au milieu des exclamations un orbe vermeil dans la pièce, viendrait atterrir à ses pieds, sur la moquette de haute laine qui absorberait en quelques secondes son sang limpide. Sans doute s'effondrerait-il sur le pâle visage incrusté dans la laine rougie, le couvrirait-il de baisers haletants, de caresses tremblantes. A ces pensées, de vraies larmes venaient piquer le coin de ses yeux, et il serrait avec force la main de Clotilde. Tu me fais mal, disait-elle avec son sourire lumineux et triste, inclinant contre son épaule son front balayé par une longue frange blonde qui cachait ses sourcils et faisait ressortir le vert intense de ses yeux.

Edmund, lui, était bien homme à être capable de mourir de toutes les façons possibles : consumé dans les flammes, réduit en charpie par une bombe,

percé de coups de poignard, victime de la drogue, empoisonné par les pestilences industrielles, ou même attaqué de l'intérieur par une de ces maladies qui font peur et dont on parle le moins possible. Mais à tout prendre, je le voyais assez bien réduit à l'état de pantin noueux, ficelé dans une combinaison blanche et tassé dans l'angle d'une cellule immaculée, achevé par une ultime crise de démence — ou plus probablement par une dose trop forte d'un neuroleptique dangereux. Il y avait certes un peu de malice dans ce choix, car l'idée qu'un être aussi extroverti que lui pût finir ses jours dans la peau d'un schizophrène était presque cocasse. Mais en même temps, j'aurais voulu épargner cette fin à Anne-Lise, et je ne voyais personne d'autre pour en hériter. Débarrassée de la folie, elle pouvait accéder à une mort plus brutale, par exemple celle réservée à mon père. Anne-Lise était journaliste (je veux dire : *est* journaliste), et sa profession peut l'amener à se trouver un jour sur les lieux d'un accident chimique d'importance. Gageons qu'en suffoquant, elle penserait une dernière fois à moi — qui suis et reste son ami le plus proche et dont elle n'a jamais cessé d'être amoureuse — plutôt qu'au dernier en date de ses rares amants d'occasion ou de hasard.

Soustrait à l'empoisonnement pulmonaire, mon père serait tout désigné pour une mort longue et atroce : le cancer des os qui devait emporter tante Léa lui irait comme un gant. Cet homme sec et cassant, qui ne m'a jamais compris et que je n'ai jamais aimé, partirait desséché, et en se cassant. Léa alors, pauvre comtesse de biscuit au regard de porcelaine, pousserait tout doucement sa frêle silhouette vers ce recoin de parking souterrain où l'attendrait l'assassin au couteau. A elle au moins, j'aurais bien voulu épargner le point final. Mais la brève phrase de notre

vie ne s'achève-t-elle pas obligatoirement par cette sombre ponctuation? Je ne suis pas le maître des fils, tout au plus ai-je le don de percevoir leur ombre arachnéenne au-dessus du dos de tout un chacun. Et si je m'amuse quelque peu à les embrouiller, je n'ai pas le pouvoir d'arrêter la main qui tranche. Alors puisqu'il y a une fin, l'étude des moyens ne remet pas grand-chose en question...

Ainsi soliloquait-il, faisant peser, selon son humeur, des ombres diversement menaçantes sur les échines de ses proches. Mais s'il jouait en esprit avec la mort des autres, une seule était intouchable, inscrite à l'encre indélébile sur le livre des probabilités : la sienne. Car il le savait de façon certaine, son corps était promis à la brutale déchirure de feu et de cuivre de la rafale de mitraillette qui le clouerait pantelant au fronton de l'Éternité.

5.

Il rôdait la nuit dans la ville assoupie. Son heure : n'importe quel moment entre dix heures du soir et cinq heures du matin. Son territoire : les abords déserts et jonchés de caddies en attente des supermarchés de ceinture, les petites allées sombres des parcs aux rares lampadaires étouffés par l'épaisseur des arbres, les parkings souterrains embrumés par la mauvaise lueur des néons, les trottoirs fraîchement lavés du quartier des banques, le labyrinthe aux piliers cyclopéens de l'embranchement de l'autoroute de l'Ouest, les terrasses ventées des tours de moyenne hauteur, le sous-sol des hôpitaux et leurs rangées de fantômes immobiles et froids, les escaliers de secours aux marches métalliques des immeubles de la péri-

phérie. Il connaissait par cœur ces endroits secrets dont l'architecture apparente, la lumière, et jusqu'à l'odeur appellent le genre de rencontre violente qu'il attendait. Il avait repéré de longue date les centres spécifiques où la pesanteur de son corps avait le plus de chance de couper les parallèles tendues du tir préparé pour lui : sortant de l'ombre d'un pilier de soutien sur le bas-côté de la bretelle d'autoroute et se trouvant brutalement exposé à la lumière orange de l'éclairage au sodium; contournant l'angle d'une vespasienne de béton aux aigres remugles d'urine dans la profondeur du parc gonflé de vent, et se retrouvant alors sur un terre-plein nu et raboté, griffé de sa grande ombre noire jetée par la lune; plaqué contre le parallélépipède tiède d'une gaine à cheminées multiples, au sommet d'une terrasse criblée par une bruine grasse; acculé au fond d'un box vide mais gorgé des effluves de l'essence cuite, au niveau zéro d'un parking dont les tubes de néon ne répandent qu'une visqueuse marée bleutée... Partout, la géométrie souterraine de ces lieux privilégiés réservait des zones de mort; partout, les architectes, inconsciemment sans doute, avaient déterminé à l'équerre et au compas les points nodaux où son corps en mouvement passerait inévitablement, déclenchant la rafale ultime. Aussi arpentait-il sans cesse les esplanades de ciment nues sous la lune ou calfeutrées sous des plafonds de béton aux os d'acier — tous ces endroits où il savait rencontrer un jour la morsure des abeilles de cuivre. Quand tout dormait dans sa maison, ou au sortir d'une réunion de conseil d'administration ou d'un dîner d'affaire, ou après une soirée de fête avec Sylvia, d'une soirée de douceur avec Clotilde, d'une soirée d'ennui mondain avec sa femme, il prenait sa voiture, mettait le cap sur le cœur de la ville assoupie

ou rayonnait à sa périphérie, guettant dans son esprit le déclic qui le ferait s'arrêter là, à cet endroit précis, à ce moment précis où peut-être la rencontre aurait lieu. Ses pas assurés claquaient sur le macadam mouillé des trottoirs du quartier des banques ou des terrasses des tours de moyenne hauteur, ses pas de cuir faisaient sonner les marches de fer des escaliers de secours en spirale, s'atomisaient en échos multiples dans les parkings de grande profondeur et les sous-sols crus des hôpitaux. Il écartait sur son estomac les pans de sa veste et de son manteau l'hiver, il portait toujours des chemises blanches, ou des polos blancs l'été, bien visibles dans les dédales de lune ou de lumière, ou sans lune et sans lumière, qu'il parcourait sans trêve. Il marchait, marchait, marchait, il rôdait inlassablement, appelant silencieusement le ricanement de la mitraillette qui le plierait en deux par douze points de suspension tapés serrés au bas de la feuille blanche de son destin, achevant dans l'incertitude la dernière phrase de sa vie.

6.

Le dîner se terminait. La glace vanille et praliné nappée de crème au chocolat chaude avait à peine été entamée; maintenant elle coulait dans le grand plat ovale, fluides grenat, beige et jaune qui se mêlaient. Les tasses à café commençaient à se remplir de mégots mais les alcools circulaient encore, verte la chartreuse, opalin le cointreau, acajou le cognac. Son père s'autorisait enfin une cigarette à bout filtre, qu'il choisit méticuleusement dans l'étui plaqué or qui remontait à son mariage, ou pis. Sa mère s'était déjà levée, elle passait derrière les

convives, un mot ici, un mot là, gonflée de son importance, de sa position, de tout ce qui l'emplissait de suffisance. En fait, il la trouvait touchante. Edmund bavardait gaiement avec Anne-Lise, qu'il n'avait jamais rencontrée auparavant, et dont il entourait les épaules d'un bras amical; son crâne rond et chauve était rouge de tout le vin qu'il avait bu. Anne-Lise avait cette faconde artificielle des circonstances où elle se sent mal à l'aise, mais coulait de temps à autre vers lui des regards qui étaient autant d'appels.

Bientôt tout le monde passa dans le salon bleu, en groupes dispersés, les hommes portant les bouteilles. Sa femme avait pris Sylvia par la taille, avec une familiarité déplacée; elle avait toujours eu une manière bien à elle pour accaparer ses nouvelles conquêtes, se montrer avec elles d'une prodigalité verbale et d'une amabilité de surface inhabituelles — à l'exception de Clotilde, invisible à son regard. Il n'avait jamais réussi véritablement à deviner si sa femme agissait ainsi par calcul, pour détacher de lui ces filles en feignant de devenir leur amie, ou bien si, au fond, elle ne ressentait pas pour elles une secrète attirance physique : il les choisissait toujours grandes, fermes, de type méditerranéen, et nanties d'une poitrine plus que suffisante; ce genre de beauté plaisait peut-être à sa femme, dont l'homosexualité latente lui avait toujours paru évidente.

De loin il les observa : elles allaient bien ensemble, un beau couple de gouines, encore aux travaux d'approche. Plus fine, légèrement plus petite, sa femme faisait des mouvements de hanche et des gestes de son bras libre qui avaient pour but de rétablir l'équilibre antagoniste de leurs corps presque soudés; son bustier argenté et son large pantalon de soirée blanc s'harmonisaient avec l'ample robe turquoise que Syl-

via portait avec une évidence tranquille, semblant glisser magiquement sur le parquet ciré sans avoir à remuer la moitié inférieure de son corps. Ses cheveux, noirs au naturel mais rougis artificiellement par le henné, coulaient en souples ondulations jusqu'à sa taille; ceux de sa femme, châains en réalité, et coupés très court, étaient teints d'un noir aile de corbeau où la lumière faisait jouer des reflets bleutés. Il s'approcha, curieux de savoir de quoi elles parlaient. Il les rejoignit alors qu'elles s'affalaient de concert sur un sofa bleu nuit. Leur conversation portait sur le dernier film de Bergman, et elles eurent à son endroit un sourire pareillement ironique où il lut une certaine complicité qui l'irrita. Il demeura un moment en face d'elles, debout, les soupesant du regard, ce qui ne les gêna pas; mais elles n'auraient jamais pu deviner que, sur le bustier de son épouse, il cherchait par avance la trace des impacts de la grenaille de métal et de vinyle, en même temps qu'il essayait de réduire la splendeur charnelle de Sylvia en une forme totémique carbonisée recueillie dans un conteneur translucide.

Edmund ensuite vint le pousser par l'épaule et l'entraîna vers l'angle de la cheminée où brûlaient de grosses bûches, et où il avait camouflé de manière stratégique une bouteille de whisky qu'il réservait à son usage personnel. Tu as l'air soucieux, quelque chose ne va pas? L'Anglais penchait vers lui sa tête ronde et rose aux yeux pétillants. Il en profita pour chercher à déterminer avec exactitude à quel endroit du long cou de son ami le couperet s'abattrait. Mais non, je n'ai rien de spécial, dit-il distraitemment. Ton Anne-Lise est intéressante, fit encore Edmund; mais elle est un peu... bloquée, non? Il approuva de la tête, l'esprit ailleurs. Son regard avait accroché un tableau charmant : Clotilde et tante Léa devisant sereinement

en feuilletant un album de photos, pelotonnées au bout d'un canapé. Cette vision lui fit chaud au cœur, même s'il s'y mêlait un infini sentiment de tristesse à l'évocation de leurs deux corps semblablement rendus diaphanes et cassants par deux maladies sœurs. Il leur fit un signe, mais ni l'une ni l'autre ne levait les yeux sur lui. Il résolut de ne pas les déranger, et d'ailleurs sa mère avait choisi ce moment pour venir le rejoindre et lui demander son avis sur cette petite réception; elle donna elle-même la réponse aussitôt, réussie, très réussie, et tandis qu'elle brodait sur sa satisfaction, son regard parcourait le ventre ballonné de la femme qui tendait le tissu brillant du pantalon de soirée entre le pubis et la taille. Là, là et là, le couteau froid se fraierait un chemin aisé dans la graisse abondante et molle.

Tandis que sa mère babillait et que sa grande bouche purpurine aux lèvres épaisses s'ouvrait en O sur sa dentition mi-dorée mi-gâtée, un incident bref mais désagréable se produisit : Cédric, qui jusque-là était resté coi dans son rôle de fils poli et discret, quitta le salon sur un éclat, déclarant que c'en était marre de ces soirées de merde et de ces têtes à la mords-moi-le-nœud. Il avait en outre fait tomber en se levant un verre de cristal qui, heureusement, ne se brisa pas. Ce départ creusa un gouffre de silence dans le fond sonore des conversations — et le rire léger d'Edmund y prit un relief singulier. Ce petit a été élevé d'une manière... enfin! laissa fuser sa mère au bout de quelques longues secondes. Vous voyez l'enfant qu'on a! Un poème! claironna sa femme avec une gaieté un rien forcée. Puis les bavardages se reconstituèrent, mais lui voyait en imagination son fils courir au fond du jardin, se réfugier dans le cabanon, s'y jeter nu sur le sol de terre battue (c'était par

une chaude soirée d'été) et préparer la décoction qui ferait circuler la mort dans ses veines. Nerveux, il fit remuer dans sa poche le trousseau de clés qui ne le quittait jamais; son pouce et son index parcouraient les fines nervures de celle qui ouvrait la grande pièce aux fenêtres murées occupant toute l'aile nord de la maison. Isolé au fond du salon bleu, sévère et raide, son père n'avait pas bronché. Mais son visage figé, aux lèvres pincées, aux masséters bloqués et aux joues pincées, semblait appeler sur lui le nuage de chlore qui le suffoquerait.

Profitant de ce que sa femme était passée dans la bibliothèque avec Edmund — peut-être pour tenter de le séduire à son tour, mais il savait que c'était sans espoir pour elle —, il se réfugia près de Clotilde, aux pieds de laquelle il s'arrondit, adossé au canapé, allant même jusqu'à prendre un moment sa main fine et tiède qu'il porta à ses lèvres en un baiser furtif. Tante Léa le considéra avec sympathie. Je crois que je vais bientôt aller me coucher, mon petit, dit-elle avec son sourire de vieille sainte. Ta chambre est prête, Léa, je t'y conduirai quand tu voudras. Avec elles deux, il se sentait bien, si bien... Il dut faire un gros effort pour les abandonner et rejoindre Anne-Lise, seule et triste sur un siège bas; elle feuilletait distraitemment un magazine féminin trouvé sur un guéridon; il lui pinça la joue par surprise, fut étonné de sa consistance molle et adipeuse : bientôt, Anne-Lise maigrirait de façon effrayante, l'architecture de son corps se désagrégeant peu à peu aux ordres de plus en plus incohérents de son cerveau perturbé.

A la façon dont elle était assise, les jambes repliées sous elle, les bras croisés sur sa poitrine, le cou rentré dans les épaules, il put lire à livre ouvert le programme que la schizophrénie avait préparé pour elle.

Il voulut se montrer tendre, prévenant, au moins amical. Sa main sur le bras d'Anne-Lise, il chercha quelque chose à dire, ne put trouver qu'une phrase banale à propos de l'ennui distingué que distillait inévitablement ce genre de soirée artificielle. Les clés cliquetaient nerveusement au fond de sa poche. Et s'il conduisait Anne-Lise, sous un prétexte quelconque, dans la pièce du fond? Il chassa cette pensée absurde de son esprit. Il se leva, quelqu'un avait mis de la musique, la stéréophonie enveloppait le salon de ses banderoles acoustiques. Sylvia dansait, ondulait comme une plante bleue dans un aquarium plein de poissons aux yeux brumeux; ses jambes jaillissaient en cadence de la fente longitudinale de sa robe turquoise, elle avait quitté ses sandales, ses cheveux rouge sombre roulaient dans l'air, nuage piquant, elle était belle et sauvage et sa femme la couvait d'un regard gourmand.

Tante Léa le toucha au coude : elle voulait se coucher. Viens, dit-il, et il lui offrit son bras. Sur son poignet la main de la vieille dame ne pesait rien; pour gagner la chambre qui lui était destinée, ils durent passer devant la porte fermée de la pièce aux mannequins de mort; il ralentit le pas sur quelques mètres, mais bien sûr ne s'arrêta pas malgré la puissance de l'impulsion qui le poussait à le faire. Sur le seuil de la chambre du premier, il embrassa tante Léa sur le front. La vieille dame referma la porte sur un dernier sourire plein de chaleur automnale. Dans la nuit, alors qu'elle se retournerait dans son lit, en proie à l'insomnie, un premier os, miné, se briserait. Un fémur probablement. Il faudrait la conduire à l'hôpital, qu'elle ne quitterait plus jamais des deux années terribles qui lui restaient à vivre.

Il redescendit, frôlant en passant, du bout des

doigts, la porte close. Sylvia dansait toujours, escortée maintenant par Edmund qui s'agitait autour d'elle en faisait hoïe! hoïe! et en tapant dans ses mains. Tirée à hue et à dia par les fils invisibles de la musique, sa maîtresse tordait son corps comme elle le tordrait plus tard dans les flammes. Minuit était passé depuis longtemps, il fut une heure, la soirée s'effilo-chait. Son père monta à son tour se coucher, après avoir salué cérémonieusement tout le monde. Anne-Lise s'éclipsa ensuite, elle raccompagnait Clotilde, qui n'avait pas de voiture. Sur le perron blanc sous les étoiles d'août, il l'embrassa avec tendresse, sentant sa taille fine ployer entre ses mains. Il suivit des yeux les deux filles, jusqu'à ce que la 5 CV d'Anne-Lise eût disparu derrière la haie de forsythia du jardin; le halo jaune des phares illumina encore l'obscurité pendant quelques secondes, puis il n'y eut plus rien. Quelque part dans la moiteur nocturne, la folie et la leucémie étaient embusquées, prêtes à décocher leurs traits empoisonnés.

Il regagna le salon bleu, les clés tintaient plus fort que jamais dans sa poche. La grande réunion de tous les morts en sursis, dans la grande pièce de l'aile nord, n'aurait pas lieu ce soir encore; il se la promettait depuis longtemps, reculait toujours cet instant délicieux, il ne savait pas pourquoi. Sylvia, sa femme et Edmund dansaient ensemble, ou plutôt se trémoussaient ensemble, étroitement enlacés. Viens! crièrent-ils, viens! Il refusa avec un sourire distant, se servit un scotch. Sa mère partit se coucher sur un flot de paroles sans importance, depuis un instant elle regardait le trio qui dansait avec un mélange de réprobation et de fascination cloué sur son visage trop peint. Un peu plus tard encore Sylvia et Edmund partirent ensemble, lui et sa femme les accom-

pagnèrent jusqu'à la motocyclette à side-car de l'Anglais. C'est tellement fou! roucoula Sylvia en insérant son corps souple dans l'ovoïde d'acier noir et argent. Je te fais signe dès que je suis rentré d'Australie, dit Edmund. Il acquiesça mollement, il savait que sa prochaine rencontre avec son ami verrait se produire l'accident (ou le suicide) à la guillotine. Ils s'embrassèrent tous les quatre abondamment, la moto démarra avec un bruit de char d'assaut, sa femme s'appuyait à lui de tout son corps, elle avait passé un bras délibérément possessif autour de son épaule, et ses doigts aux ongles longs et aiguisés s'enfonçaient douloureusement dans sa chair. Sylvia et Edmund coucheraient ensemble cette nuit, il se demanda avec amusement si l'Anglais ne serait pas incommodé en lui léchant les seins et le sexe par l'odeur anticipée de brûlé qui émanerait de son corps, et si sa tête à lui ne se détacherait pas par avance de son tronc au moment de l'orgasme.

Il laissa sa femme monter se coucher la première, prétextant un dernier coup d'œil à jeter sur un dossier pour le lendemain. Lorsque la maison fut silencieuse, il se dirigea vers la porte toujours close de la grande pièce de l'aile nord. Le trousseau cliqueta dans sa main, la clé coulisssa dans la serrure. Il ouvrit la porte en grand, la pièce devant lui était énorme, sombre, entièrement vide.

7.

Il avait pris l'habitude de consulter tous les journaux locaux à la rubrique des faits divers, et lisait aussi en détail les chroniques nécrologiques. Chaque fois qu'il repérait une mort conforme aux évaluations

qu'il avait dressées pour son entourage, il se précipitait sous les prétextes les plus divers, se faisant passer indifféremment pour un curieux, un journaliste, un parent lointain.

Penché sur les cadavres frais, il substituait alors en imagination au visage de la victime, celui de ses proches qui coïncidait avec le type de décès qu'il avait à observer. Tel manœuvre nord-africain asphyxié par des émanations sulfureuses prenait sous ses yeux l'apparence de son père, tel zonard lardé de coups de poignard au ventre se parait de l'enveloppe charnelle ample de sa mère, tel jeune drogué surpris par la fulgurance de l'héroïne acquérait les traits fermés de Cédric — et le reste à l'avenant.

Mais ce système de prospection restait soumis aux impératifs du hasard, de la chance et de sa célérité. Aussi l'améliora-t-il considérablement au cours des mois et des années en forgeant autour de lui une chaîne de relations qui le prévenaient directement lorsqu'une mort l'intéressant se présentait. Il connaissait naturellement plusieurs médecins ou chirurgiens en renom, dont la plupart étaient chef de service des hôpitaux ou cliniques où ils officiaient; mais il parvint aussi à s'introduire dans les milieux de la presse, de la police, du barreau, des assurances, partout enfin où la fréquentation des cadavres était chose aisée, sinon courante. Il devint ainsi familier des chantiers bourbeux d'où l'on retirait des corps brûlés, décapités ou cyanosés, des réduits psychiatriques où croupissaient fous et drogués, il courut les ailes spécialisées des hôpitaux où mouraient leucémiques et cancéreux des os, il hanta les morgues confinées dans les relents d'éther, où à l'abri des tiroirs à glissières attendaient craquant de givre les assassinés au couteau et les victimes d'attentats à la bombe.

La géométrie précise du tracé de ces divers trépas s'inscrivait de manière rigoureuse dans son esprit, mais il manquait encore au tableau une silhouette fondamentale : le cadavre scié en deux d'un homme ayant coupé les couloirs parallèles tracés dans l'air par douze balles de mitraillette.

8.

L'homme est tombé sur l'asphalte légèrement graisseux qu'une bruine tenace mouille d'une fine pellicule d'eau irisée. La nuit étend son ombre humide sur la ville assoupie que les néons sans trêve illuminent par plaques d'une pâle lueur bleutée. L'homme est tombé sur le côté gauche, son corps est plié en deux, le dos arrondi, les genoux remontant vers le buste. Ses avant-bras sont plaqués contre son ventre, ses mains se sont refermées sur le tissu de la chemise qu'elles agrippent au niveau de la taille, comme s'il avait voulu arracher de sa chair un vêtement devenu subitement brûlant. L'inclinaison de la tête prolonge l'arc concave de son dos, la bouche est plissée dans un rictus de souffrance qui tire vers le bas les commissures des lèvres, les yeux bruns grands ouverts sont fixés avec incrédulité sur la taille qu'enserrent les avant-bras croisés. Le haut du pantalon marron de bonne coupe, ainsi qu'une large portion de la chemise blanche, sont détrempés par une auréole de sang qui a aussi teinté les manches de la veste, les poignets de la chemise, et surtout les mains aux doigts crispés, entre les interstices desquels sont venues sourdre d'épaisses taches brunes. Le corps plié en S occupe le centre d'une flaque de sang arrondie qui n'a pas encore eu le temps de sécher. Sur la face antérieure du corps, et pour peu

que l'on soulevât les bras croisés et que l'on écartât les pans souillés de la chemise, on verrait que la peau de l'homme a été poinçonnée douze fois transversalement, juste au-dessous de la taille, par un instrument qui a laissé dans l'épiderme ruisselant des orifices ronds, réguliers, d'un centimètre environ de diamètre et distants entre eux de deux ou trois centimètres. Sur la face postérieure au contraire, sous la triple épaisseur du manteau, de la veste et de la chemise, la chair a été littéralement labourée lors de la sortie du poinçon, de sorte que le dos au niveau des reins ne présente plus qu'une seule plaie bouillonnante, douze étoiles enchaînées qui scient presque le corps en deux de leur rayonnement écarlate. C'est par ces orifices déchiquetés que la plus grosse quantité de sang s'est échappée — du sang, mais aussi des dentelles mal identifiables de matière organique, en particulier du tissu musculaire et graisseux, des esquilles d'os, de l'enveloppe intestinale.

L'homme a été atteint par douze balles de 9 millimètres lâchées en rafale par un pistolet-mitrailleur moderne (Beretta italien, Scorpion tchèque, MAS français, UZI israélien, MP 5 allemand...), manié par un tireur isolé (flic en patrouille qui a évité de se faire connaître, membre d'un groupe terroriste, truand surpris après un mauvais coup, maniaque en quête de cible vivante, fou homicide ou voyou trop nerveux...) qui se trouvait à une distance comprise entre dix et vingt mètres de sa victime. Sur une vingtaine de coups tirés (on a retrouvé l'intégralité des douilles), douze ont fait mouche, ce qui est l'indice d'une redoutable adresse, ou d'une chance peu commune. La victime a été touchée juste au-dessus de la ceinture pelvienne, que les balles ont effleurée sans toucher l'épine iliaque; les projectiles ont traversé l'épiderme à hauteur du

nombril, ont percé la membrane péritonique, ont labouré le colon transverse, le duodénum, la veine cave et l'aorte, les reins, le pancréas; deux d'entre elles ont percuté la colonne vertébrale au niveau de la onzième vertèbre dorsale qui a éclaté sous le choc, envoyant dans la cavité abdominale, le foie et l'estomac de nombreuses échardes osseuses. La mort a résulté au premier degré de l'hémorragie interne et externe provenant de la rupture de l'aorte, par la déchirure de laquelle les cinq litres et demi de sang que contenait son organisme se sont répandus en moins de trois minutes. Mais il est probable que l'homme n'a pas survécu réellement pendant tout ce laps de temps : la douleur a dû lui faire perdre conscience au bout d'une dizaine de secondes, une vingtaine tout au plus, et on peut avancer que sa fin, somme toute, n'a pas été particulièrement pénible.

Il est même certain qu'anesthésié par la soudaine violence de la rafale meurtrière, il n'a pas eu clairement conscience de ce qui lui arrivait. La vingtaine de lucioles jaune vif naissant dans la nuit devant lui, pas plus que le staccato vibrant des détonations enchaînées, n'ont dû revêtir dans son esprit de signification précise; simplement, son corps aura eu une trépidation électrique quand les balles l'ont traversé, et il s'est plié en deux avant de choir sur le côté avec l'impression qu'une masse molle, indéterminée, un ballot de chiffons peut-être, ou un gant de boxe, l'a heurté sous le diaphragme. Une fois à terre seulement, et pendant que ses jambes griffaient l'air selon les ordres anarchiques des nerfs moteurs déphasés par le passage d'une balle à travers la moelle épinière, il aura eu l'impression qu'une épingle l'a piqué quelque part sur le devant du corps, ou alors qu'une allumette enflammée est brusquement entrée en contact avec sa peau. Il

s'en sera étonné, se sera étonné aussi de se retrouver couché par terre, le vertige aux lèvres et dans l'impossibilité absolue de se relever (effet de choc et rupture de la colonne vertébrale); d'entre ses doigts refermés sur sa chemise au-dessus de la ceinture de son pantalon (mais il n'a sans doute pas eu conscience d'ordonner ce geste à ses mains), il sent la pulsation forte et régulière d'un liquide chaud qui jaillit par saccades. Il commence à s'affoler, et alors seulement (mais deux secondes pas plus se sont écoulées depuis qu'il a ressenti pour la première fois la piqure de l'épingle ou la brûlure de l'allumette), la douleur commence à se préciser, à enfler, à grandir dans son corps qui devient une fournaise ardente rayonnant sa chaleur à partir de sa taille. Quelqu'un gémit près de lui, et les gémissements deviennent une musique aiguë, hale-tante, qui rythme la pression fusante du sang entre ses doigts et les coups de boutoir de la douleur qui cloue son corps par le milieu sur la tôle surchauffée de l'enfer. Le halètement devient houle qui soulève son corps, l'écartèle, le jette vers le ciel et le fait retomber dans des gouffres de feu et de glace; la houle l'emporte plus haut, plus bas, plus loin encore, et puis la tempête s'apaise, il cesse de penser, il cesse de bouger, il cesse d'avoir mal, il s'est évanoui, il meurt, il est mort.

Dix minutes plus tard, une patrouille de police découvre le corps et le commissaire divisionnaire, prévenu, se rend sur les lieux du crime après avoir donné un coup de fil à son ami amateur de cadavres. L'amateur de cadavres est là moins d'une demi-heure après, il se penche sur le corps, le scrute, le détaille avec une attention avide. Ensuite on le voit se redresser en sursaut, il est blême, ses yeux sont comme vitrifiés, il plaque une main sur son ventre. Son sexe est

entré en érection, un orgasme incontrôlé d'une violence sans précédent a secoué son corps d'une trépidation électrique.

9.

Il rôde la nuit dans la ville assoupie. Sans trêve, il parcourt à pas de chat les corridors de brume et de lune et de néon des parcs solitaires et des terrasses vouées au vent, des parkings souterrains et des embranchements d'autoroute, des sous-sols hospitaliers et des trottoirs mouillés du quartier des banques. Ses yeux de chat scrutent chaque pas d'ombre et chaque accroc de lumière, il serre dans ses mains l'acier froid d'une mitraillette, une seule pensée habite son esprit :

JE TIRERAI LE PREMIER.

Entr'acte 10

Après nous le peintre

Les guerres atomiques une fois finies, tout ce qui avait été détruit, tout ce qui était mort, roussi, dévasté, annihilé sur la Terre, s'est mis à revivre d'une manière différente, à cause des mutations, s'est mis à revivre en plus beau. De grands bouquets de fleurs blanches et rouges ont poussé entre les maisons, plus hauts qu'elles, et dans leurs branches parfois, un couple d'amoureux se promène lentement, glissant dans l'ombre verte du feuillage comme ces poissons transparents dans la dense touffeur de leurs algues d'aquarium. Au-dessus des toits de Vitebsk, qui est la ville la plus grise et la plus belle du monde, une femme gigantesque et nue plane entre ciel et terre, ses fesses comme deux cumulus sont translucides et nacrées, elle semble avoir surgi d'un poème de Guillaume Apollinaire. A Paris la tour Eiffel s'est un peu inclinée vers un couple transi, l'homme presse,

à travers sa robe blanche, le sexe de son épouse; des anges la tête en bas jouent du violon, un soleil comme un œuf sur le plat éclaire doucement la scène, qu'un chat à tête humaine assis sur un balcon contemple sans la voir de son regard de Sphinx. Les lois de la pesanteur, subtilement modifiées, permettent aux amants de voleter tendrement à travers l'espace de leur chambre close, frôlant de leurs ailes absentes des fleurs champêtres en bouquets que percent par places les colonnes torsées d'un chandelier à sept branches. Deux époux se sont si intimement mêlés que leurs corps ne font plus qu'un, comme dans cette jolie histoire de Marcel Aymé, et là-bas, derrière les toits gris-bleu de Vitebsk, qui est la plus belle ville du monde avec Paris peut-être, un mendiant colossal s'éloigne, appuyé sur un bâton, entraînant avec lui toute une cohorte d'animaux familiers, des poules au plumage comme des fleurs, des bœufs rouges habillés en clown, des ânes bleus qui jouent du violon, et tous disparaissent comme dans un songe, les maisons aussi ont la tête à l'envers. Sur un coin de terre azurée où reste l'empreinte d'un Christ en croix s'étale, comme une signature, ce nom : CHAGALL.

Fermeture
du
rideau

Épilogue peut-être

Un jour, tu vas mourir. La pluie frappe les fenêtres, c'est l'automne, bientôt l'hiver, les montagnes sont ternes et plates à l'horizon, les cheminées fument. Bien sûr... Bien sûr : imagine-t-on la mort par une belle journée d'été? Imagine-t-on la mort lorsqu'on vient de faire l'amour? La mort, c'est un cliché. Un cliché environné d'autres clichés, qui prend naissance en eux : le *tapis* des feuilles mortes, les *panaches* de fumée, le ciel *bouché*, les montagnes *encrassées*, le *ruissellement* de la pluie... et au bout, la mort. La mort qui n'est pas un cliché, mais LE cliché. Cliché de la solitude et du froid, des jours incertains, de l'immobilité feutrée, des douleurs rampantes, des lendemains qui pleurent sous l'averse du futur. Demain tu vas mourir. Demain, c'est n'importe quand : c'est aujourd'hui, c'est dans vingt ans. Qu'importe. Ce sera toujours trop tôt. La mort est un cliché qui remplit l'horizon. L'horizon au ciel terreux aux montagnes fondantes aux maisons sans perspective; l'horizon de ton jardin aux murs de lierre, aux feuilles mortes répandues à l'envers sur leur lit de boue : l'horizon de ta page blanche qui se meuble irrésisti-

blement de signes dérisoires, de mots désaccordés, ces enfants pesants que tu n'as pas eu le courage de faire avorter dans la matrice molle de ta tête. Oui, tu écris encore. Tu écris encore un peu : ta page grouille maintenant de limaces grasses, de bêtes sans queue ni tête, de phrases grignotantes qui résonnent dans le vide, la remplissent d'une pâte qui se veut signifiante, mais n'a aucune signification devant cette évidence : tu vas mourir. Tu te le dis, tu te le répètes : je vais mourir, nous allons mourir, vous allez mourir. Tous. Un peu plus tôt, un peu plus tard, c'est toujours trop tôt. Individuellement ou tous ensemble, c'est toujours aussi inéluctable. *Tu seras tout seul dans ton cercueil.* C'est le titre d'un roman de Chase. Est-ce qu'il est mort, Chase? Non, tu ne crois pas. Pas encore. Mais il mourra, comme les autres. Comme Elsa Triolet. Comme Braque. Comme Camus, comme Boris Vian, comme Martin Luther King, comme Gérard Philipe, comme Che Guevara Dino Buzzati Camillo Torres Mehdi Ben Barka Boris Karloff Marilyn Monroe Georges Sadoul Fredric Brown Ho Chi Minh Chaval Bobby Lapointe Patrick Lumumba. Comme Buster Keaton. Comme la Vietnamiennne anonyme (mais pas pour ceux qui la connaissaient) dans sa rizière, le Palestinien anonyme (mais pas pour ceux qui le connaissaient) dans son camp syrien, comme le Noir anonyme (mais pas pour ceux qui le connaissaient) à Harlem ou ailleurs. On n'en finirait pas. La mort, on n'en finit jamais. Individuelle ou collective, par guerre ou accident d'automobile, cancer ou suicide, assassinat ou crise cardiaque, quelle différence? Le choix des moyens est grand (à part qu'on ne l'a jamais, et l'aurait-on...), le passage est plus ou moins douloureux, plus ou moins prolongé,

mais le résultat est le même. Debout les morts? Debout les vivants, oui. S'ils en ont encore le temps. Bien sûr, il n'y a pas si longtemps, tu étais prêt à dire que mourir pour une grande et juste cause... A dire, pas à le faire, quand même! Mais maintenant, tu sais bien qu'une fois dans le trou, une fois éparpillé, brûlé, rongé, dissous, concassé, atomisé, personne ne fera plus la différence. La mort est marxiste, elle nivelle à la perfection les classes et les races; avec tes frères, tu marches vers l'égalisation générale. La pluie ne s'arrêtera donc jamais? C'est une petite pluie de malheur, grise et froide, perfide, presque invisible, presque silencieuse. Mais tu ne peux t'empêcher de te demander ce qu'elle entraîne dans sa course plongeante, ce qu'elle peut bien avoir saisi au passage dans chacune de ses gouttes. Du D.D.T.? Du benzo-pyrène? Du strontium 90? De l'acide nitrique ou de l'acide sulfurique? Tu es sûr en tout cas qu'il y a bien quelque chose, quelque chose qui, additionné à mille autres saloperies, va te faire crever aussi sûrement que si, derrière les carreaux, un assassin te visait en plein cœur avec un pistolet de gros calibre. Simplement, la balle mettra longtemps à arriver jusqu'à toi, et les dégâts dans ta peau, dans ta chair, dans tes os, dans ton système nerveux, vasculaire, digestif seront progressifs : tu auras un peu plus souvent mal à la tête, de plus en plus souvent mal à la tête, et tu respireras plus mal, et de plus en plus mal, et tu auras des maux d'estomac, pas d'appétit, tes jambes deviendront de plomb, tu auras des vertiges, des syncopes, tu... Assez! Quoi, assez? Mais non, ce n'est pas assez, tu le sais bien : les grands cataclysmes viendront, il y aura des pluies diluviennes, un froid mortel, un chaleur d'enfer, des famines qui gonfleront en émeutes

et des émeutes qui deviendront guerres et des guerres qui éclateront en atomes fusionnés. Le choix deviendra de plus en plus étendu : à la balle et au couteau, à la tôle fracassée et aux cellules révoltées, s'ajouteront l'ionisation, l'étouffement, l'intoxication, la noyade, la crémation lente, le gel craquant, l'embrassement subit. Tu vas mourir. Tu en as vu les signes, tu en as la preuve. Et même sans cela, tu lis cette mort chaque matin rien qu'en ouvrant le journal. SIXIÈME CAMPAGNE D'ESSAIS NUCLÉAIRES DANS L'OCÉAN PACIFIQUE. UN SUPER-PÉTROLIER S'ÉCHOUE AU LARGE DU GOLFE DE GASCOGNE. L'UNION SOVIÉTIQUE ET LE JAPON CONTINUERONT À CHASSER LA BALEINE. LE NOMBRE DES BÉBÉS TUÉS PAR L'HEXACHLOROPHÈNE S'ÉLÈVE MAINTENANT À 41. LE COMMANDANT COUSTEAU RÉVÈLE QUE LE PHYLOPLANCTON EST MORT À 40 % DANS LES PRINCIPAUX OCÉANS DU GLOBE. DEPUIS TROIS SIÈCLES 150 ESPÈCES ANIMALES ONT TOTALEMENT DISPARU. LES TRAVAUX POUR LA CENTRALE NUCLÉAIRE DE 5 000 MÉGAWATTS DE PORT-SUNSET VONT BIENTÔT COMMENCER... L'an 2000 est déjà là, ce n'est pas tout à fait celui qu'on attendait. Le futur n'est plus ce qu'il était, a déclaré Arthur C. Clarke. Eh non : en l'an 2000, plus de cuivre ni de zinc; en l'an 2000, six milliards d'habitants; en l'an 2000, une voiture pour deux citoyens aux États-Unis; en l'an 2000, plus d'eau; en l'an 2000, plus d'air; en l'an 2000, la famine; en l'an 2000, la guerre. En l'an 2000, LA FIN DU MONDE. En l'an 2000, tu mourras, si tu n'es pas mort avant. L'an 2000, ce n'est pas un chiffre précis inscrit à l'avance sur le calendrier; c'est une certitude écrite dans tes gènes, dans les lignes de force de la civilisation cancéreuse dont tu fais partie, toi, cellule maligne entre quatre milliards

d'autres, toi pourriture, toi ver de terre attaché à ta terre et amoureux des étoiles inaccessibles, des étoiles qui te regarderont mourir sans venir vers toi, jamais, ni toi vers elle, jamais, ni toi ni aucune des quatre ou des six milliards d'autres cellules qui grouillent, bouffent et se bouffent. Tu le sais? Tu le sais. Tu l'as vu? Tu l'as vu. A moins que tu n'aies rêvé? Mais c'est pareil. Il est des rêves qui valent bien la réalité. Tu vas mourir. Toi, les autres, proches et lointains, tout finit par se confondre. Vaste est le territoire des ombres. Ta propre mort est la métaphore de la mort du monde, et tu lis l'acte de décès collectif de l'humanité dans les morts qui te touchent, dans celles que tu guettes, qu'inconsciemment tu attends. Quand, ta mère encore gaillarde? Quand, ton père qui ne va plus très fort? Quand, Jean-Paul Sartre, Salvador Dali, Fidel Castro? Quand Aragon, Mao Tsé-toung, Ray Bradbury, Jean Renoir, Herbert Marcuse, Fritz Lang, Cavanna, John Ford, Georges Brassens¹? Tu as beau te dire un peu plus tôt, un peu plus tard, à chaque fois ta chair est fouaillée comme par un fer brûlant. Tu devrais t'habituer pourtant. Ta mort est inscrite dans tes cellules, véhiculée depuis des générations par l'A.D.N. Ça ne console pas. Ça n'arrange rien. Tu avais fait confiance aux étoiles, elles t'ont lâché, avec le reste de tes certitudes, de tes croyances, de tes superstitions. Tu feras un cadavre honorable, entre six milliards d'autres cadavres. Ou vingt milliards, si le moribond a vraiment la vie dure. Tu regardes encore par la fenêtre ton jardin mouillé. Tiens! il ne pleut plus. Le soir s'épaissit doucement au-dessus de la tourbière des feuilles mortes, le pla-

1. Je rappelle que ce texte a été écrit début 73. Le temps passe et fauche, hélas...

tane déplumé se dresse dans la pénombre bleue comme un monstre de l'espace qui te ferait de ses multiples bras bicornus de frissonnants signes négatifs. Non, il est désolé, il regrette, il ne peut rien pour toi. Avec le soir qui vient sur ses pattes de chat, la rumeur de la ville proche monte vers toi, pesante et insidieuse, elle filtre à travers les carreaux embués, elle vient réveiller de petits échos dans ta maison silencieuse. *Quand j'aurai du vent dans mon crâne Quand j'aurai du vert sur mes oses.* Ta maison silencieuse. Avant (quand?) Florence chantonnait en corrigeant ses copies, Hubert et Maryse se poursuivaient de pièce en pièce en lançant des trilles joyeux. *P'tête qu'on croira que je ricane, mais ça sera une impression fausse.* Tu soupîres, tu te lèves de ta chaise, il ne fait plus assez jour pour que tu puisses continuer à écrire et tu ne veux pas allumer. Tu passes ta paume sur un carreau embué, tu appliques ton nez contre le verre frais. Dehors, royaume d'ombre et de brume. Paranoïaque! criait Florence. Ça ne peut plus continuer. Ça n'a pas continué. *Car il manquera Mon élément plastique Plastique tique tique Qu'auront bouffé les rats.* Elle te disait : Mais est-ce que tu crois que je peux vivre avec un type qui me rend folle avec toutes ses histoires de fin du monde et de pollution? Est-ce que tu crois que c'est une ambiance pour les enfants? Est-ce que tu te rends compte? *Ma paire de bidules Mes mollets mes rotules Mes cuisses et mon cul Sur quoi je m'asseyois.* Oui oui, elle te disait ça. Et tu ne te rendais pas compte. Elle non plus, elle ne se rendait pas compte. Elle n'y croyait pas, ou ne voulait pas y croire. Tu n'as pas su la convaincre. Tu lis, tu absorbes, tu comprends, tu assimiles, et puis il y a eu ce que tu as vu dans les étoiles. Mais tu ne sais pas parler (tout juste écrire), moins encore

convaincre. Et Florence ne t'a pas suivi dans les étoiles, les étoiles vraies ou fausses de ce voyage vrai ou faux, réel ou imaginaire, rêvé, ou vécu. Ça vaut mieux, non? Ça vaut mieux. Tu toussotes. Il fait froid, dans la maison déserte. Tu ne veux pas faire de feu. A cause du bois. Tu ne veux pas chauffer électriquement. A cause de la dépense d'énergie. Tu ne veux plus rouler en voiture, à cause du monoxyde de carbone et du plomb tétraéthyle, tu ne veux plus regarder la télévision à cause des rayonnements ionisants, tu ne veux plus te servir de la machine à laver à cause des détergents non biodégradables. Tu l'as assez dit à Florence. Elle est partie avec la voiture, avec la télé, avec la machine à laver. Avec les gosses. C'est normal, non? Ce n'était pas une vie, pour elle. Ni pour les enfants. Les enfants, surtout. Tu y penses, aux enfants? Oh! oui, tu y penses. Tu te dis que c'est toi qui les as plantés dans le ventre de Florence, et que la matrice de Florence les a crachés dans un monde qui ne veut pas d'eux, qui ne pourra plus les nourrir dans vingt ans, qui ne leur permettra plus de respirer dans trente ans. Tu n'es pas fier. Tu voudrais ne plus y penser. Tu ne peux pas ne pas y penser. Tu en as la gorge sèche rien qu'à y penser. Tu voudrais boire quelque chose. Mais quoi? Attention!... Dans le vin, il peut y avoir de l'anhydride sulfureux, des bisulfites alcalins, du phytate de calcium, du monosulfure de sodium, de l'acide sorbique ou métatartrique, du ferrocyanure de potassium. Du lait, alors? Mais dans le lait on trouve de l'acide ascorbique, du phosphate de sodium, des citrates trisodiques, du chlorure de calcium. L'eau, tu n'oses même pas y songer. Alors tu rentres ta soif dans ta gorge râpeuse, tu fais quelques pas dans la pénombre de ton bureau, il ne faut pas gaspiller l'élec-

tricité inutilement, en l'an 2000 50 % du courant utilisable sera d'origine nucléaire, tu pousses la porte, tu es dans le couloir qui résonne sinistrement à ton passage, tu soulèves le loquet de la porte d'entrée, tu es dehors, la rumeur de la ville enfle à tes oreilles, le froid est un peu plus vif à tes membres et à ton buste (tu ne portes qu'un léger pull-over sur la peau), et l'atmosphère t'agresse par son habituelle puanteur terreuse, carbonisée, acide tout à la fois. Tu fais quelques pas sur le sol de ton jardin, les feuilles craquent sous tes pas, non elle ne craquent pas, elles sont trop gorgées d'eau, elles s'écrasent sous tes semelles avec un écœurant bruit de chair moite et molle et flasque qui évoque tu ne sais quelle immonde bête visqueuse laminée sous ton poids. A travers les branches maigres du platane, tu vois que le ciel de fubrum s'est déchiré et qu'une mince bande d'étoiles vient d'apparaître, comme une plaie poudreuse sur un ventre d'étain. Les étoiles! Tu t'arrêtes sur le sol mouillé et tu sens monter en toi un cri, une plainte, une prière, quelque chose enfin que tu ne peux définir, mais qui grossit dans tes viscères à la vitesse du vent et dans l'écrasante douleur d'un cancer au stade de la métastase. Mais ce cri cette plainte cette prière ne sort pas. Il explose silencieusement en toi, entre ton ventre et ta gorge, il se résorbe, se dissout, disparaît, ne laissant subsister dans ton organisme qu'une grande impression de faiblesse. Tu en tremblerais presque. Les étoiles! Tu lèves vers elles, vers cette vallée palpitante creusée entre deux gorges de brume, un regard mouillé de désespoir infini. Mais les étoiles ne te répondent pas. Elles ne te regardent pas, elles ne te voient pas, ni toi ni la Terre, elles sont aveugles, muettes, suprêmement indifférentes. Les étoiles, c'est l'enfer. *The stars are the Styx.* N'était-ce pas une

nouvelle de Sturgeon? Autrefois, tu lisais souvent de la science-fiction. Maintenant... Et tu croyais comme bien d'autres lire dans les étoiles une projection de la Terre, une projection vraiment physique, et sa sauvegarde. *Ta* sauvegarde. Tu te disais : il y a trente milliards d'étoiles dans notre seule galaxie. Tu te disais : nous saurons nous élever vers les étoiles, émigrer, trouver sur les planètes qu'elles ont fait naître de l'espace à profusion, de la vie à profusion. Et tu disais mieux encore : sur ces planètes porteuses de vie, d'autres civilisations ont grandi, qui sont plus vieilles et plus savantes et plus sages que la nôtre. D'autres humains (qu'importe le nom qu'ils se donnent ou la forme qu'ils habitent) ont découvert le secret du voyage stellaire; ils viendront nous visiter, ils viendront nous aider, ils viendront nous sauver. Peut-être sont-ils déjà venus. Ils nous surveillent à notre insu, et avant qu'il soit trop tard ils débarqueront en masse, ils nous tireront d'affaire. Tu as rêvé un temps : tu t'es mis à croire aux soucoupes volantes messagères de l'infini, comme d'autres croient aux anges, messagers d'un dieu inventé par leurs propres ancêtres à l'époque des frayeurs et de la naïveté. Mais les soucoupes volantes et les humanoïdes verts qui viennent d'Aldébaran ont été suscités par d'autres frayeurs, celles de la technologie. Les soucoupes volantes n'existent pas. Tu le sais. Rien ne circule entre les étoiles. Tu le sais. Et l'homme n'ira jamais dans les étoiles, il n'en aura pas le temps, elles sont trop loin, la merde monte, il n'a même pas encore été capable d'aller poser son pied sur Mars. Tu le sais. Tu regardes les étoiles, et déjà les étoiles ne sont plus : un coup de vent gonflé de dioxyde de carbone et de déchets hydrocarburés vient de refermer sur elles les deux pans ébréchés de la cape des nuages. Les

lumières soufrées de la ville se reflètent sur cette taie insondable et molle qui miroite sourdement. Tu sais. Tu te souviens. Tu es monté vers les étoiles. Tu les connais. Tu as dormi, rêvé peut-être? Qu'importe. Le souffle glacial de l'immensité est passé sur toi cette nuit-là, tu n'en as pas les marques sur le corps, mais elles sont dans ton esprit, indélébiles. Tu regardais les étoiles. C'était par une belle soirée de printemps, le ciel était pur et limpide, tu regardais les étoiles, immobile, debout, seul dans ton jardin aux murs de lierre, tu les regardais et tu te pénétrais d'elles. Alors les étoiles t'ont pénétré à ton tour, elles ne t'ont pas regardé ni parlé, les étoiles sont aveugles et muettes, elles t'ont simplement soulevé, elles t'ont bu, tu es devenu photon, tu es monté vers les étoiles, tu t'es retrouvé au milieu des étoiles, tu as voyagé au milieu des étoiles, aux alentours des planètes, à la vitesse de la pensée, comme ces vieux héros des livres d'Edgar Rice Burroughs ou d'Edmond Hamilton. Tu n'avais plus ni corps ni yeux et pourtant tu te mouvais, tu sentais le vent glacé du vide passer à travers ton absence de corps, et tu voyais. Tu as vu. Et ce que tu as vu était terrible, plus terrible que tout ce que tu pouvais imaginer. C'était l'envers de l'espoir cosmique, sa négation absolue. La force qui t'a saisi ne t'a pas promené autour de planètes incapables de donner la vie ou en proie aux tourments géologiques de la jeunesse. Elle t'a montré ce que tu voulais voir : les mondes ayant développé à leur surface des intelligences égales à celle de l'homme. Et tu as vu des planètes mortes ou mourantes tournant éperdument autour de leur phare solaire. Tu as vu des humanités annihilées, anéanties, gangrenées, pourrissantes, cancéreuses, des humanités-moisissure, des humanités-fournaise, des humanités-désert. Tu as vu le résultat

universel de la civilisation, du progrès technologique, de l'essor scientifique, de la multiplication des êtres pensants. Passant de système en système comme un météore, glissant de la constellation du Cygne à celle de la Vierge, naviguant d'Orion à Bételgeuse, tu as vu. Tu as vu cette planète devenue cendres radioactives après un conflit nucléaire généralisé; tu as vu les représentants ultimes de ces êtres mauves semblables à de grandes loutres lutter entre eux pour les dernières flaques de boue d'un monde jadis couvert aux neuf dixièmes par des flots bleus; tu as senti monter la détresse de cette planète d'acier soumise à l'effroyable dictature de machines souveraines; tu as vu la masse amorphe des amiboïdes soudés entre eux au-dessus des mers et des socs continentaux de cette planète colmatée par leur prolifération insensée; tu as vu le cauchemar plastifié du monde aux cent vingt-huit milliards d'habitants; tu as vu s'éteindre les descendants hideux et mutants de cette humanité reptilienne qui avait fait confiance à l'usage généralisé de l'énergie nucléaire; tu as vu bouillir un océan entier couvrant une planète fumante où des machines sous-marines dégorgeaient encore des torrents d'énergie thermique après la mort du dernier des amphibiens qui les avaient construites. Tu as vu la planète de glace; tu as vu la planète de feu, la planète empoisonnée, la planète stérile. Tu as vu. Et tu n'as plus voulu voir. Tu as hurlé avec ton absence de bouche, ton cri silencieux est passé sur la galaxie comme une vague de douleur infinie, et les étoiles ont repris sagement leur place dans le firmament printanier, tu étais debout dans ton jardin, sur l'herbe craquante, pas une seconde ne s'était écoulée, mais l'horreur de ta vision faisait encore rugir des veines de feu dans ton corps, elle s'était imprimée dans le creux sombre et

halluciné de tes prunelles. C'est depuis ce jour que tu n'as plus été tout à fait le même. Comment aurait-il pu en être autrement? Tu avais vu. Tu avais compris la finalité du mécanisme. C'était peut-être un rêve, une illusion, ton imagination. Et qu'est-ce que cela changeait? Tu *savais* les planètes mortes et les planètes en train de mourir, tu *savais* que le chemin pris par le progrès et la civilisation aboutissait nécessairement à la surpopulation, la pollution, la famine, la guerre. Tu avais vu le remède à l'œuvre : rien d'autre que la mort. L'homme n'irait pas dans les étoiles, les étoiles ne viendraient pas jusqu'à l'homme, simplement parce que la puissance technologique nécessaire à l'assaut stellaire ne pouvait venir qu'au bout d'une longue chaîne évolutive qui cassait avant que ce stade soit atteint. Une humanité pensante pouvait un temps espérer se sauver de la famine, de la guerre, de la pollution, de la surpopulation en gagnant les étoiles, mais ces quatre cavaliers d'apocalypse avaient raison de l'humanité pensante *avant* que le saut soit possible. C'était un cercle vicieux. Et toi, tu te trouves au centre de ce cercle, avec tes quatre milliards de frères qui seront bientôt, si vite, six milliards, tu es au centre de ce cercle debout dans ton jardin mouillé, les pieds dans les feuilles de l'automne pourrissant, et tu lèves la tête vers le ciel bouché, muet, inutile, et tu cries au-dedans de toi *il n'y a rien à faire?* et comme malgré tout la translucide main d'espérance s'accroche encore à toi tu répètes et tu répètes encore IL N'Y A

RIEN A FAIRE?

	Lever de rideau	
<i>Ici</i>		15
	Actes	
<i>Les Rats</i>		29
	Entr'acte 1	
	La télévision	
<i>Le Grand Combat nucléaire de Tarzan</i>		43
	Entr'acte 2	
	Le trou	
<i>Jour de sortie</i>		56
	Entr'acte 3	
	Le désir	
<i>Ainsi vont les jours</i>		87
	Entr'acte 4	
	Le combattant	
<i>Musique pour un départ</i>		99

TABLE

277

Entr'acte 5	
Lettre à César	
<i>La Grande Révolte des robots de juin 2134</i> . . .	107
Entr'acte 6	
Dernières classes	
<i>Opération de routine</i>	125
Entr'acte 7	
Crime de jeunesse	
<i>La Dérive</i>	135
Entr'acte 8	
Un dessin au crayon magique	
<i>Sur le bord de la route</i>	171
Entr'acte 9	
L'écureuil par la fenêtre	
<i>Paysage des morts</i>	217
Entr'acte 10	
Après nous le peintre	
Fermeture du rideau	
<i>Épilogue peut-être</i>	261